

010661 22 35

ANECDOTES

*De la Vie d'AMBROISE BORELY,
mort à Londres, âgé de 103 ans,
7 mois & 4 jours.*

ANALOGUES



LIBRARY
OF THE
BRITISH MUSEUM

LE VIEUX
CEVENOL,
OU

A N E C D O T E S

*De la Vie d'AMBROISE BORÉLY, mort à Lon-
dres, âgé de cent trois ans, sept mois &
quatre jours ;*

Recueillies par W. JESTERMAN : *M. Boigny
d'Anglas.*

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

SUIVI de RÉFLEXIONS
Sur les Loix relatives aux Protestans.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXIV.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

*J*E dois rendre compte au Public des motifs qui m'ont engagé à traduire la Brochure Anglaise que je lui présente. Il y a quelque tems que cette Brochure me fut envoyée de Londres ; je la lus , & j'avoue que je ne pus croire qu'il y eût un Code de Loix tel que celui dont le Vieux Cevenol est ici la victime, ni que les aventures de ce vieillard fussent véritables. J'en parlai à plusieurs personnes , qui n'en sçavaient pas plus que moi , & qui s'en inquiétaient beaucoup moins. Enfin j'en écrivis en province : on m'envoya le Recueil de ces Loix. Je les parcourus , je les comparai avec l'histoire du Vieux Cevenol ; j'appris que plusieurs centaines de milliers de Français avaient gémi sous ces terribles Loix ; qu'un Peuple nombreux est encore gouverné par elles ; que si elles ne sont pas toutes exécutées aujourd'hui , elles subsistent , & sont fréquemment invoquées par des gens intéressés à leur exécution. Je ne puis cacher ,

que mon étonnement & ma honte furent extrêmes ; je rougissais pour ma Nation , que de telles cruautés déshonorent aux yeux des Nations étrangères : je formai des vœux , pour que ce monument d'ignominie fût soustrait aux yeux de la postérité. Je ne doute point que la lecture de cette Brochure ne produise le même effet sur les ames honnêtes : hélas ! c'est tout ce que j'ose espérer.

AVERTISSEMENT.

ON pourrait regarder les aventures d'Ambroise Borély, que je remets au jour, comme la production d'une imagination exaltée ; mais on doit être persuadé de leur vérité. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à consulter le Plaidoyer de M^e Debrisseau, imprimé chez la Serre, Imprimeur du Parlement de Toulouse ; on y en trouvera la confirmation. D'ailleurs l'étonnement cessera, si l'on fait réflexion aux progrès rapides de la Philosophie.

Il n'y a pas long-tems que nous gémissions sous le joug de la superstition & du fanatisme, que les Jésuites avaient soin d'entretenir ; & la France était alors ce que sont aujourd'hui l'Espagne, le Portugal, & quelques contrées de l'Italie.

Il n'y a pas long-tems que le fanatisme produisait parmi nous les mêmes effets, que l'Inquisition produit à présent dans ces Pays malheureux.

Ce formidable Tribunal tient la raison enchaînée, fait croupir dans l'ignorance des Nations entières, inspire une cruauté religieuse à des êtres nés pour sentir les doux

mouvemens de l'humanité, les accoutume à recevoir avec un respect aveugle ses jugemens barbares, & à voir de sang-froid les victimes immolées à sa fureur. Si quelque homme généreux s'élève par la force de son génie, & veut donner à sa Nation des lumières, de la raison, & du goût; ces ministres de l'erreur & de la superstition le poursuivent, l'atteignent, & le perdent sans retour. Parmi plusieurs exemples qu'on pourrait citer, aucun n'est plus célèbre ni plus récent, que celui du Comte de Olavide.

Ce généreux Espagnol, l'un des plus beaux génies de notre siècle, & sans contredit l'homme le plus éclairé de l'Espagne, a mérité de sa Nation plus qu'aucun autre : jamais personne n'a eu à un degré si éminent la belle passion des grandes âmes, celle de faire du bien à sa Patrie. Malgré les préjugés, qui asservissent encore cette partie du Monde, elle se ressentira toujours des biens qu'il lui a faits, & ces biens seront un jour le fondement de son élévation.

Ce grand-homme commença par réformer le Théâtre Espagnol, qui était encore barbare. Pour réussir, non-seulement il traduisit les meilleures pièces Françaises; mais il en composa lui-même d'excellentes, qu'il fit apprendre aux acteurs, en leur enseignant la vraie déclamation : & le Théâtre Espagnol

devint en peu de tems aussi bon que celui de Paris , graces à son zèle & à sa générosité.

M. de Olavide était à Madrid le protecteur des Arts & des Sciences. Sous ses auspices on vit paraître différentes Feuilles périodiques ; genre d'ouvrages qui n'était pas connu dans ce pays engourdi. Il commença par-là à donner du mouvement à la Littérature. Sollicité par le Gouvernement , il forma un plan d'étude pour toute la Nation , qui a été généralement admiré , & qui montre l'universalité de ses connaissances & sa profonde sagesse. Il ajouta de grandes provinces à l'Espagne , en peuplant d'Etrangers les déserts de la Sierra - Morena & de l'Andalousie ; entreprise hardie , qu'on croyait impossible , que personne n'avait osé former , & dont la réussite fut uniquement due à ses lumières & à la force de son caractère. Il dicta pour ces Colonies des Loix , dont la sagesse & la profondeur font l'admiration de l'Europe.

Cet homme , qui a rendu des services essentiels à sa Nation , y était autant respecté qu'il méritait de l'être. Son affabilité , sa douceur , son éloquence , sa générosité envers toute espèce de malheureux , lui avaient gagné tous les cœurs : aussi , après l'émeute de Madrid , lorsque le Peuple eut pour la pre-

mière fois le droit d'élire une espèce de Tribunal ou Représentant , appelé *Personero* , M. de Olavide eut la gloire d'être le premier élu par toutes les classes.

Dans son gouvernement de Séville , il montra tant de vertu , d'intégrité & de désintéressement , que l'Espagne le regardait comme l'homme à qui était réservé de la tirer un jour de la léthargie , où l'ignorance & la superstition la retiennent , & de la mettre au niveau des autres Nations éclairées. Mais le fanatisme qui veille , & prépare de loin ses embûches , se servit de l'Inquisition ; & sous des prétextes misérables , renversa les fondemens de cet édifice , que cet homme extraordinaire avoit jettés , & détruisit en même tems les espérances de la Nation.

Le souvenir du Comte de Olavide sera pour l'Espagne un opprobre éternel. Peut-être elle ne sent pas encore la perte qu'elle a faite , & le mal que la rage des Inquisiteurs lui a causé , en ôtant l'administration à cet illustre citoyen. Mais le tems viendra , où elle sera éclairée ; c'est alors qu'elle expiera le crime de l'Inquisition , comme l'Angleterre expie le régicide de Charles I : elle honorerà ce grand citoyen comme le martyr du zèle & de la bienfaisance. Mais je réserve pour un autre Volume , qui suivra immédiatement celui-ci , à donner un Cha-

A V E R T I S S E M E N T. xj

pitre de l'Inquisition , & un détail de cet atroce & ridicule procès. Qu'il suffise à présent de sçavoir que le magnanime Comte de Olavide, persécuté avec une fureur sanginaire par cet horrible Tribunal, a été déclaré hérétique, & en conséquence déchu de tous ses emplois, privé de tous ses biens, condamné à passer sa vie renfermé dans un Couvent, assujetti à des lectures pieuses, à dire le Chapelet tous les jours, &c.

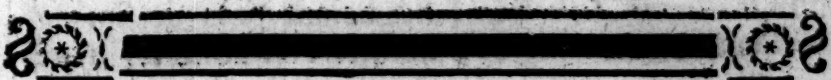
Si de nos jours nous avons donc vu l'Espagne se porter à ces atrocités contre un homme si respectable par sa naissance, par ses qualités personnelles & ses grands services, dans un tems où il n'y avait plus de Jésuites dans le Royaume ; pourquoi s'étonner que la France, qui n'était pas alors moins fanatique, ait été si cruelle envers Ambroise Borély, homme isolé, & qui n'avait en sa faveur aucune de ces circonstances ?

Il est vrai que, graces aux lumières répandues en France, nous ne verrons plus les violences qui ont souillé le règne de Louis XIV. Mais les Protestans gémissent encore sous des Loix sévères, que les Jésuites ont dictées à ce Prince, digne d'avoir de meilleurs conseillers. La prospérité du Royaume souffre toujours de ces Loix. L'ombre des Jésuites aura-t-elle donc plus d'influence, que le bien de la Nation ?

Nous avons jugé à propos d'ajouter quelques réflexions sur ces Loix malheureusement trop peu connues de la foule aimable & frivole, qui, goûtant au sein de la capitale toutes les jouissances du luxe, ignore, ou oublie les maux qui loin d'elle affiégent l'humanité.

Nous voulons les lui rappeler, arrêter un moment ses yeux sur tant de malheurs, réunir par les mêmes idées & les mêmes sentimens toutes les ames honnêtes & sensibles, & goûter le plaisir de dire hautement ce qui est écrit dans le cœur de tous les gens de bien.

PEUPLES & ROIS, défiez-vous des subtilités scholastiques! elles enfantent le sophisme; & les sophismes ont produit les malheurs des Nations, & préparé la ruine des plus grands Empires.



LE VIEUX
CEVENOL,
OU
ANECDOTES

*De la Vie d'AMBROISE BORÉLY, mort
à Londres, âgé de 103 ans, sept mois
& quatre jours.*

CHAPITRE PREMIER.

*Origine d'Ambroise Borély. Histoire de son
Pere, & leurs infortunes.*

ES Papiers de Londres ont appris à l'Univers la mort du Sieur *Ambroise Borély*, né dans une petite ville du Languedoc le 10.^e de Mars 1671, & mort à Londres le 14.^e de Septembre 1774; âgé par conséquent de cent trois ans, sept mois, quatre jours. Les noms les plus vulgaires deviennent célèbres, lorsque celui qui les porte est parvenu à cet âge avancé, qui fait l'objet des desirs de tous les hommes. C'est ce qui m'a engagé,

moi *Williams Jesterman*, négociant près de Spring-Garden, à recueillir & à donner au Public les *Anecdotes de la Vie d'Ambroise Borély*. J'ai vécu cinquante ans avec lui, & je tiens de sa propre bouche ces faits, qu'il m'a racontés mille fois ; car il faut avouer que le bon *Ambroise* ne démentait point l'idée qu'*Homère* nous donne des vieillards : mais s'il causait longuement comme *Nestor*, il faut convenir aussi qu'il parlait presque aussi bien que lui. Je vais rapporter naïvement, mais plus brièvement, ce que j'ai retenu de ses discours.

Ambroise Borély naquit en Languedoc d'un Gentilhomme de ce pays-là, & fut l'aîné de sept enfans. Son pere avait une fortune médiocre, & vivait modestement de son revenu, faisant du bien à ses freres autant que ses facultés le lui permettaient, les instruisant tous les Dimanches dans la pratique de la morale de l'Evangile, & jouissant doucement du présent sans inquiétude sur l'avenir. Louis XIV étonnait alors l'Europe par sa magnificence & par sa gloire ; rien ne résistait à la force & au bonheur de ses armes. Ses Généraux & ses Ministres étaient ce qu'il voulait qu'ils fussent. Dans les fêtes brillantes qu'il donnait à la Cour, tout s'exécutait comme par enchantement ; les montagnes s'applanissaient devant lui, & ses volontés étaient toujours ou devinées, ou du moins exécutées avec une promptitude qui tenait du prodige. On profita, comme tout le monde sçait, du goût qu'avait ce Monarque pour arriver tout-à-coup à ses fins, sans se donner la peine de passer par les *moyens*, & de la persuasion où il était qu'il ne pouvait manquer d'être constamment obéi, pour l'amener à révoquer le fameux *Edit de Nantes* : ce qui fit à la France une plaie si profonde, qu'elle saigne encore. Un bon Anglais doit souhaiter que Louis XVI ne remédie pas

à ce mal, dans le tems de crise où nous sommes ; car, s'il s'avisait d'abroger les loix sévères contre les Protestans, & s'il accordait à ses Sujets la liberté de conscience, l'Angleterre serait perdue.

L'ordre étant arrivé, qui indiquait le jour où tout le monde devait se convertir, les troupes se mirent en marche pour appuyer les Ordonnances du Roi. Toute la France sçait quelles violences avaient fait les dragons & les soldats ; & quand, dans la petite ville où demeurait *Hyacinthe Borély*, pere d'*Ambroise Borély*, l'on apprit qu'il arrivoit deux bataillons de Missionnaires, l'allarme fut générale. Le Commandant fit son devoir ; il assembla tous les habitans dans la place publique, & leur dît : Qu'il était destiné à opérer leur conversion, à l'aide de tous ces honnêtes-gens qui étaient avec lui ; qu'il espérait bien qu'ils ne se refuseraient pas aux volontés du Roi : mais que s'ils s'obstinaient à ne point rentrer dans le giron de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, il les y attirerait par *plusieurs peines & calamités*. (a) Beaucoup de gens intimidés par ces menaces, sça-

(a) Le discours de ce Commandant ressemble beaucoup à celui que fit le Lieutenant-général de la *Rochelle* dans la même circonstance, & que Bayle rapporte : *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1685, art. 4.

On avait persuadé à Louis XIV, que, pour achever de convaincre les Protestans de la vérité de nos dogmes, il fallait envoyer des dragons vivre chez eux à discrétion ; que leurs femmes & leurs filles aimeraient mieux se convertir, que de rester exposées aux outrages des soldats ; & que les Protestans reconnaîtraient sans peine les vrais successeurs des Apôtres, les vrais dépositaires de la foi de Jesus-Christ, dans les Missionnaires qui marchaient à la tête des dragons. On ne trouve, à la vérité, ni dans l'Evangile, ni dans les Epîtres des Apôtres, aucun passage qui justifie cette manière de gagner les ames.

chant d'ailleurs ce que sçavaient faire les dragons ; n'hésiterent pas à faire ce que le Commandant desirait ; mais un grand nombre de Protestans ayant en horreur l'hypocrisie , refusèrent de se convertir. Ce fut alors que ces *convertisseurs* exercèrent les cruautés les plus inouïes contre les hérétiques , & les tourmentèrent avec autant de fureur , que les démons tourmentent les damnés. On les frappait sans pitié ; on les faisait tenir tout-nuds près du feu , on les suspendait dans des puits , on les mettait sur des fagots allumés ; on outrageait indignement les femmes & les filles ; les villes retentissaient des cris forcés , des juremens affreux des dragons , & des hurlemens , des lamentations & des pleurs des Huguenots ; & le Roi croyait que ses ordres ne trouvaient aucune résistance , & que la grace de Dieu opérerait efficacement sur l'esprit des Protestans. (a)

(a) On ne peut jeter les yeux sur l'Histoire , sans être saisi d'effroi sur les maux qu'ont soufferts les Protestans par la licence des dragons. Laissons ici à part les cruautés qu'on a exercées contr'eux , & disons seulement quelque chose de ces amendes imposées par communautés & de la façon la plus arbitraire. Si nous voulions remonter en 1728 , où le Languedoc fut à cet effet divisé en 143 arrondissemens , que n'aurions-nous point à en dire ? Seulement depuis 1744 jusqu'en 1748 , le produit des amendes se montait à quarante mille écus , & les frais seuls à quarante mille livres. Eh ! combien cela n'a-t-il pas augmenté depuis ? Que serait-ce , si nous ajoûtions ici tout ce que les particuliers ont payé dans les autres Provinces ? A la fin de 1750 , cela formait déjà , en Dauphiné seulement , un objet de plus de deux cens cinquante mille livres , ainsi qu'il est articulé dans une Requête , où les Parties souffrantes se plaignaient qu'elles entendaient du fond de leur prison vendre à vil prix leurs effets à l'enchère , & distribuer leurs héritages au premier occupant ; les faux-frais seuls , que tant de personnes ont faits sous main , pour se soustraire aux poursuites , ou pour se dé-

Hyac.

Hyacinthe Borély, qui tenait un rang assez distingué dans le pays, ne fut pas épargné. On logea chez lui une trentaine de cavaliers, qui firent de ses chambres des écuries, s'emparèrent des lits, dissipèrent en deux jours toutes les provisions de l'année; & ayant forcé les armoires & les coffres, mirent la maison au pillage. Les maîtres ne furent pas épargnés, & la femme d'*Hyacinthe Borély* étant sur le point d'accoucher, se vit obligée de sortir de la maison, portant un berceau sous le bras, & suivie de ses enfans qui fondaient en larmes. Les douleurs la surprirent dans la rue, accompagnée de son mari & d'une sage-femme qui la tenait sous les bras; elle eût accouché sur le pavé, si la maison d'une de ses sœurs, où les dragons n'étaient pas encore entrés, ne lui eût servi d'azyle. *Hyacinthe Borély* étant allé chercher les clefs de sa maison abandonnée, fut arrêté par les soldats comme Protestant obstiné, ac-

rober aux recherches, en errant de lieu en lieu, font un objet très-considérable.

Qu'on y joigne les horribles dégâts faits par les troupes, la valeur des maisons rasées, & le tort qu'ont souffert de toutes ces vexations l'agriculture, les arts, les métiers, le commerce? Les seuls Protestans de Milhau en Rovergue, qui furent chargés, en 1745, du logement de deux compagnies de dragons, dépensèrent à leur occasion plus de trente mille livres. La dame Pradel en eut jusqu'à huit chez elle. Sainte-Afrique, Sorbe, Saint-Rome, Tarn, Saint-Jean de Beuil, & plusieurs autres lieux du même canton, furent traités de la même manière. Les soldats furent logés à discrétion à Nions, à Vinsombres & à Volvans, où le Seigneur du lieu se joignit aux troupes à la tête de ses paysans, & mit le village de Tonnins au pillage. Je n'entrerai point ici dans aucun détail au sujet des maisons démolies en 1745 & 1746, sur-tout dans le ressort du Parlement de Grenoble, & je me contenterai d'indiquer les verreries des sieurs de Gassion & de Pommillier, gentils-hommes de la Comté de Foix.

culé d'avoir assisté aux assemblées, & condamné à mort en vertu de l'Edit du Roi. (a) Il eut beau se défendre, en alléguant qu'on ne l'avait pas surpris en flagrant délit : toutes ses raisons ne lui servirent de rien. On fit valoir l'Arrêt du 12 Mars 1689, qui ordonne que ceux qui n'auront pas été pris en flagrant délit, & qu'on sçaura avoir assisté aux assemblées, seront jugés *sans forme ni figure de procès* ; d'autant plus que *Hyacinthe* était *véhémentement* soupçonné de prêcher la morale aux Huguenots. Il fut donc condamné au dernier supplice, & l'on obligea son fils *Ambroise* d'assister, chargé de fers, à cette horrible tragédie.

Cependant tout le monde étant ou catholique, ou mort, ou réfugié dans les bois, ou renfermé dans des cachots, les troupes se retirèrent, très-contentes de leur expédition, & furent porter l'alarme dans d'autres lieux. On écrivit à Louis XIV. que tout le monde s'était converti de bonne grace, & Louis XIV en fut pleinement convaincu. (b)

(a) De Juillet 1785.

(b) On parvint à faire croire à Louis XIV, que ses loix avaient détruit le Protestantisme en France. On lui donna pour de véritables conversions, les actes de catholicité arrachés aux villages Protestans par la présence des Dragons. Révétons ici la turpitude entière de ces tems malheureux. On mit sous ses yeux de longues listes de conversions achetées à prix d'argent. Il existe des lettres authentiques des hommes, à qui les fonds destinés pour cet usage étaient confiés, & qui disputent avec les Convertisseurs subalternes sur la cherté des conversions. Louis XIV ignorait ces manœuvres ; & peu de mois avant sa mort, dans le même tems que le Jésuite le Tellier lui faisait signer un Edit, qui déclarait la bulle *Unigenitus* une loi du Royaume, & ordonnait de faire le procès à ceux qui refuseraient de s'y soumettre, le même Jésuite lui faisait signer une autre loi, où

CHAPITRE II.

Situation de la Mere d'Ambroise.

A PEINE les troupes furent-elles sorties de la ville, que les Protestans revinrent à leurs premiers sentimens. La moitié d'entr'eux s'enfuit, pour éviter les nouvelles peines dont ils étaient menacés. Plusieurs furent arrêtés aux frontières, condamnés à mort ou à des prisons perpétuelles : d'autres, connus pour avoir osé retourner à leurs erreurs, furent enlevés ; & dans l'espace de deux mois, cette petite ville, qui ci-devant était fort peuplée, fut réduite au tiers de ses habitans.

Cependant la mere d'Ambroise, qui s'était tenue

il ordonnait que tout Protestant qui déclarerait à la mort, qu'il professe la Religion réformée, serait regardé comme *relaps*, & soumis aux peines de la Déclaration de 1686. On disait dans cette loi, qu'il était *probable* que tout Protestant, ou fils de Protestant, qui était resté en France depuis la révocation de l'Edit de Nantes, devait avoir abjuré, sans quoi il ne serait pas resté dans le Royaume ; d'où cependant il lui était défendu de sortir sous peine des galères. Et c'est d'après cette abjuration *probable*, qu'un malade, qui aurait dit à son Curé, qu'il croyait les dogmes de la Religion réformée, devait, après la convalescence, être mis à la chaîne, & y demeurer le reste de sa vie. Telle est l'origine de la disposition de l'Edit de 1724. Ainsi ce que des gens qui marchandèrent des consciences, étaient parvenus à faire croire à Louis XIV, fit traiter encore avec cette barbarie des hommes, dont tout le crime est de n'avoir pas voulu fouiller par un mensonge le dernier instant de leur vie.

cachée, revint chez elle avec ses enfans : elle tâcha de sauver quelques débris de sa fortune, s'arrangea avec de nouveaux fermiers, parce que les siens avaient été ruinés; acheta quelques meubles (ce qui n'était pas difficile; vu la multitude des fugitifs); & se tenant toujours renfermée chez elle, parvint à se soustraire quelque tems à la vigilance des Curés. Ce fut dans ces momens de tranquillité, qu'elle commença à ressentir davantage sa propre douleur, qui jusques-là avait été absorbée par la douleur générale. Elle se voyait seule, privée d'un époux vertueux & tendrement aimé; chargée d'une famille nombreuse; n'ayant plus les ressources que lui procuroit ci-devant une fortune considérablement diminuée, ni celles qu'elle aurait trouvées dans ses parens & dans ses amis, dont le plus grand nombre venait de fuir.

Les grandes peines font les grandes ames. Quand on a été assez fort pour ne pas succomber à l'affliction, l'on se met au dessus d'elle; & rien ne contribue plus à l'entretien de nos forces, que le sentiment que nous en avons. La veuve d'*Hyacinthe Borély* vit donc qu'elle n'avait plus de ressources que dans son courage; elle se roidit contre l'infortune, & trouva dans les soucis que lui donnait sa famille, de nouveaux motifs de fermeté.

Il faut confesser cependant qu'il y avait un genre de maux, contre lequel elle n'était pas bien préparée; c'était l'enlèvement de ses enfans, qu'on lui faisait craindre. (a) Quoi! disait-elle, il y a une

(a) Au mois de Juillet 1685, il fut défendu aux parens Protestans des enfans nés d'un pere de cette Religion, & d'une mere Catholique, de veiller sur eux en qualité de tuteurs; & la peine du bannissement fut prononcée contre ceux qui se chargeraient de ces soins, dont la nature & le droit commun du Royaume leur faisaient un devoir.

« loi atroce qui peut me déposséder de ce qui est
 » à moi, de cet enfant que j'ai porté neuf mois
 » dans mon sein, qui ne vit qu'à mes dépens, & se
 » nourrit de ma substance ? Ah ! la nature l'a écrit
 » dans mon cœur : cet enfant est à moi, comme l'ar-

Au mois d'Août de la même année, cette défense fut étendue sur les enfans, dont les peres & les meres étaient morts dans la Religion Protestante.

L'Edit qui révoqua celui de Nantes, est du mois d'Octobre 1685. Il ordonna que les enfans des Protestans seraient tous élevés dans la Religion Catholique.

L'article 7.^e de l'Edit de 1724 mérite une attention particulière ; il est copié de l'article 9 de celui de 1698. Par cet article on établit dans les villages Protestans, où cela sera possible, une Ecole Catholique, & on permet, s'il n'y a point d'autres fonds, de lever sur les peres un impôt pour le payement des maîtres.

Une telle disposition n'était propre qu'à scandaliser les Protestans : Quoi ! pouvaient-ils dire, les membres du Clergé de France jouissent de richesses immenses, sans avoir aucune charge ni imposition à payer à l'Etat, si ce n'est ce, don gratuit ou volontaire, qu'ils s'imposent chaque cinq années ; ses richesses sont consacrées en partie à l'instruction publique, & le soin de catéchiser nos enfans est un fardeau trop pénible pour leur zèle ? Ils confieront à des mercenaires le soin d'instruire nos enfans de leurs dogmes ; &, pour payer ces mercenaires, il faudra lever un impôt sur nous ? Ils sollicitent contre nous des loix de sang, & ils refusent de nous éclairer ? Jesus-Christ, leur maître & le nôtre, disoit à ceux qui écartaient de lui des enfans : LAISSEZ APPROCHER DE MOI LES PETITS ENFANS ; LE ROYAUME DE MON PERE EST POUR CEUX QUI SONT DOUX ET INNOCENS COMME EUX. Il ne disoit pas : « Le soin d'instruire les enfans du Pauvre est au-dessous de ma dignité ; Je vais à Rome demander aux affranchis de César, d'ordonner aux Juifs en son nom de fléchir le genou devant moi. »

Que pouvait-on répondre alors ? Ce qu'on leur a dit tant de fois, qu'ils confondaient avec la Religion, des abus dont la Religion gémit. Réformez ces abus, auraient-ils dit ; c'est alors que vous pouvez prétendre à nous convertir.

» bre appartient au fol où il est né, & où il trouve
 » sa subsistance. L'agneau tremblant à qui appar-
 » tient-il, si ce n'est à la douce brebis dont il suce
 » le lait, & dont il démêle les tendres bèle-mens ? »
 Mais, loin que la Justice la rassurât de son droit, elle
 ne servit qu'à l'allarmer, parce qu'elle n'avait que
 trop appris que la Justice est souvent profanée par
 cette fureur que l'on cherche à sanctifier en lui don-
 nant le nom de zèle. Cependant ses craintes ne l'em-
 pêchèrent point de chercher les moyens de les pré-
 venir ; & elle crut ne pouvoir rien faire de mieux,
 que d'armer, par ses instructions, ses enfans contre
 les maux qui les attendaient. *Ambroise*, qui était
 l'aîné, profitait sensiblement de ses leçons, & elle
 avait la douceur d'appercevoir en lui, avec les traits
 de son pere qu'il lui rappelait, le même caractère
 & le germe heureux des plus belles vertus.

CHAPITRE III.

Embarras d'Ambroise.

AMBROISE avait déjà près de quinze ans, & il
 ne sçavait point de métier. Il lisait & écrivait très-
 bien, graces aux soins de sa mere, & aux attentions
 de son oncle. On lui avait appris à craindre Dieu,
 & à faire du bien aux hommes. Il était droit, franc,
 généreux ; sa physionomie prenait déjà un caractère
 intéressant, on y lisait la bonté de son cœur. Avec
 de telles mœurs & les talens qu'il annonçait, il n'y
 avait point d'état honnête qu'il ne pût embrasser.
 Il en était tems, & il y pensa lui-même. Mais il
 était embarrassé sur le choix : cependant, comme il

avait souvent entendu dire que son aïeul avait été un Avocat très-célèbre , & que cet état donne de la considération , sur-tout dans les petites villes , il se décida d'abord pour cette profession. Il alla donc trouver un Praticien de sa connaissance , pour lui faire part de sa résolution & le consulter : il voulait l'engager à le prendre chez lui , & à lui donner les premiers principes de son art. Le Praticien lui témoigna beaucoup d'amitié ; mais il lui dit que la profession d'Avocat était interdite aux Protestans (*a*) , & que par conséquent il perdrait à étudier cette profession un tems précieux , qu'il pourrait employer à quelque autre chose. Le Jeune-homme étonné , & sur-tout très-affligé de voir ses projets détruits , répondit , que s'il ne pouvait pas être Avocat , il voudrait du moins être Procureur ou Notaire ; qu'il avait toujours eu du goût pour la pratique , & qu'il espérait de pouvoir entrer chez lui pour y faire son apprentissage. Le Praticien lui dit , que cela ne se pouvait pas non-plus ; qu'il y avait quatre ou cinq Déclarations du Roi , qui interdisaient tous les Procureurs Protestans (*b*) ; que d'ailleurs il ne pourrait pas le prendre pour *Clerc* , vu qu'il y avait une autre Déclaration du Roi (*c*) , qui défendait à tous les Gens de Palais de prendre aucun Clerc Protestant , à peine de mille livres d'amende. « Mon ami , lui dit-il enfin , » renoncez à entrer dans le Palais , & à revêtir la » robe noire ; les loix ne vous permettent pas même » d'être Huissier , Sergent , Archer , ni Recors (*d*) :

(*a*) Déclaration du Roi du 11 Juillet 1685. Arrêt du Conseil du 5 Novembre 1685. Déclaration du Roi du 17 Novembre 1685.

(*b*) Du 15 Juin 1682.

(*c*) Du 10 Juillet 1685.

(*d*) Déclaration du Roi du 15 Juin 1682.

» le sanctuaire toujours pur de la Justice, ne doit
 » point être souillé par l'odieuse hérésie. » *Ambroise*,
 qui avait beaucoup de jugement pour son âge, trou-
 va si singulier, que les opinions des Protestans fussent
 une raison de les exclure de l'étude de la chicane,
 que tout chagrin s'évanouit, & qu'il sortit de chez
 le Praticien en riant de toutes ses forces. « Allons,
 dit-il, » trouver un *Médecin*; il vaut encore mieux
 » employer sa vie à guérir les maladies des hom-
 » mes, qu'à s'occuper de leurs querelles & de leurs
 » folies. »

Arrivé chez le Médecin, *Ambroise*, qui riait en-
 core, lui raconta son aventure, & lui dit, qu'il
 s'estimait heureux d'être ainsi repoussé par les *Dé-
 clarations du Roi*, puisque cela le conduirait à em-
 brasser une profession infiniment plus noble & plus
 utile. Le Médecin convint avec lui, que son état
 était le plus honorable de tous : il lui fit observer,
 que le premier Médecin avait été déifié, & qu'on
 l'adorait à Epidaure sous la figure symbolique d'un
 serpent. « L'Univers, ajouta-t-il, répète les noms
 » immortels d'Hippocrate, de Galien, de Celse,
 » de Rasès, de Boerhaave. Parmi les modernes, il en
 » est sans doute auxquels la postérité rendra la même
 » justice; & tel que sa modestie empêche de se louer
 » lui-même, en sera bien dédommagé par les éloges
 » de nos neveux. C'est nous, mon ami, qui don-
 » nons l'immortalité par l'étude des plantes & des
 » secrets de la chymie; toute la nature est contrainte
 » par notre art à se réduire à ses premiers principes :
 » les trois règnes fournissent à nos opérations, & le
 » grand monde se décompose en nos mains, pour con-
 » server l'harmonie du microcosme, ou petit monde,
 » qui est l'homme. D'où je conclus qu'un grand Mé-
 » decin est l'homme le plus utile dans un Etat; aussi
 » en a-t-on vu plusieurs qui ont été admis à la table

» des Rois. Darius mangeait avec son Médecin ; Mé-
 » trodore menait à sa suite tous les malades qu'il
 » avait guéris , & plusieurs d'entr'eux portaient la
 » couronne. Voyez si un Avocat peut se glorifier de
 » rien de semblable. Mais plus notre profession est
 » noble & relevée , & plus on doit en écarter avec
 » soin de misérables hérétiques , qui souilleraient
 » par leurs opinions erronées la pure vérité , l'ame
 » de la médecine : aussi le Pere *la Chaise* & Mon-
 » seigneur de Louvois ont-ils ordonné , que , pour
 » être bon Médecin , il fallait être Catholique. (a) »
Ambroise , qui n'était pas instruit , lui demanda si
 Esculape , Hippocrate & Galien l'avaient été ? « Non ,
 lui répondit le Docteur ; » ils étaient païens , & je ne
 » sçais pas comment Dieu permit qu'ils devinssent
 » aussi habiles : mais cela arriva du tems des mira-
 » cles ; & , comme il ne s'en fait plus aujourd'hui ,
 » il est clair qu'il n'y a que les Catholiques qui
 » puissent être Médecins. » — « Il y a donc aussi ,
 » Monsieur , quelque Déclaration du Roi , qui dé-
 » fend de recevoir des Médecins Protestans ? » —
 « Oui , mon ami ; elle est du 6 Août 1685 ; &
 » c'est-là une preuve admirable de la sagesse du Pere
 » *la Chaise* : car , entre nous , je ne vois pas qu'un
 » Protestant ne puisse fort bien exercer la profession
 » d'Avocat ; pour juger si une cause est bonne ou mau-
 » vaise , peu importe la Religion que l'on professe.
 » Mais un Médecin Protestant est une peste dans la
 » société ; s'il y en avait encore ici , ce serait la source
 » de deux maux : 1°. Je travaillerais peut-être moins ,
 » ce qui serait très-pernicieux au Public : 2°. La pro-

(a) *Boerhaave* & *Sidenham* n'auraient pu en France or-
 donner légèrement une médecine. *Chéselden* n'y eût pu faire
 l'opération de la cataracte , ni *Margraaf* y préparer l'anti-
 moine.

» fession d'Avocat vous étant interdite , le nombre
 » des Médecins de la Religion prétendue-réformée
 » augmenterait si considérablement , que peu de Ca-
 » tholiques s'attacheraient à cette belle science ; (a)
 » & il est aisé de voir que cela serait dans la suite
 » très-préjudiciable au salut de nos malades , parce
 » que les Médecins de la Religion prétendue-réfor-
 » mée ne se mettraient guères en peine de les aver-
 » tir de l'état où ils se trouveraient , pour recevoir
 » les Sacremens. » Le Révérend Pere prétend que les
 Hérétiques doivent recevoir les Sacremens , quoi-
 qu'ils n'y croient point , & veut pourvoir ainsi au
 salut des Incrédules : il ne songe pas aux biens tem-
 porels (ce ne fut jamais le but des Jésuites) ; mais
 c'est au ciel , où il veut vous pousser malgré vous.
 Quant à moi , j'approuve de tout mon cœur cette
Déclaration du Roi. Avant elle je mourais de faim :
 il y avait ici trois vieux Radoteurs qui faisaient tout ;
 ils sont passés en Angleterre ou en Hollande. Ils se
 sont associés avec Boerhaave & Sidenham. Me voici
 seul , il faut bien qu'on vienne à moi... *Ambroise* ad-
 mirait comment les loix , qui ne sont réellement
 bonnes qu'autant qu'elles sont le bonheur général ,
 ne le paraissent cependant à chacun de nous , qu'à
 proportion de ce qu'elles favorisent notre intérêt
 particulier ; & il admirait encore davantage , qu'il
 fallût être Catholique pour avoir la permission de
 guérir. « Si j'étais malade , disait-il , je ne demande-
 » rais pas de quelle Religion est mon Médecin : je
 » demanderais seulement s'il est habile ; mais le Pere
 » la Chaise a ses raisons pour penser autrement. »

Tout en ruminant là-dessus , *Ambroise* sortit de
 chez le Docteur ; & comme sa tête était remplie des

(a) Ce sont les propres termes de la *Déclaration*.

belles choses qu'il avait dites sur l'excellence de la médecine, il lui prit envie de se faire Apothicaire. « Ici, dit-il, je ne trouverai pas les mêmes diffi- » cultés : les Apothicaires ne sont pas consultés par » les malades, & par conséquent ne peuvent pas » empêcher qu'on ne leur porte les Sacremens. La » vente des drogues & la distribution des remèdes » n'influent en rien sur la foi & sur le salut ; & les » Jésuites, qui sont si zélés pour le bonheur éternel » des âmes, ne nous auront pas défendu cette mo- » deste profession. Il est vrai qu'elle n'est pas aussi » honorable, & que j'aimerais mieux sans doute » donner des ordonnances, que les exécuter ; mais » enfin ma Religion m'exclut des honneurs, & il » faut se soumettre à sa destinée. » Il finissait à peine ces réflexions, qu'il se trouva devant la boutique d'un Apothicaire. Son parti était pris ; il entra, & se présenta au maître avec une douceur tout-à-fait intéressante. On lui demanda ce qu'il souhaitait ; il le dit avec franchise, & ne manqua point de raconter son embarras, & comment ne pouvant être ni Avocat, ni Procureur, ni Notaire, ni Assesseur, ni Opinant, ni Huissier, ni Sergent, ni Archer, ni Médecin, il venait demander s'il serait possible qu'il fût Apothicaire ? Il exposa, avec une innocence enfantine, les raisons qui lui faisaient croire qu'un Protestant pouvait vendre de la casse, sans exposer le salut de ses voisins ; mais on le convainquit bientôt qu'il se trompait. « Encore une *Déclaration du Roi* ! » s'écria le pauvre *Ambroise*. » — « A peu près, mon » ami : c'est un Edit du Roi du 15 Septembre 1685, » qui défend à tous *Chirurgiens & Apothicaires* de la » Religion prétendue-réformée, de faire aucun exercice de leur art (a). » — « Mais quelle peut être la

(a) En 1685, il fut défendu de recevoir des maîtres Apo-

» raison de cette défense? » — « C'est que les Apothicaires étaient appelés cinq ou six fois dans l'année à aller voir les malades ; & ayant fait des études de Théologie , pourraient détourner les Protestans d'embrasser la Religion Catholique (a). Ainsi il est prudent , pour le salut des susdits malades , qu'il n'y ait que des Catholiques qui les approchent. »

Ambroise , qui ne s'était pas douté de ce motif , lui repartit : « Si cela est ainsi , il faut donc que tous ceux qui environnent un malade soient Catholiques ; que ses domestiques le soient aussi ? » — « Sans doute , dit l'Apothicaire : aussi y a-t-il une Déclaration du Roi qui défend à ceux de la R. P. R. d'avoir d'autres domestiques que des Catholiques (b) ; & c'est sagement fait , parce que ce sont là autant d'espions , qui sçauront tout ce qui se passera dans vos maisons , & qui en instruiront le Révérend P. la Chaise. » — « Encore le Pere la Chaise , dit *Ambroise* ! & c'est donc lui qui dresse toutes ces Déclarations ? » — « Oui , mon ami , c'est par zèle pour le salut de nos âmes , qu'il prend tant de soins & de précautions pour détruire l'hérésie & persécuter les Hérétiques. C'est pour cela aussi que toutes les Sages-femmes Protestantes sont interdites de leurs fonctions par une Décla-

thicaire ou Epicier , faisant la profession de la R. P. R. Observons ici que les deux plus célèbres Chymistes qu'il y eût alors en France , *Charas* & *Lémery* , tous deux Apothicaires , étaient Protestans , & qu'ils furent obligés de s'expatrier.

(a) Ce sont les motifs mêmes de l'*Edit du Roi*.

(b) 11 Janvier 1686. Cette loi défend aux Réformés d'avoir des domestiques Protestans : tout Protestant , convaincu d'être au service d'un autre Protestant , devait , en vertu de cette Déclaration , être condamné aux galères.

» ration du Roi (c). Il est vrai qu'en plusieurs en-
 » droits il n'y en a point d'autres , & que beaucoup
 » de femmes en couche sont mortes sans secours :
 » mais elles ne sont mortes que de la mort tempo-
 » relle ; ce qui n'est pas un grand mal pour l'Etat.
 » Il y a , comme vous voyez , du monde de reste
 » en France , puisque l'on en tue & que l'on en
 » bannit une si grande quantité. Autrefois l'on croyait
 » que la force d'un Empire consistait dans sa po-
 » pulation ; mais on est bien revenu de cette folie ;
 » & les Jésuites ont prouvé qu'un Etat ne peut man-
 » quer de prospérer , tant qu'il sera peuplé par eux
 » & par leurs adhérens. » — « En sorte , dit *Ambroise* , » que le Royaume d'Angleterre doit néces-

(c) Le 27 Septembre 1748 , la femme d'Antoine Fesquet , du lieu de Ganges , fut taxée à trois mille livres , pour avoir exercé la profession de Sage-femme.

Il suffit de lire ces loix , pour voir qu'elles furent l'ouvrage de la séduction. Si Louis XIV eût formé le dessein de révoquer l'Edit de Nantes , il n'eût point donné , dans le courant de l'année 1685 , un grand nombre de loix faites pour préparer avec lenteur les changemens qu'il espérait de la révocation ; il n'eût pas fait assurer les Puissances Protestantes , alliées de la France , qu'il ne songeait point à abolir le Calvinisme dans ses Etats. Un Edit du mois d'Août 1685 , antérieur de deux mois seulement à la révocation , défend aux Ministres Protestans de faire , soit dans leurs sermons , soit dans leurs livres , aucun argument contre les dogmes de la Religion Catholique , sous peine de bannissement perpétuel. Louis XIV était trop convaincu de la force victorieuse des preuves de la Religion , pour imaginer un pareil Edit ; les Arnaud & les Nicole n'auraient pas demandé qu'on défendit aux Protestans de leur répondre. On voit que ces loix n'ont pu être sollicitées que par le Pere la Chaise son Confesseur , qui voulait ravir à Arnaud & à Nicole l'honneur de triompher de l'hérésie par les seules armes de la raison.

» fairement pèrit ; & que les Anglais ne nous bat-
 » tront jamais ? » — « Ils nous battent à la vérité
 » quelquefois , dît l'Apothicaire ; mais c'est pour nous
 » punir de nos péchés , & pour nous empêcher de
 » nous livrer à l'orgueil , qui marche à la suite de
 » la victoire , que Dieu trouve à propos de leur
 » donner ; & les Jésuites nous assurent , que s'ils
 » triomphent sur la terre , nous triompherons dans
 » le Ciel. »

Ambroise qui avait couru toute la journée , était
 extrêmement fatigué ; son esprit , rempli de toutes les
 difficultés qu'il avait rencontrées , était si préoccupé ,
 qu'il n'écoutait plus ce qu'on lui disait : il tira
 sa révérence de moins bonne grace qu'il ne l'avait
 faite en entrant , & retourna chez lui très-embarras-
 sés du parti qu'il pourrait prendre. « Enfin , di-
 » fait-il , » il ne faut pas se décourager ; peut-être
 » reste-t-il encore deux ou trois professions à exer-
 » cer ; qui sçait s'il n'y a pas quelque moyen de
 » vivre en France , sans être Médecin , Chirurgien ,
 » Accoucheur , Apothicaire , Avocat , Procureur , No-
 » taire , Huissier , Sergent , Recors , Fermier du Roi ,
 » Directeur , Contrôleur , Commis , Garde , Em-
 » ployé , Fermier des Gens d'Eglise , Féodiste , Ex-
 » pert , Libraire , Imprimeur , Orfèvre , &c. &c.
 » &c. » ? (a)

(a) Pour admettre un Protestant dans tous ces états ,
 comme pour les admettre au mariage , on se contente de
 quelque acte de catholicité , attesté par des témoins peu scrupuleux , & d'un certificat , qu'il est aisé de se procurer à bon
 marché : mais il en résulte cette triste conséquence , que les
 places , les honneurs , les droits de citoyen , tous les té-
 moignages de la confiance publique en un mor , sont pour
 les Protestans qui ont trahi leur conscience , ou qui regardent
 tout acte de Religion comme une vaine cérémonie ; tandis

CHAPITRE IV.

Parti que prend Ambroise.

NOTRE jeune Cévenol dormit très-peu cette nuit-là, & la passa toute entière à chercher quel état il pourrait embrasser. Après avoir parcouru ceux qui lui restaient, il s'arrêta à l'état Militaire. Sa mere était à peine levée, qu'il entra dans sa chambre; & après lui avoir raconté toute sa fâcheuse journée de la veille, & son embarras sur le choix d'un état, il lui demanda ce qu'elle pensait de celui du service, & si, avec de la sagesse & du courage, il ne pouvait pas y faire son chemin? du moins, ajouta-t-il, il n'est pas interdit aux Protestans. » J'es-
 » père, mon fils, lui dît alors sa mere, que dans
 » le choix d'un état vous ne ferez rien sans me
 » consulter. Je veux vous laisser libre sans doute;
 » mais vous avez besoin de mon expérience; ce
 » sont des conseils, & non des ordres, que je veux
 » vous donner. Il est vrai, mon fils, que la profes-
 » sion Militaire n'est pas directement interdite aux
 » Protestans; mais le Roi s'est expliqué, en déclai-

que l'on punit ceux qui ont une conscience timorée, ou une ame trop élevée pour consentir à l'ombre même d'un mensonge. Il y a une loi faite uniquement pour défendre aux Ecuyers Protestans de donner des leçons d'équitation. Les Jésuites, qui n'avaient jamais fréquenté des Maîtres de manège, supposaient apparemment que ces Ecuyers étaient des profonds Théologiens, qui argumenteraient contre leurs élèves, en leur apprenant à faire la volte, ou à partir du bon-pied.

» rant que ses graces ne seraient réservées qu'aux
 » seuls Catholiques : or , comme les graces d'un
 » Prince ne doivent être que des actes de justice ,
 » & des récompenses , c'est comme s'il avait déclaré
 » qu'il ne récompenserait point les services de ses
 » Sujets Protestans (*a*). Vous voyez donc qu'il n'y
 » a point d'avancement à attendre pour vous ; & en
 » effet les Officiers Protestans languissent tous dans
 » les emplois subalternes ; l'on est parvenu à les dé-
 » goûter de leur état ; ce qui , avec les persécutions ,
 » a beaucoup contribué à en faire sortir un grand
 » nombre du Royaume : ils ont passé dans les pays
 » étrangers , où l'on en a composé plusieurs Régi-
 » mens (*b*). Vous ignorez d'ailleurs , mon cher fils ,
 » les désagréments qu'ils ont à essuyer avec leurs ca-
 » marades , & les disputes qu'il faut avoir sur la Re-
 » ligion ; car l'imprudence qu'a eue le Gouvernement ,

(*a*) Les Officiers Protestans Français sont privés de cette
 marque honorable du service Militaire , seule décoration ,
 que le grand nombre de ceux qui la portent n'a pu avilir ;
 parce qu'elle est la récompense de la bravoure ; qualité qui ,
 comme la probité , honore par elle-même , & non par la su-
 périeurité qu'elle donne à ceux qui la possèdent.

(*b*) Combien de braves Soldats , de sçavans Ingénieurs ,
 de bons Officiers , de grands Capitaines ont passé chez nos
 ennemis , & leur ont porté le tribut forcé de leur valeur &
 de leurs lumières ! D'où sont sortis les Scomberg , les Gal-
 lowai , les Chanclos , les Deshayes , les Dumoulin , les Li-
 gonier , auxquels nous pourrions ajouter tant d'autres ? Que
 de gens nés pour toute autre profession , que pour celle des
 armes , ont abandonné leurs fonctions , & ont rendu leur dé-
 sespoir funeste à leurs compatriotes ? Si l'on est équitable , les
 maux qu'ils ont faits , peut-on légitimement les leur imputer ?
 Et n'est-ce pas plus naturellement à ceux qui les ont fait dé-
 pouiller de leurs biens , priver de leurs dignités , & tour-
 menter dans leurs personnes , qu'il faut s'en prendre ?

» de

» de persécuter les Protestans, a rallumé l'esprit d'a-
 » nimosité, qui était presque éteint. Il se joint à cela
 » un intérêt personnel, en ce que ces Officiers cher-
 » chent à s'avancer à votre préjudice, & qu'il leur
 » importe que vous soyez mis de côté. Enfin, mon
 » fils, si vous prenez le parti du service, il faudra
 » vous résoudre à exécuter un jour vous-même les
 » horreurs sous lesquelles nous avons gémi, & qui
 » ont jetté la désolation dans notre malheureuse fa-
 » mille. Vous voyez les troupes du Roi inonder
 » cette province : un jour viendra où vous serez mis
 » en garnison dans ces cantons désolés ; un Supé-
 » rieur barbare prendra plaisir à vous charger d'or-
 » dres sévères contre vos propres freres ; vous ne
 » pourrez les exécuter sans gémir. Vous, brave
 » homme, vous serez envoyé contre des gens désar-
 » més ; vous ferez la fonction d'exécuteur & d'ar-
 » cher ; vous verrez vos soldats, qui ne devraient
 » être employés qu'à repousser les ennemis de la pa-
 » trie, s'acharner contre des vieillards, des femmes
 » & des petits enfans. Spectateur forcé de ces bar-
 » baries, vous détournerez la tête en soupirant, &
 » vous direz : *C'est ainsi qu'autrefois j'ai vu tourmen-*
 » *ter ma pauvre famille ! voilà les maux auxquels mon*
 » *vénérable pere a lui-même succombé ! . . . »*

Ambroise ne put soutenir cette image cruelle ; il
 jette un cri de douleur, & prie sa mere de ne lui
 en pas dire davantage, l'assurant qu'il renonçait ab-
 solument au service. « Conseillez-moi, lui dit-il ; votis
 » voyez mon embarras. Plusieurs fois j'ai désiré de
 » quitter mon ingrate patrie ; mais la pensée de vous
 » laisser seule dans cette terre proscrire, m'en a tou-
 » jours détourné ; mes maux me semblent plus doux ;
 » lorsque je les associe aux vôtres. »

« Vous sentez-vous, lui dit alors sa mere, ce cou-
 » rage si nécessaire aux infortunés, & croyez-vous

» que toute profession soit honorable, lorsqu'on s'y
 » conduit en honnête-homme? » — « J'entends, dit
 » *Ambroise*, il faut descendre de mon état : il m'en
 » coûtera sans doute ; mais que je conserve ma Re-
 » ligion & ma conscience, j'aurai tout gagné. Des in-
 » fortunés comme nous ne peuvent pas se repaître
 » de projets ambitieux : que je vive pour vous con-
 » soler, voilà désormais à quoi tendra toute mon
 » ambition. » — « Je m'attendais à cette réponse :
 » Oui, mon fils, il faut prendre un métier ; & dans
 » le choix, il faudra consulter notre conscience &
 » notre fortune. Allez, vous connaissez M. de S.... ;
 » il est de nos amis, demandez-lui des conseils ; &
 » quoi qu'il arrive, ne perdez jamais de vue ce que
 » vous devez à Dieu & à la plus tendre des meres. »

■ *Ambroise* sortit pour aller consulter son ami. Ce-
 lui-ci l'étonna beaucoup, en lui apprenant qu'il n'y
 avait aucune profession noble, qui ne fût interdite
 aux Protestans ; qu'ils ne pouvaient encore être ni
Imprimeurs, ni *Libraires*, ni *Orfèvres* (a) ; & que,
 quant aux métiers manuels, ils leur étaient indirecte-
 ment interdits ; qu'il aurait de la peine à trouver
 des Artisans qui voulussent le prendre pour appren-
 tif, parce que les Ordonnances, très-sévères en ce
 point, défendaient aux Artisans Protestans de pren-
 dre des apprentis de leur secte (b) ; & qu'apparem-
 ment il aurait bien de la peine à entrer chez un Maî-
 tre Catholique.

« Expliquez-moi, je vous prie, (lui dit *Ambroise*)
 » la cause de ces Loix injustes. Je ne puis pas croire
 » que le Roi soit instruit de ces iniquités, & qu'il
 » se plaise à donner des Déclarations qui gênent la

(a) Arrêt du Conseil du 9 Juillet 1685.

(b) Sentence de la Police de Paris, du 13 Mai 1621.

» liberté de ses sujets, les réduisent à la mendicité ;
 » & les forcent à abandonner leur patrie. » — « Je
 » vous le dirai , repartit son ami. Le Roi ignore
 » en effet une partie des cruautés que l'on commet
 » en son nom ; & peut-être ferme-t-il les yeux sur
 » l'injustice du reste. Il est malheureux pour lui qu'il
 » connaisse si mal les véritables intérêts de ses
 » peuples , & qu'il ne sente pas qu'en leur faisant
 » des violences inutiles , il déshonore la fin d'un des
 » plus beaux règnes dont l'Histoire fasse mention ,
 » & qu'il fait passer sa richesse & sa gloire chez ses
 » ennemis. Mais ce qu'il y a de plus déplorable ,
 » c'est que , tandis que l'Europe entière voit bien
 » que les Jésuites sont les auteurs de toutes ces vexa-
 » tions , plus pour leurs intérêts que pour ceux de la
 » France , notre Roi soit assez aveugle pour ne pas
 » s'en appercevoir. » Ambroise déplora avec son ami
 la faiblesse des Rois & le malheur des Peuples. « Ce-
 » pendant , disait-il , pour que les Jésuites obtien-
 » nent l'empire de tout le Monde connu, faudra-t-il
 » que je n'aie aucun métier , & que je meure de
 » faim ? » — « Toutes les ressources ne vous sont
 » pas fermées , lui dit son ami ; la voie du com-
 » merce vous est ouverte : Monseigneur de Louvois
 » n'a point songé à cet article ; & je prévois que
 » les Protestans , si ruinés & si malheureux aujour-
 » d'hui , feront un jour fleurir les villes & les pro-
 » vines qu'ils habiteront. Le commerce est un état
 » honnête & utile ; peut-être pourrez-vous y répa-
 » rer un jour les pertes qu'une dure persécution vous
 » a occasionnées. » Ambroise profita du conseil de
 son ami , & entra chez un Marchand , dont il se fit
 chérir par son application & par ses mœurs.



CHAPITRE V.

Misère de la Mere d'Ambroise.

AMBROISE avait des freres & des sœurs plus jeunes que lui, & sa mere, voyant le succès de ses soins pour l'aîné, redoublait d'ardeur pour perfectionner l'éducation des autres. Cette éducation se bornait aux instructions domestiques, & n'avait d'autre but que d'en faire de bons sujets, & de les élever dans les sentimens qu'elle avait elle-même. Il y avait dans ce pays-là un nommé *Claude Hypocris*, dont la fonction était de dénoncer les Protestans qui ne voulaient pas se rendre Catholiques, & qui persistaient dans leurs erreurs malgré les ordres du Roi ; au moyen de quoi les gages de ce délateur se prenaient sur les dépouilles des accusés. Cet avide & inexorable inquisiteur recherchait avec soin les délinquans, & , graces à l'heureuse population de ce pays, il ne manquait pas d'occasion de donner des preuves de son zèle : aussi s'aperçut-il bientôt que la mere du jeune *Ambroise* n'envoyait aucun de ses enfans à l'école, ni aux Catéchismes, & qu'elle violait en ce point les *Ordonnances*. Il la fit condamner à payer les amendes prescrites par les *Déclarations* du Roi (a). La mere les paya gaiement, s'es-

(a) Déclarations du Roi du 13 Décembre 1698 & du 16 Octobre 1700, par lesquelles il est ordonné aux Protestans qu'on supposait convertis, en vertu des ordres du Roi & des vexations des Dragons, d'envoyer leurs enfans aux

timant heureuse d'acheter à ce prix le pouvoir d'instruire & d'élever ses enfans elle-même. Mais ces amendes réitérées, & que l'on augmentait de tems en tems, entamèrent cruellement sa fortune. Les supérieurs, irrités de la résistance opiniâtre de cette femme, eurent encore recours aux *Edits* du Roi, qui suppléaient à tout; & ils en trouvèrent un (a) qui déclarait, que les veuves qui persisteraient dans la R. P. R. un mois après la publication des présentes, seraient déchues du pouvoir de disposer en aucune manière de leurs biens, & que ces biens pas-

écoles & aux Catéchismes Catholiques, & les Juges devaient condamner à des amendes ceux qui contreviendraient à ces ordres : on enlevait les enfans à leurs parens, pour les faire élever dans des collèges & des couvens. Les Jésuites arrachèrent cet ordre barbare à *Louis XIV*, lui ayant persuadé qu'il était obligé en conscience de préserver ces enfans de l'erreur, & qu'il répondrait devant Dieu de leur perdition. Ces ordres ont été souvent exécutés : nous avons vu, de nos jours, de jeunes filles arrachées à leurs parens par des ordres rigoureux, livrées dans des couvens à des religieuses peu éclairées, qui ignoraient également, & la religion dont il fallait les instruire, & celle dont il fallait les détromper. Nous avons vu plusieurs de ces malheureuses victimes succomber à ces longues persécutions, & perdre, au bout de quelques années, ou la raison ou la vie. La fille de *Sirven*, entr'autres, devint folle, s'échappa du couvent où elle était renfermée, & se noya dans un puits. Le Pere, accusé de l'avoir assassinée, fut condamné par contumace à être pendu; le Parlement de Toulouse lui a rendu depuis une justice éclatante.

(a) L'Edit du 1^{er} Janvier 1686 priva de leur douaire, & de tous les avantages accordés par les Loix, de quelque nature qu'ils puissent être, les femmes des Nouveaux-convertis, qui refuseraient d'imiter leurs maris, & même les veuves des Protestans : on supposait apparemment que leurs maris se seraient convertis, s'ils n'étaient pas morts.

seraient à leurs enfans Catholiques ; & s'il n'y en avait point de tels , aux Hôpitaux les plus prochains. « Voici ce qu'il nous faut ! dit en triomphant » *Hypocris* » ; & bientôt l'*Edit* fut exécuté. On ôta à la mere le droit de gérer son bien : on lui fit une pension aussi modique qu'il fut possible ; & , conformément à un autre *Edit* du Roi ^(a) , tous ses en-

(a) Janvier 1686 & 1724 , art. 4 , 5 , 6 & 7 , qui oblige les Protestans d'envoyer leurs enfans aux écoles Catholiques. Ainsi la Loi enlève le droit qu'ont les peres , de veiller à l'éducation de leurs enfans ; ce droit de la nature , antérieur à toutes les Loix. Ils craindront que le zèle exagéré des Instituteurs Catholiques n'apprenne à leurs enfans à regarder leurs parens comme des ennemis de l'Être Suprême. Accoutumés par les préjugés mêmes de leur secte à se défier de la pureté des mœurs des Prêtres voués au célibat , ils seront forcés de livrer leurs filles aux instructions de ces Prêtres ; & , si ces Ministres d'une religion sainte sont indignes de leur caractère , comme il n'est arrivé que trop souvent ; si un pere a pu concevoir d'affreux soupçons , il n'osera arracher sa fille au danger , de peur que des ordres rigoureux ne la viennent enlever de ses bras : & s'il laisse échapper un cri d'indignation , exposé à la vengeance de l'hypocrisie & du fanatisme , il se verra entouré de délations & de supplices.

Y a-t-il rien en effet de plus anti-Chrétien & de plus tyrannique , que l'enlèvement des enfans à leurs peres & meres ? Funeste méthode , perpétuée jusqu'à nos jours depuis la révocation de l'*Edit* de Nantes ! Toutes les provinces ont été désolées ; mais le Poitou , le Languedoc , le Vivarais , le Dauphiné , & singulièrement le diocèse de Bayeux dans la Normandie , en fournissent des exemples récents par milliers. Ces exécutions ont été accompagnées des plus terribles circonstances ; & , pour en redoubler l'horreur , & jeter d'autant mieux l'épouvante , ce fut d'ordinaire pendant la nuit que les grands coups ont été frappés. Je ne ferai point le détail de ces barbaries : & qui pourrait suffire à les rapporter ? Je ne parlerai que de la seule ex-

fans lui furent enlevés. On les enferma dans des couvens de villes éloignées, où ils furent si bien instruits, si bien catéchisés, si régulièrement fustigés, que l'on espéra que dans quelques années on en ferait de bons *Catholiques*. Il est vrai qu'au sortir du couvent, ils s'enfuirent dans les pays étrangers; mais au moins on avait fait ce qu'on avait pu, & l'on n'avait rien à se reprocher.

Cependant la veuve désolée de l'infortuné *Hya-cinthe Borély* mangeait un pain de larmes, & gémissait nuit & jour sur la perte de ses enfans. Elle était réduite, dans un galetas, à quelques mauvais meubles. Là, son unique consolation était de voir *Ambroise*,

pédition du sieur *Houvet*, Curé d'Athis en Normandie, & de ses Vicaires, les sieurs *Verger* & *Grenier*. Que l'on se représente ces Prêtres, suivis de cohortes d'Archers, volant de paroisse en paroisse, assiégeant les maisons à la faveur des ténèbres, enfonçant les portes avec des haches, & remplissant l'air de cris affreux, & capables de jeter la terreur dans les âmes les plus intrépides! Que l'on se peigne leurs satellites entrant après eux, le sabre à la main & le blasphème à la bouche, renversant & brisant tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à ce qu'ils trouvent enfin ce qui fait l'objet de leurs recherches, & va faire le sujet de tant de larmes! Qui pourrait retracer la fureur avec laquelle ils se saisissent de leur proie, & l'entraînent sans lui donner le tems de s'habiller, & sans avoir égard aux cris des peres & meres! Ils ont l'inhumanité de repousser, d'insulter, de frapper ces infortunés peres & meres, qui, se voyant enlever ce qu'ils ont au monde de plus cher, osent, dans l'excès du plus cruel désespoir, hazarder quelques vaines tentatives, pour sauver ces précieux objets de leur tendresse, & les conserver à leur amour. Aussi ces enlèvemens firent tant de bruit, & jetterent une si grande consternation & une si vive allarme dans tous les cantons, que plus de mille familles se réfugièrent alors en Angleterre, & ils sauvèrent ce qu'ils purent ramasser d'effets & d'argent.

qui lui donnait tout le tems que ses occupations lui laissaient. Un nouveau chagrin vint lui percer le cœur. Elle avait parmi ses enfans un petit garçon d'une très-jolie figure : on le nommait *Benjamin* ; & , comme le fils de *Jacob* , il était extrêmement aimé. Cet enfant n'avait que sept ans ; il avait été enlevé comme les autres , & mis dans un couvent à deux lieues de-là. *Hypocris* forma le dessein d'engager cet enfant à embrasser la Religion Catholique. On le caressa beaucoup dans le couvent , on lui donna des images & des dragées ; & le petit *Benjamin* fit abjuration de ses erreurs en présence de témoins. En conséquence , il fut mis en possession des biens de son pere ; la mere , les freres & les sœurs , entêtés , furent tous dépossédés conformément à l'*Edit* du Roi ; & *Hypocris* , nommé pour tuteur , géra ces biens de manière à y faire son profit. La bonne veuve disait avec douleur : « Un enfant de sept ans » est-il donc en état de choisir une Religion ? Cet » objet , qui demande toute la force de la raison , » était-il à la portée de ce pauvre *Benjamin* , qui joue » encore avec son tambour ? » On lui répondait , qu'il existait une Déclaration du Roi , qui portait que les enfans parvenus à l'âge de sept ans , seraient admis à abjurer la R. P. R. (a) « Il est vrai , lui di-

(a) 17 Juin 1681. *Louis XIV* avait permis de recevoir les abjurations des enfans de sept ans ; les avait autorisés à quitter la maison de leurs parens ; leur permettait de faire un procès à leurs peres , pour les obliger à leur payer une pension. La Loi supposait donc que les enfans de sept ans sont en état de prononcer entre deux religions , qui partagent les Théologiens de l'Europe les plus éclairés. La Loi permettait à des enfans de sept ans de se soustraire à l'autorité paternelle. Un pere était exposé à perdre ses enfans pour jamais , si quelque rigueur nécessaire pour corriger leurs

fait-on , » qu'en 1669 le Roi pensait qu'il ne fallait
 » admettre à l'abjuration que les enfans parvenus à
 » l'âge de quatorze ans ; mais le P. *la Chaise* prétend
 » qu'un enfant de sept ans est aussi formé aujourd'hui ,
 » que l'était alors un enfant de quatorze ans ; &
 » *les Jésuites s'y connaissent*. D'ailleurs vous étonne-
 » rez-vous que , dans un pays où l'on fait vœu de
 » chasteté à seize ans , on ne puisse pas à sept ans
 » faire vœu d'une foi implicite & absolue ? » Il n'y
 avait rien à répondre aux *Déclarations* du Roi , à la
foi implicite , & aux argumens du Pere *la Chaise*.
 La pauvre veuve se contenta de pleurer : pour la
 consoler , on lui rognâ sa pension ; & sa misère ne
 laissait plus rien à desirer.

vices naissans , excitait dans leur ame un instant de dépit.
 C'est ainsi que les instigateurs de ces Loix respectaient la re-
 ligion , les mœurs & la nature !

Les Jésuites firent entendre à *Louis XIV* que la Religion
 fait aux Rois un devoir de conscience , de préférer le salut
 de leurs sujets , à leur bonheur & à leurs droits. Nous ré-
 pondrons à ce raisonnement , par un exemple plus fort que
 toutes les raisons. La feue Impératrice-Reine , *Marie-Thérèse* ,
 la Souveraine de l'Europe la plus pieuse , a défendu aux In-
 stituteurs publics , dans ses Etats , de mettre entre les mains
 des enfans confiés à leurs soins , aucuns Livres où l'on combat-
 tit les dogmes de religion que professent leurs parens.



CHAPITRE VI.

Ce qui arrive à l'Oncle d'Ambroise.

UN jour qu'*Ambroise* tenait compagnie à sa mere, un de leurs amis entra : à sa contenance triste, on reconnut d'abord qu'il était porteur de quelque mauvaise nouvelle. En effet il ne tarda point à leur apprendre que l'oncle d'*Ambroise* venait d'être arrêté & conduit en prison ; & que, selon les apparences, il serait condamné aux galères. Cet oncle était un honnête-homme, qui, dans le tems des abjurations, y avait été contraint comme les autres. On avait mis quatre tambours chez lui, qui, se relevant presque nuit & jour, battaient de la caisse au chevet de son lit, où il était malade. Il résista pendant 48 heures à cette nouvelle espèce de torture ; & l'on s'avisa au troisième jour de mettre un grand chaudron sur sa tête, & d'y frapper continuellement. De tems en tems on examinait si la conversion commençait à s'opérer : on eut la satisfaction de voir que le malade, excédé de fatigue, demandait à se convertir. Comme en effet l'oncle d'*Ambroise* promit de signer, il signa d'une main tremblante, & s'évanouit.

Depuis ce jour le *Nouveau-converti* ne fut plus inquiété, parce qu'on ne demandait que sa signature, pour prouver qu'il était bon Catholique ; mais il eut un regret si vif de ce qu'il appelait *sa chute*, qu'il la pleura pendant tout le reste de ses jours. *Hypocris*, que son emploi autorisait à mettre le nez

dans les affaires de toutes les familles , était aigri de la conduite de cet homme , & sur-tout de ne point trouver l'occasion de l'en punir. Il avait déjà plusieurs griefs contre lui. C'était un usage , assez général dans ces tems , que le Curé du lieu & *Hypocris* allassent visiter ensemble , le vendredi & le samedi , les maisons suspectes , pour voir si l'on n'y mangeait pas de la viande ; & quelquefois l'oncle d'*Ambroise* avait été trouvé en faute. Il est vrai que sa santé étant délicate , il se munissait toujours d'un certificat du médecin , & l'on ne pouvait point lui faire payer l'amende. Par un autre usage de ce tems-là , on visitait exactement les maisons des *Nouveaux-convertis* , pour leur ôter leurs livres de dévotion (a). Cette cérémonie se faisait avec une pompe militaire , de peur qu'ils ne perdissent la mémoire de ce que savaient faire les Dragons : on battait la caisse par toute la ville , on distribuait des soldats dans tous les carrefours ; & après cette recherche , l'on brûlait en place publique les livres que l'on avait trouvés , & l'on punissait sévèrement les délinquans.

(a) Les Ecclésiastiques mettaient tout en œuvre pour découvrir & enlever leurs livres de piété , dans la vue apparemment que leur Religion n'eût plus aucune consistance , & qu'ils fussent réduits à vivre sans loi , sans principe & sans foi.

Pour y parvenir plus sûrement , on a employé toute la sévérité de l'Inquisition la plus violente. *Etienne Arnaud* fut condamné aux galères en 1745 , pour avoir distribué des livres de prières : son Nouveau-Testament & ses Pseaumes furent attachés au carcan avec lui. Le nommé *Iffoire* de Nîmes subit le même genre de supplice , & quantité de gens de la même ville furent contraints de prendre la fuite , ou furent détenus long-tems en prison. L'Intendant d'Ausich fit brûler en 1746 nombre de livres.

Or, le grief d'*Hypocris* contre l'oncle d'*Ambroise* n'était pas d'avoir trouvé chez lui des livres hérétiques, mais bien de n'y en avoir pas trouvé : car il faut convenir que cet Inquisiteur avait par-fois le cœur méchant ; l'espoir des confiscations & des amendes le rendait capable de tout. Le hazard, qui, comme on le prouve si clairement aujourd'hui, gouverne le monde avec beaucoup d'intelligence, vint favoriser l'insatiable avidité d'*Hypocris*. Quelqu'un parlant devant lui de la singularité de l'oncle d'*Ambroise* & de sa vie retirée, dit que cet homme était toujours Protestant, & qu'il lui avait entendu témoigner beaucoup de regret de son abjuration (a). *Hypocris*, qui savait son *Code des Loix pénales* sur le bout du doigt, lui demanda d'un air assez indifférent, avec qui il était lorsque cet homme avait tenu ce propos ? Celui-ci lui nomma deux ou trois personnes très-connues. *Hypocris* triomphant bâtit là-dessus un petit projet digne de l'école Jésuitique.

Il faut apprendre ici au Lecteur de ces curieuses aventures, qu'il existe une Ordonnance du Roi (b),

(a) Le zèle de ceux qui, pour être délivrés des dragons, avaient fait semblant de professer la foi Catholique, était encore irrité par leurs remords, & par le desir de réparer la honte de ce qu'ils regardaient comme une apostasie.

(b) L'Ordonnance du 22 Mars 1690 condamne au bannissement les Protestans qui déclarent à la mort, qu'ils ont vécu & qu'ils veulent mourir dans leur Religion, en cas qu'ils reviennent à la vie ; & s'ils meurent, on fait le procès à leur mémoire. Mais, par d'autres Loix qui ne sont pas abrogées, on doit mettre aux galères les Protestans arrêtés en voulant passer les frontières : ainsi les Protestans n'ont la liberté de sortir du Royaume, que quand ils sont bannis.

La condamnation de leur mémoire entraîne la confiscation de leurs biens, & les enfans sont punis de l'erreur de leurs

laquelle défend à ceux des *Nouveaux-convertis*, qui ont une fois abjuré la R. P. R., d'oser dire qu'ils se *repentent* de l'avoir fait ; & cette Ordonnance condamne aux galères ceux qui auront l'audace & la témérité de publier qu'ils sont encore Huguenots ; & , de peur que la marche réfléchie de la Justice n'adoucisse la sévérité de cette peine , on en commet l'exécution à M^{rs} les Intendans. Observez de plus , Lecteurs , que cette Ordonnance , dont on est sans doute encore redevable à ce bon Pere la Chaise , appelle cette rétractation un *crime* ; parce que , selon lui & ses adhérens , c'est un *crime* que de se rétracter , quand on est libre , de ce qu'on avait promis aux sabres & aux pistolets des Dragons. Il suivait de cette Ordonnance , que l'oncle d'Ambroise était coupable. Déjà Hypocris avait reçu la déposition des deux témoins , qui avaient ouï le discours de cet infortuné ; & le lendemain même on arracha Jérôme Borély à sa famille , pour le traîner dans un cachot. Telle était la nouvelle que l'on apportait à la mere d'Ambroise.

On se peint aisément la désolation de cette pauvre veuve. Il ne faut à une ame abattue , que la douleur d'une infortune légère pour l'achever : c'est ainsi que le dernier coup de hache renverse un chêne , que vingt bras avaient attaqué. Ce coup était donc beaucoup trop fort pour la mere d'Ambroise ; elle en fut accablée. Quant au fils , il était au désespoir. « Quoi ! (disait-il avec sanglots) mon oncle , mon

peres. Je ne parle point ici de l'infamie qui est la suite de cette condamnation ; l'infamie légale n'a force , que lorsque l'opinion publique la ratifie. L'Edit de 1724 condamne aux galères ceux qui se repentent d'avoir abjuré la Religion prétendue-réformée.

» cher oncle , mon second pere , arraché d'entre nos
 » bras , enfermé dans un cachot infect , & chargé
 » peut-être de fers ! Mon cher oncle , l'homme le
 » plus vertueux , condamné à passer le reste de ses
 » jours avec les plus vils scélérats , couvert de l'i-
 » gnominie du crime ! Et pourquoi ? Grand Dieu !
 » pour avoir détesté l'hypocrisie. Que mériterait-
 » il de plus , s'il eût déshonoré sa vie par d'infâ-
 » mes larcins ? » Il s'écriait encore , en fondant en
 larmes : « Mon pauvre oncle , vous ne pourrez ré-
 » sister à la fatigue de la chiourme , aux intempé-
 » ries de la mer , & à une nourriture détestable ! Il
 » me semble que je vous vois , étendu sur le cour-
 » tier , le dos dépouillé , & près de vous le Comite
 » barbare , armé d'une corde goudronnée. (a) »

Cette image effrayante poursuivait par-tout le malheureux *Ambroise* : quelquefois il espérait que , par des sollicitations & des amis , il pourrait arracher son oncle à sa fatale destinée ; & , se complaisant dans cette idée , elle adoucissait sa douleur : d'autres fois , perdant toute espérance , il voulait aller prendre la place d'un oncle , qui lui semblait plus nécessaire à sa mere que lui-même (b). La santé

(a) Tel était le zèle de nos peres , contre ces hommes dévoués par les Loix pénales , que les forçats Protestans étaient traités plus rudement que les criminels. S'ils manquaient à la moindre cérémonie de la Religion Catholique , on les étendait nuds sur le courfier , & un Comite , armé d'une corde goudronnée & trempée dans l'eau de la mer , les frappait de toute sa force. Les côtes retentissaient sous la violence des coups , la peau se déchirait en lanières sanglantes ; & on emportait ces malheureux à demi morts à l'hôpital , où l'on prenait soin de les guérir , pour recommencer leur supplice.

(b) C'est de nos jours que le jeune *Fabre* obtint d'être conduit aux galères à la place de son pere ; & ce dévoue-

d'*Ambroise* fut très-altérée par cet événement ; & sans doute il aurait succombé à son affliction, si ce même Avocat, qui lui avait donné autrefois de si bons conseils, ne fût venu à son secours. Personne ne savait mieux que lui comment on adoucit la févérité de certains hommes, combien il est d'heureuses tournures à donner aux cas les plus désespérés. Il tira d'affaire *Jérôme Borély*, qui voyait, il est vrai, sa fortune réduite à rien, mais qui devenait libre. *Hypocris* était enchanté des expédiens pécuniaires de l'Avocat ; & la famille de *Jérôme* oubliait sa misère, pour se livrer au plaisir de revoir son chef : cette joie fut de courte durée.

Jérôme Borély était chargé, en société, de la ferme du Prieur du lieu, qui aurait été bien fâché que les Protestans eussent refusé de la prendre. Cependant, comme il existait une Déclaration du Roi (a), qui défend aux Prétendus-réformés de prendre de telles fermes, & qu'il y avait une bonne amende de mille

ment généreux prouve à la fois, & combien les Loix contre les Protestans sont en vigueur, & combien les Protestans Français méritent peu de gémir sous de telles Loix.

On ne peut lire l'*Honnête-Criminel* sans être attendri jusqu'aux larmes, & sans en estimer l'Auteur.

(a) 9 Juillet 1685. On défendit aux Ecclésiastiques de donner leurs terres à des fermiers Protestans, ou même à des Catholiques, qui auraient des Protestans pour caution. Il paraissait cependant naturel d'espérer que des Evêques ou des Docteurs convertiraient leurs fermiers hérétiques. Le Clergé, en sollicitant cet Edit à l'instigation des Jésuites, ne devait-il pas craindre de montrer aux Protestans que c'était l'homme qu'on persécutait, & non l'erreur ? Qu'ont de commun les travaux du labourage, & les dogmes de la Religion Protestante ? Le Clergé ne semble-t-il pas avoir eu peur que les Evêques fussent pervertis par leurs fermiers ?

livres, sans compter les frais de Justice, *Jérôme Borély* fut attaqué : il ne voulut point se défendre sur son abjuration ; qui aurait prouvé qu'il était *Catholique* , quoique forcé ; il eût rougi d'une telle hypocrisie , & sa délicatesse le perdit (a). Sa fortune épuisée ne lui permit point de payer cette amende fatale , & il se vit de nouveau traîné en prison. Depuis longtemps il portait dans son sein le germe de beaucoup de maux ; & la nature succombant sous cette dernière épreuve , il tomba malade d'une maladie très-férieuse.

(a) En 1665 & en 1669, *Louis XIV* décerna la peine du bannissement perpétuel contre les *Relaps* ; c'est-à-dire, au terme de la *Loi* ; contre ceux qui, après avoir été contraints par les vexations à faire abjuration de la Religion Protestante, étaient retournés à leurs erreurs.

Le Lecteur aura déjà observé dans les notes précédentes, que, par la Déclaration du 26 Avril 1686, ceux qui, ayant abjuré la Religion Protestante, déclaraient par la suite qu'ils se repentaient, & qu'ils voulaient mourir dans cette Religion, devaient être condamnés aux galères ; & , s'ils venaient à mourir dans leur Religion, que leur bien devait être confisqué, & le procès fait à leur mémoire.



CHAPITRE VII.

Nouveaux embarras d'Ambroise.

LE bon *Ambroise*, pénétré de douleur de la triste situation de son cher oncle, résolut, pour l'en tirer, de vendre un petit domaine qui lui restait. Il disait : « Mon oncle est le frere de mon pere ; il a » pris soin de mon enfance : quand j'eus le mal- » heur de perdre ce pere chéri, mon pauvre oncle » commença par mêler ses larmes aux miennes ; il » finit par les essuyer : il m'a nourri du pain de sa » table ; je dois lui rendre aujourd'hui les bienfaits » que j'en ai reçus. »

Tout en raisonnant ainsi, *Ambroise* pleurait, & il cherchait par-tout quelqu'un qui voulût acheter son domaine. Le besoin où il était fit avancer beaucoup de gens, qui lui proposèrent, avec toute l'honnêteté possible, de le leur céder à la moitié de sa valeur. *Ambroise* était si bon, qu'il ne s'apercevait pas que ces gens abusaient de sa situation : il conclut avec l'un d'eux, se berçant de l'espérance de revoir son oncle, & de l'embrasser mille fois. La joie qu'il ressentait, le tint éveillé toute la nuit ; & de grand matin il heurtait déjà à la porte d'un *Notaire*, demandant à grands cris qu'on le fit descendre pour une affaire très-pressée. Celui-ci, croyant qu'on venait le chercher pour aller recevoir quelque testament, maudit-mille fois, & le métier qui le forçait à ne dormir que les yeux ouverts, & le mourant qui l'envoyait tourmenter, & le commissionnaire qui le ve-

nait prendre. Cette pensée n'occupait cependant que la portion de ses fibres intellectuelles, destinée à veiller à l'intérêt de ses sens ; l'autre partie de son cerveau , dès long-tems habituée à l'éclairer sur l'intérêt bien plus important de sa fortune , le porta à s'habiller promptement , de crainte qu'on n'allât s'adresser à certain *Notaire* du voisinage, dont il était jaloux. En un clin-d'œil il eut enfilé une vieille robe-de-chambre ; & se précipitant dans l'escalier , il parut aux yeux d'*Ambroise* , un pied chaussé d'un soulier , l'autre d'une pantoufle , & une grosse écritoire à la main : « Eh bien , mon ami , qu'est-ce ? Il est » donc bien mal ? — Ah ! Monsieur , plus mal que » je ne puis vous dire ; sa situation me fend le » cœur. Mon pauvre oncle ! quand pourrai-je vous » voir tranquille ! » — « Pour un neveu , lui dit le » Notaire , » vous voilà bien affligé ! Et , dites-moi , » l'avez-vous consulté ? » — « Moi , Monsieur ! le » consulter ! Ah ! je veux qu'il l'ignore , je veux le » surprendre. » — « Mais , mon ami , il est la partie » intéressée , il faut bien qu'il le sache. » — « Ah ! » sans doute il le saura ; mais quand tout sera fait , » quand il ne sera plus le maître de s'y opposer , » quand je pourrai le forcer à consentir à des sacri- » fices , qu'il ne permettrait jamais , si je le con- » sultais. »

Le Notaire crut avoir affaire au plus scélérat ou au plus fou des hommes ; & ce ne fut qu'après d'assez longs éclaircissemens , qu'il parvint à comprendre les intentions d'*Ambroise*. Il ne put s'empêcher d'admirer le bon cœur de ce jeune-homme , & il lui promit de passer le contrat de vente , dès qu'il lui aurait remis la permission. « Quelle *permission* , lui dit *Ambroise* ? » Je suis majeur , mon pere n'est plus , & » je ne suis que trop libre. » — « N'êtes-vous pas » Protestant ? » — « Oui , Monsieur , je le suis : mais

» qu'a cela de commun avec les sacrifices que je
 » veux faire à mon oncle ? » — « C'est que vous ne
 » pouvez disposer de vos biens , sans une permission
 » de Monseigneur l'*Intendant* , pour la somme de
 » 3000 liv. ; & de la *Cour* , pour la somme au-des-
 » sus (a). Ainsi votre domaine étant de la valeur de
 » quatre ou cinq mille livres , il vous faut aller
 » trouver M. le Subdélégué , qui écrira à Mgr. l'*In-*
 » tendant , qui répondra à M. le Subdélégué , qui
 » vous communiquera la réponse ; & vous saurez
 » alors si vous êtes maître de disposer de ce qui est
 » à vous. Il est vrai qu'avant ce tems-là votre on-
 » cle sera mort , selon les apparences. Il peut ar-
 » river encore que , si M. le Subdélégué n'est pas de
 » vos amis , ses rapports ne vous seront pas avan-
 » tageux ; ou que vos parens , pour vous empêcher
 » d'aliéner un bien sur lequel ils ont jeté leur dé-
 » volut , écriront des lettres anonymes pour vous
 » noircir. Il peut arriver beaucoup d'autres choses
 » encore ; mais ce sont-là des inconvéniens que le
 » *Citoyen* doit souffrir avec patience : car vous com-
 » prenez bien , mon cher *Ambroise* , que lorsque les
 » Protestans sont ainsi gênés dans leurs affaires , ils
 » sont obligés de se rendre Catholiques , pour les
 » faire mieux. »

Le Notaire allait parler très-longuement , selon sa

(a) Déclaration du Roi du 5 Mai 1699 , qu'on renouvelle tous les trois ans. Cette Loi ordonne que les ventes faites par les émigrans , dans l'année qui précédait leur émigration , seraient annulées ; & les biens vendus , confisqués au profit du Roi. C'était punir les acheteurs , d'une faute que les vendeurs avaient commise. Les autres dispositions des biens immeubles , faites dans la même époque , furent aussi déclarées nulles.

coutume, quand il s'aperçut que le pauvre *Ambroise* fondait en larmes, faisant mille exclamations sur la perte de son oncle. Il le consola du mieux qu'il put; il le fit même avec succès, car le cœur des malheureux est toujours ouvert à l'espérance. *Ambroise* se décida à voir M. le Subdélégué, qui demeurait à quatre lieues de là. Arrivé chez lui, il apprend que le Subdélégué est parti la veille pour *Montpellier*, & ne doit être de retour qu'à la fin de la semaine. La désolation du *Cévenol* est extrême; mais que peut-on contre la force de la destinée? On se soumet en murmurant; mais enfin l'on se soumet. Tous ceux qui virent le malheureux *Ambroise*, lui conseillèrent de prendre patience, d'attendre M. le Subdélégué, & d'espérer dans la Providence. Après y avoir bien réfléchi, il vit qu'en effet il lui serait difficile de rien faire de mieux.



CHAPITRE VIII.

Ce que fit Ambroise.

EN attendant la fin de la plus longue semaine qu'il eût à passer, *Ambroise* dissipait sa douleur, en allant voir fréquemment celui qui la causait. Son esprit n'était occupé que d'un objet, la délivrance de son oncle. Il y avait dans sa petite ville un Avocat assez fameux; il lui vint dans l'esprit d'aller le consulter. « Je verrai, disait-il, cette *Déclaration* du Roi : qui fait s'il n'y a pas quelque moyen de l'éluder, & de sauver ainsi la vie de mon oncle? » L'avocat lui confirma tout ce que le Notaire avait dit, & lui fit sentir que personne ne voudrait acheter son bien, parce que la *Loi* était aussi sévère contre l'acheteur, que contre le vendeur. « Mais, lui dit *Ambroise*, si cette *Loi* m'ôte le droit de vendre mon bien, elle ne peut pas me dispenser de payer mes dettes. » — « Non, lui dit l'Avocat; mais il faut que vous fassiez apparoir la vérité de vos dettes, en exhibant les preuves. » — « Ah, Monsieur! mon oncle n'a point de titres de mes dettes, mais ils sont écrits dans mon cœur; & s'il a oublié les bienfaits dont il m'a comblé, c'est une raison de plus pour que je m'en souviene. » — « Cela fait l'éloge de votre cœur : mais avec un bon cœur, on n'a pas toujours la permission de vendre son bien; & un *Huguenot* honnête-homme est moins heureux en ce point, qu'un scélérat qui a le bon-

» heur d'être Catholique. » — « Du moins , si je ne
 » puis vendre mon bien , je suis apparemment le
 » maître de le donner ; cela reviendrait presque au
 » même pour moi : car je pense que ce petit bien
 » engagerait M. *Hypocris* & ses amis à passer par-
 » dessus les formalités ordinaires. » — « Cela est pos-
 » sible , dit l'Avocat ; d'ailleurs ils n'auraient qu'à
 » exhiber les preuves de la dette , pour obtenir une
 » distribution. Mais , mon cher *Ambroise* , la Loi vous
 » gêne encore , & elle défend toute *donation entre-*
 » *vifs* : ainsi , vous êtes le maître d'acquérir autant
 » qu'il vous plaît , mais vous ne l'êtes pas de dispo-
 » ser ; & je ne vois d'autre moyen , pour vendre
 » votre domaine , que d'en obtenir la permission. »
Ambroise ne pouvait concevoir qu'une Loi l'empê-
 » chât d'être reconnaissant. « Quoi ! disait-il , j'ai du
 » bien , je veux le donner à autrui , parce que je
 » ne m'en soucie plus , & je ne serai pas le maître
 » de le faire ! voilà ce que je ne comprendrai jamais. »
 L'Avocat lui fit entendre alors , que le but de cette
 Loi était d'empêcher les *Nouveaux - convertis* de
 » sortir du Royaume. « Le Prince fait donc que nous
 » y sommes mal , puisqu'il craint que nous n'en sor-
 » tions , disait *Ambroise* ; mais ne serait-il pas plus
 » sûr de nous y attacher par les bienfaits , que par
 » la crainte ? D'ailleurs , Monsieur , il est impossible
 » de retenir les gens par force ; & quand une fois
 » l'on a vu dans sa Patrie une mere dure & sévère ,
 » qui nous bannit de son sein , on s'en détache sans
 » peine , pour s'en donner une plus bienfaisante &
 » plus douce. La liberté n'a point de prix , & on ne
 » l'achète pas trop cher de toute la fortune. Je n'en-
 » tends rien à la Jurisprudence ; mais il me semble
 » qu'il n'y a point de contrat qui oblige un sujet à
 » rester dans un Etat où il ne se plaît pas , & dans

» lequel il ne peut pas vivre. Que si le Prince m'or-
 » donne de rester dans un pays, d'où la nature, qui
 » abhorre la souffrance, m'ordonne de sortir; je res-
 » pecterai le Prince, mais j'obéirai à la nature. »
 — « Vous avez raison, lui dit l'Avocat; je pour-
 » rais même vous faire observer que cette Loi, qui
 » défend aux Protestans de vendre leurs biens sans
 » permission, est sujette à beaucoup d'autres incon-
 » véniens. Elle effraye le sujet, parce qu'elle lui
 » représente le Royaume comme une vaste prison,
 » de laquelle il ne peut sortir; & détruit par-là ce
 » sentiment de liberté, qui est le principe de l'in-
 » dustrie. Elle nous avertit beaucoup trop durement
 » de nos chaînes, que l'autorité devrait couvrir de
 » fleurs; elle nous détourne d'acquérir des biens-
 » fonds, & détruit la confiance du sujet, qui, pour
 » s'exciter à l'industrie, doit être bien convaincu
 » qu'il travaille pour lui & pour ses enfans; elle
 » déränge une multitude de familles, qui, en ven-
 » dant à propos une partie de leurs biens, sauve-
 » raient l'autre du naufrage. Au reste, mon ami,
 continua l'Avocat, » je fais un moyen de vendre
 » votre bien; mais il est long, & il vous en coû-
 » tera beaucoup. » — « N'importe, n'importe! s'é-
 » cria tout-à-coup *Ambroise*; » pourvu que j'aie mille
 » livres de reste, pour payer l'amende de mon on-
 » cle & ses frais, je suis content. » Il insista si for-
 tement auprès de l'Avocat, que celui-ci consentit à
 tout ce que voulait son client. On feignit trois ou
 quatre mille livres de dettes de la part d'*Ambroise*;
 on poursuivit un *Décret*, qui coûta d'abord deux
 ou trois cens livres, & le domaine d'*Ambroise* se
 vendit à bas prix, comme un bien décrété: en
 sorte que, lorsqu'il eut payé l'amende, les frais de
 Justice, les Procureurs & les Huissiers, il ne lui

resta plus rien ; mais il avait son oncle ; & c'était tout pour lui. On emporta le pauvre *Jérôme Borély*, qui, outre les maux qu'il avait en entrant dans la prison, y avait gagné un rhumatisme, dont il fut tourmenté pendant tout le reste de sa vie.



CHAPITRE IX.

Ce que vit Ambroise , & ce qu'il entendit.

AMBROISE s'en retournait chez lui , la tête baissée & les yeux fixés vers la terre ; il marchait dans l'attitude d'un homme qui médite profondément. Le bruit confus d'une canaille ameutée , qui poussait des cris affreux , le fit sortir de sa rêverie : il voulut s'approcher , pour voir quelle était la cause de ce tumulte ; & il vit pêle-mêle dans la boue , des Archers , des Soldats , des Prêtres , des Magistrats , & , au milieu d'eux , le bourreau qui traînait sur la claie un cadavre nud , plein de fange & de meurtrissures. La tête du cadavre était entièrement défigurée par les coups de pierre & de bâtons qu'elle recevait à chaque instant (a). *Ambroise* n'eut pas be-

(a) On a vu encore de nos jours ces spectacles l'exercés sur des cadavres. En Avril 1749, *Daniel-Etienne de la Montagne* étant décédé à Catenet en Provence , & ayant été inhumé à la campagne ; *Raschal Bérault*, Chirurgien , assisté d'autres , le détérèrent , lui attachèrent une corde au col , & le traînèrent au son du tambourin & d'un flageolet par tout le village , en proférant mille injures contre sa mémoire , & accablant son cadavre de coups : ensuite ils le pendirent par les pieds , lui ouvrirent le ventre , lui arrachèrent le cœur , le foie & les entrailles , qu'ils portèrent en procession , & coupèrent le corps en quatre quartiers. Ces faits sont attestés par le procès-verbal du Juge , mais il n'en a fait aucune punition.

Claude Cabanis , négociant d'Alais dans les Cevennes , à

soin de demander ce que c'était ; les injures que la populace vomissait contre les *Huguenots*, & ces cris répétés de par-tout : *C'est bien fait ! on devrait leur en faire autant à tous : ah ! si nous pouvions les voir tous pendre & brûler !* tout cela lui fit comprendre que c'était un de ses freres , qui avait refusé dans son lit de mort de recevoir les Sacremens. La populace, échauffée par ce spectacle, jettait de la boue & des pierres contre les maisons & les boutiques des *Huguenots*, & poursuivait ceux qui avaient le malheur de se trouver dans la rue. Cela ressembloit parfaitement à une sédition, ou au sac d'une ville abandonnée au pillage. *Ambroise* voulut fuir ; mais il fut reconnu , & ne put échaper assez vite , pour ne pas recevoir quelques coups : il perdit son chapeau ; son visage était couvert de boue , & son habit était en lambeaux , quand heureusement il trouva une allée, dont la porte, qu'il ferma brusquement, le déroba à ceux qui le poursuivaient.

La maison où *Ambroise* s'était réfugié, donnait sur la place , & plusieurs personnes y étaient venues pour jouir de ce spectacle. Ce ne fut pas sans douleur & sans effroi qu'il ouït les éclats de rire & les plaisanteries des assistans : elles lui perçaient le cœur. Pour

qui sa probité, sa charité & ses talens avaient concilié une estime universelle, & qui s'était rendu très-utile dans les lieux où il avait formé son établissement, étant décédé à Lavaur le 14 Juillet 1749, & ayant été inhumé la nuit, malgré les longues oppositions de la populace ; il fut exhumé, à la sollicitation des Pénitens blancs, & mis en pièces.

Le Ministre des Protestans, *Louis Ranc*, âgé de 25 ans, ayant été exécuté à Die en 1745, M. d'Audiffret & un Grand-Vicaire firent ensuite traîner le cadavre par les rues, & contraignirent un jeune Protestant d'aider au bourreau dans cette circonstance.

éviter de les entendre , il s'enfonça un peu plus dans l'allée , & se trouva dans un lieu fort obscur , où il découvrit , au travers d'une porte entr'ouverte , deux hommes qui se promenaient , & parlaient avec chaleur. L'un était un Jésuite , & l'autre le maître de la maison : leur conversation roulait sur l'affaire présente ; *Ambroise* n'en perdit pas un mot , & voici ce qu'il entendit :

« Il faut convenir , disait le maître de la maison , qu'il est cruel d'être obligé de changer d'opinion , & de seindre , pendant toute sa vie , de croire ce qu'on ne croit pas dans le fond du cœur. Je ne suis pas surpris aussi , que , dans ces derniers momens , où l'on n'est plus affecté par la crainte , ni dominé par les intérêts du monde , & par le plaisir de vivre à son aise , un mourant , qui n'a plus rien à ménager , fasse enfin l'aveu de sa véritable croyance ; & dans le fond du cœur je ne saurais lui en faire un crime. J'aimerais mieux n'avoir dans notre Religion qu'un petit nombre de croyans , que de gagner deux ou trois millions d'hypocrites. — Bon ! lui répondit le *Jésuite* ; qu'importe ce que ces gens-là croient dans le fond de l'ame , pourvu que le Roi soit persuadé de leur conversion , & qu'ils assistent à la messe ? Vous sentez bien qu'on ne doute point que ce ne soient-là des *Convertis* de mauvaise foi , & peut-être le Roi lui-même en fait-il quelque chose. La plupart , il est vrai , ne sont convertis que par force (a) ou par

(a) Ce Jésuite parlait comme la Société. Le Jésuite Bourdaloue disait dans une Exhortation sur la charité envers les *Nouveaux-convertis* : « Or ne savez-vous pas , Mesdames , que » c'est-là le péril où se trouvent une infinité de Pauvres à- » demi convertis ? Je dis à-demi convertis : car , malgré » toutes les démonstrations extérieures , & toutes les paroles » qu'ils ont données , nous devons plutôt supposer que tout

égard humain : mais enfin ils sont dans le bercail ; nous avons fait ce que nous avons dû ; à présent c'est à Dieu à les convaincre. — C'est-à-dire, mon Révérend Pere, que tant de violences, de massacres, de punitions, n'ont abouti qu'à faire un grand nombre d'hypocrites ? C'est acheter de mauvais Sujets un peu cher ; & je vous jure que je les aimerais mieux bons Protestans, que mauvais Catholiques. — Monsieur, si les peres sont des hypocrites, les enfans seront de vrais Croyans. — J'en doute, mon Révérend Pere ; jamais les hommes ne sont plus attachés à leurs opinions, que lorsqu'on veut les leur ôter. Nous soupçonnons que ceux qui veulent nous engager par la force à adopter leur croyance, n'ont pas de meilleurs argumens à nous alléguer ; & la violence qu'ils nous font pour nous faire embrasser leur doctrine, nous semble un aveu de la supériorité de la nôtre. Ils seront donc d'autant plus attachés à leurs opinions, que l'on aura plus fait pour les engager à les quitter : & pensez-vous que, dans l'in-

» est encore à faire. En effet, *plusieurs* ne se sont soumis
 » que *par force*, & Catholiques au-dehors, ne le sont guères
 » dans le cœur. »

Massillon s'exprimait en chaire avec la même vérité : « C'est
 » à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ra-
 » mener les cœurs, à éclairer des esprits, qui peut-être n'ont
 » plié que sous le bras de l'homme ; afin que non-seulement
 » il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Pasteur, mais même
 » qu'un cœur & qu'une ame dans votre Eglise. » (*Carême de*
Massillon, Sermon sur le véritable culte.) C'est comme s'il avait
 dit : « Seigneur, nous les avons contraints d'entrer ; nous
 » avons porté la mort dans le sein de trois cens mille fa-
 » milles ; nous avons porté un coup irréparable dans l'Etat :
 » mais les voilà dans le bercail ; il ne reste plus rien à faire
 » que de les convertir : c'est de vous que dépend cet ou-
 » vrage. »

térieur des maisons, ils n'instruiront pas leurs enfans dans cette Religion, que dans le cœur ils n'ont point abjurée ? Voyez ce malheureux, dont on traîne aujourd'hui le cadavre dans nos rues : il savait le sort qui l'attendait : il n'ignorait point quelle ignominie était attachée à ce supplice ; & cependant la force du préjugé le lui a fait braver. — Eh bien ! Monsieur, reprit l'homme noir, cet exemple instruira les autres & les effrayera ; & quand nous n'obtiendrions point ce succès, nous sommes sûrs que ces spectacles, réitérés de tems en tems, entretiendront parmi le peuple une haine, dont il doit résulter les plus heureux effets. Par exemple, en voilà pour plus d'un mois, avant que les esprits reprennent un peu de calme. S'apperçoit-on que la tranquillité se rétablisse, & que l'esprit de tolérance vienne à s'introduire ? alors on recommence à donner des exemples : on exhume le cadavre de quelque malheureux, pour l'exposer aux insultes de la populace ; on pend un Ministre ; on envoie une douzaine d'hommes aux galères ; & les peuples se souviennent qu'il y a des hérétiques qu'il faut haïr. — Ne vaudrait-il pas mieux, mon R. P., supporter ces hérétiques, & engager les Sujets du Roi à s'aimer les uns les autres ? car enfin.... — Non, Monsieur, non ! reprit l'homme noir, très-impatienté : nos peres n'en ont jamais usé ainsi, & ils n'étaient pas des barbares ; ils étaient très-éclairés & très-humains. François I. nous a donné le sublime exemple de la manière dont il faut sonner le tocsin contre les hérétiques. S'il avait consulté un homme comme vous, il aurait toléré les *Prétendus-réformés* ; & peut-être que l'oubli dans lequel il aurait laissé cette secte, l'aurait anéantie. Mais il s'y prit bien plus sagement ! Il ordonna une *Procession* bien brillante & bien nombreuse ; lui-même y marchait le premier, accompagné de ses fils, la tête nue,

dans une posture très-humble & très-dévote. On entonna de toutes parts des cantiques sacrés ; & au son de cette sainte harmonie se joignirent bientôt les cris perçans de plusieurs obstinés hérétiques , qui furent brûlés vifs. Voilà , Monsieur , ce qui s'appelle de la *bonne politique* ; car vous comprenez bien que l'exemple du Prince dut faire une prompte & vive impression sur les esprits de toute la populace de *Paris* , & lui inspirer nécessairement le goût des bûchers pour tout un siècle. »

L'homme noir le prenait sur un ton si haut , que le maître de la maison comprit qu'il fallait céder : il était trop dangereux , dans ces beaux jours du siècle de Louis XIV , de témoigner de l'humanité pour les hérétiques ; cette humanité était elle-même une punissable hérésie. Il feignit donc d'entrer dans le système des Jésuites , & la conversation fut très-paisible. Ils admirèrent ensemble le grand avantage des *Processions* , qui sont autant de petites armées saintes , rassemblées sous la bannière de la Paroisse , & que le zèle rend capables de tout entreprendre. Ils trouvèrent qu'il n'était ni indécent , ni cruel , de traîner un cadavre nud & sanglant dans les rues. On cita à ce sujet *Homère* & l'exemple d'*Achille* ; on admira la politique de la *Société* , qui forçait les *Protestans* à recevoir les Sacremens , qu'elle faisait refuser aux *Jansénistes* (a). On convint , mais à voix un peu basse ,

(a) Toute la ville de M.... peut attester le fait suivant. Tout le monde se souvient des scènes scandaleuses qui arrivèrent en France , dont les Jésuites étaient les auteurs , au sujet du refus des Sacremens. L'Evêque de ladite ville de M.... M^r. de V.... esclave de l'opinion Jésuitique , honnête-homme d'ailleurs , croyant bonnement qu'il était de son devoir de ne point céder sur ce point aux ordres supérieurs , ne voulut jamais permettre d'administrer l'Abbé R.... Janséniste ma-

que cette puissante *Société* n'avait rien fait de plus grand , & sur-tout de plus adroit , que de faire expulser les *Protestans* qui connaissaient tous les souterrains de sa politique : on observa qu'il y en aurait pour un siècle , avant que personne osât élever la voix contre une Société si redoutable , & si habile dans ses vengeances. *Ambroise* entendant alors quelque bruit , se hâta de gagner la porte , qu'il ouvrit doucement. En se retirant chez lui , il ouït encore quelques conversations très-échauffées dans tous les coins de la rue : une petite rumeur régnait dans la ville , comme la mer rend encore un mugissement sourd , après que les vagues sont apaisées. L'événement de cette journée fut long-tems le sujet des entretiens ; tout travail durant plusieurs jours fut suspendu , comme dans une fête publique.

lade , qui demandait les Sacremens. L'Evêque , pour avoir une excuse , à son avis plausible , & pour ne pas se mettre dans le cas de se faire décréter , ordonna à son Grand-vicaire , l'Abbé L. . . de faire sa tournée dans toutes les Paroisses , & de consommer toutes les hosties consacrées qu'il trouverait. Malheureusement les Ciboires étaient bien garnis , & le Grand-vicaire s'efforça de les consommer toutes ; ce qui lui causa une indigestion si forte , que le Médecin M. J. . . eut bien de la peine à le tirer d'affaire , sans lui donner l'émétique.



C H A P I T R E X.

Mort tragique de la Mere d'Ambroise.

AM B R O I S E faisait des progrès dans la connaissance du négoce ; il avait des talens : l'infortune avait formé son esprit , par la longue habitude où elle l'avait mis de réfléchir ; & dans un âge encore assez tendre , il avait toute la maturité que donnent le tems & l'expérience. Sa mere était épuisée par les larmes qu'elle avait versées ; la pauvreté & la douleur avaient sillonné ses traits , & une vieillesse prématurée était le fruit de ses longues & continues angoisses. « Mon fils , disait-elle quelquefois , » je ne saurais plus aimer la terre ; mes maux m'en » ont détachée. Quel meilleur usage puis-je faire du » tems qui me reste , que de me préparer à ma fin » qui approche ? l'emploie tout celui que je ne » passe pas avec vous , à méditer , à lire , à rendre » à mon Dieu les hommages que je lui dois , & à » faire à mes semblables le peu de bien qui est en » mon pouvoir. » *Ambroise* se plaisait dans ces entretiens avec sa mere , & il n'était jamais si content , que lorsqu'il avait contribué à calmer ses douleurs.

Un soir qu'il se retirait chez lui , il fut extrêmement étonné de ne point y trouver sa mere : elle était sortie , lui disait-on , à l'entrée de la nuit , avec promesse de ne pas tarder à revenir. Il l'attendait avec inquiétude : cette anxiété allait toujours en croissant ; & une douleur pressante , qui gonflait & élevait sa poitrine , était pour le malheureux *Ambroise* le pres-

sentiment

sentiment de quelque affreuse catastrophe. Ce pressentiment ne le trompa point : il vit revenir, vers minuit, sa mere ; elle était soutenue par une de ses amies, & avait beaucoup de peine à marcher. *Ambroise* voulut aller à elle, pour lui faire de tendres reproches.... Mais quel ne fut pas son effroi, en la voyant toute sanglante, pleurer, étendre les bras pour l'embrasser, & tomber évanouie sur son sein ! Il apporta tous les soins possibles pour la faire revenir à elle-même : il eut enfin le bonheur d'y réussir ; & il apprit alors qu'elle avait été dans un bois, où quelques personnes s'étaient rassemblées pour prier Dieu ; qu'elles avaient été trahies, & que des soldats s'y étant transportés, les avaient surprises à la faveur de l'obscurité, & avaient tiré dessus à brûle-pourpoint ; que la moitié de cette assemblée, composée de femmes & de vieillards, avait été massacrée, & que le reste était prisonnier (a). La mere

(a) L'Edit de la révocation de celui de Nantes, en défendant les assemblées, prononçait la confiscation de corps & de biens : la peine de mort ne fut décernée expressément que par l'Edit de Juillet 1685. Une Ordonnance du 12 Mars 1689 confirme cette disposition, & ordonne de plus, que ceux qui n'auront pas été pris en flagrant délit, mais qu'on saura avoir assisté à des assemblées, seront envoyés aux galères pour la vie, par les Commandans ou Intendans des Provinces, *sans forme ni figure de procès*. Quelle était donc la cause de cette excessive sévérité, de cette violation des droits des citoyens, qui ne peuvent être condamnés à des peines afflictives, sans un jugement régulier, droit que les Ordonnances mêmes de Louis XIV avaient reconnu ?

L'on m'avouera donc qu'il est bien dur de condamner aux galères des Citoyens paisibles, des Gentils-hommes, qui avaient versé leur sang pour la patrie, parce qu'ils avaient prié Dieu en français & en commun pour la prospérité de l'Etat & du Prince. Il était donc cruel de laisser subsister ces

d'*Ambroise* avait été blessée d'un coup de feu au-dessous des côtes. Son fils courut chez un chirurgien, pour demander du secours. Que de larmes ne versa-t-il point, lorsqu'on lui apprit que la blessure était mortelle, & que sa bonne mere n'avait plus que quelques heures à vivre ! Mais il fallait qu'il savourât toute l'horreur qui accompagnait alors ses derniers momens. Le chirurgien le prit à part : « Je ne puis » éviter, Monsieur, lui dît-il, de faire mon devoir, » & d'avertir le Curé du danger où est votre mere ; » il doit lui apporter les secours spirituels, & je » ferais puni si je ne lui en donnais pas avis. » *Ambroise* effrayé n'épargna ni larmes, ni prières, pour empêcher le chirurgien de faire cette funeste déclaration. Celui-ci lui répondit, que la *Déclaration du Roi* était trop expresse ; qu'il y avait une amende

Déclarations, & de les confirmer même par une autre en 1724, après que 60 ans d'une soumission, qui n'a pas même été troublée par un murmure, ont prouvé que les Protestans Français sont des Sujets obéissans & des Citoyens fidèles.

Toutes ces Déclarations ont été la cause des excès commis par les Troupes. Le 17 Mars 1747, deux compagnies de Dragons de la Reine fusillèrent, près de Mazamet, dans le Diocèse de Lavaur, une assemblée, quoiqu'on ne leur fit aucune résistance. Cent vingt-trois Fantassins en firent de même, le 21 Novembre suivant, proche de S. Hippolyte en Cévennes. Le 8 Septembre 1748, aux environs de Saint-Ambroix, Diocèse d'Uzès, un détachement insulta les femmes & les filles, leur arracha leurs bagues, crochets d'argent & colliers, leur prit ce qu'elles avaient d'argent, & blessa diverses personnes. Des Dragons firent le même traitement à une autre assemblée, le 9 Juin 1749, en Dauphiné, près de Monmôiran. Le 22 Novembre 1750, plusieurs personnes furent aussi blessées proche d'Uzès, par 150 hommes du Régiment de l'Isle-de-France, qui firent en outre 300 prisonniers, qui se laissèrent prendre comme des agneaux, quoique l'assemblée fût fort nombreuse.

de 300 livres, & qu'il ne pouvait pas, pour lui faire plaisir, s'exposer à la payer. En disant ces mots, il gagna l'escalier, & descendit avec précipitation. *Ambroise* connaissait ce qu'avaient de terrible pour un mourant l'arrivée du Curé & des Officiers de la Justice, leurs sollicitations, leurs menaces, & le procès-verbal dressé, sans ménagement, sous les yeux du mourant lui-même. Ce cas-ci devenait d'ailleurs plus grave, parce que le chirurgien ne manquerait pas de dire où & comment sa malade avait reçu cette blessure mortelle. Il connaissait l'attachement de sa mere pour sa Religion; & il ne doutait point, qu'après sa mort elle ne fût traînée sur la claie & jetée à la voirie. La piété filiale lui donna, dans ce moment, un courage & des forces, qu'il n'aurait jamais trouvées dans d'autres circonstances: il enveloppe sa mere dans une couverture, & l'emporte sur son cou, pour la dérober aux persécutions dont elle était menacée. L'embarras & le poids de cette charge l'empêchèrent d'aller bien loin. Se trouvant, dans une rue détournée, vis-à-vis de la porte d'un de ses amis, il s'y arrêta; & son ami étant descendu au son de la sonnette, *Ambroise* lui demanda, la larme à l'œil, un asyle pour sa mere expirante; il se préparait même à monter avec son précieux fardeau. Mais dans ces tems malheureux chacun songeait à sa sûreté, & la crainte de ses propres maux rendait insensible à ceux des autres. « Mon cher *Ambroise*, lui dit son ami, je ne puis vous accorder » ce que vous me demandez; je connais les *Loix*, » elles sont severes, & leurs exécuteurs avides & » impitoyables: il y a une Déclaration du Roi (a);

(a) 4 Septembre 1684. Arrêt du Conseil, qui défend aux Protestans de retirer dans leurs maisons aucun pauvre-ma-

» qui défend , sous peine d'une amende de 500 li-
 » vres , de retirer , sous prétexte de charité , les ma-
 » lades de la Religion prétendue-réformée. Cette loi
 » est contraire à la justice ; elle foule aux pieds l'hu-

lade de leur Religion. Ces malheureux , à qui l'humanité de leurs frères aurait épargné l'humiliation des secours publics , qui auraient pu du moins jouir , dans les maisons particulières , d'un air pur , & des soins de la nature & de l'amitié , étaient condamnés à respirer l'air empoisonné des Hôpitaux , & cet Arrêt punissait d'une amende la pratique des vertus que l'Evangile enseigne : mais il ne faut pas s'étonner ; ce sont les Jésuites qui l'ont dicté.

Par l'Edit de 1724 , tous les parens & amis des mourans , qui les auront exhortés à persister dans leur croyance , doivent être condamnés aux galères. Un frere , un fils , un ami , qui rend à un mourant des soins consolateurs , sera donc condamné au supplice des scélérats , si , dans ce moment de trouble & de terreur , il cherche à porter la paix dans l'ame agitée d'un pere , d'un frere , d'un ami ! Entouré de regards ennemis , il craindra de se livrer aux derniers épanchemens de la nature & de l'amitié ; & des malheureux sur leur lit de douleur , menacés d'être condamnés aux galères , s'ils reviennent à la vie , ou d'être livrés à l'ignominie après leur mort , tremblant d'exposer leurs enfans à la misère ou au supplice , réduits à redouter la présence & les soins de tout ce qu'ils aiment , expireront déchirés , entre le remords d'avoir trahi leur foi , & la crainte des suites affreuses d'un moment de vérité !

C'est ici le lieu d'observer , que toutes ces actions , punies avec tant de rigueur dans la Loi de 1724 , ne sont pas des actions qui , comme l'assassinat & le vol , seraient des crimes , quand même aucune loi n'aurait statué contr'elles ; qu'elles n'ont rien de criminel dans l'ordre politique , que la désobéissance à la loi , qui les a déclarées des crimes. Mais si la loi peut légitimement décerner des peines contre des actions indifférentes en elles-mêmes ; c'est uniquement dans des circonstances particulières , où ces actions peuvent avoir des suites funestes. Ces loix sont donc momentanées de leur nature ; & toute loi perpétuelle , pour défendre , sous des peines

» manité , je conviens de tout cela : mais ma for-
 » tune ne me permet pas de faire ces sacrifices ; &
 » vous devriez vous appercevoir déjà que votre fé-
 » jour , trop long devant ma porte , m'expose &
 » vous perd. » *Ambroise*, terrassé par ce refus , ne
 pouvait en croire ses oreilles : mais son amour pour
 sa mere lui donnait des forces ; & reprenant son
 fardeau , il continua de marcher en tâtonnant au
 milieu des ténèbres , aussi effrayé en faisant cet
 acte d'héroïsme , que s'il eût commis le plus grand
 forfait.

Il y avait une petite rue écartée , qui menait hors
 de la ville dans une chaumière déserte. Ce fut dans

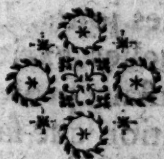
capitales , une action qui n'est point un crime indépendam-
 ment de la loi , est nécessairement une loi injuste. On dira
 peut-être , pour s'opposer à l'abolition de ces loix , qu'elles
 ne sont pas exécutées à la rigueur : mais d'abord conserver
 des loix que l'opinion publique permet de laisser sans exé-
 cution , mais que les Ministres de la justice , les hommes
 puissans peuvent réveiller , si leur intention ou leurs passions
 le demandent ; c'est ouvrir la porte au mépris des loix , à leur
 exécution arbitraire , à la tyrannie. D'ailleurs ces loix , contre
 lesquelles nous réclamons , ne sont que trop rigoureusement
 exécutées. A la vérité , comme les tribunaux ordinaires , for-
 cés de prononcer selon la lettre de la loi , ne peuvent choisir
 parmi les coupables , ceux que leur politique veut qu'on épar-
 gne , & ceux qu'elle croit devoir punir ; le jugement de ces
 délits a presque toujours été confié à des commissions ; & il
 n'y a par conséquent aucun moyen de se procurer une liste
 exacte de ces condamnations irrégulières. Mais nous obser-
 verons que , dans un livre imprimé il y a quelques années ,
 livre dans lequel on accusait d'exagération les écrivains amis
 de l'humanité & de la Religion , qui gémissaient de la sévé-
 rité des loix contre les Protestans , l'auteur , pour prouver
 avec quelle modération ces loix sont exécutées , avançait
 que depuis 1745 jusqu'en 1770 , il n'y avait eu que huit Mi-
 nistres Protestans exécutés à mort.

cette maison abandonnée qu'*Ambroise* alla se réfugier. Sa mere était accablée de fatigue & de souffrance ; son sang se perdait , & elle connut elle-même que sa fin était prochaine. « Non , ma mere , lui disait son fils , » je ne puis croire que la Providence » vous arrache de mes bras d'une manière si cruelle ! » Le ciel est juste ; il ne permettra pas que je vous » perde dans un tems où j'ai tant besoin de vos secours. Ah ! vivez pour ma consolation & pour » mon bonheur ! Souffrez que j'envoie cet homme , » qui nous a suivis , prier le Chirurgien de nous prêter encore ses secours. » — « Non , mon fils , ils seraient inutiles ; laissez-moi mourir loin de ces hommes affreux. . . . Leurs secours , mon fils ! peut-être » ils vous les refuseraient. N'ont-ils pas toujours des » *Déclarations du Roi* , pour servir de prétexte à leur » barbarie ? Et qui fait s'ils n'allégueraient pas , » pour me refuser leur assistance , cette *Déclaration* , » qui ordonne aux *Médecins* de se retirer à la seconde visite , & d'abandonner leurs malades , lorsqu'ils refuseront d'abjurer leur Religion ?... Vous me faites perdre des instans précieux , mon cher fils ! » Recevez ici ma bénédiction ; conservez la mémoire de votre mere ; tâchez de faire passer vos freres & vos soeurs dans un pays où l'on puisse adorer & servir Dieu en liberté ; préservez mes os de la persécution , en ensevelissant mon corps dans un lieu écarté. . . » La voix de cette infortunée s'affaiblissait : elle dit à son fils de se tenir , sans parler , à ses côtés ; & après avoir donné environ une demi-heure à la prière , elle rendit le dernier soupir.

Ambroise , désolé , embrassait les restes insensibles de la meilleure des meres ; il l'arrosait de ses larmes ; il lui adressait les paroles les plus touchantes , comme si elle l'avait entendu ; & tel était son égarement , qu'il attendait à chaque instant qu'elle rouvrit les yeux

à la lumière. L'homme qui l'avait accompagné , était attendri de ce spectacle ; il n'épargnait rien pour adoucir la douleur de cet infortuné , & il parvint enfin à l'arracher de dessus le cadavre , sur lequel il étendit la couverture qu'ils avaient apportée.

Cependant il était grand jour , & le soleil éclairait le fond de la chaumière. Le péril , où *Ambroise* comprit qu'il se trouvait , commença à l'effrayer , & la crainte vint faire diversion à la douleur. Il convint avec cet homme , dont il était sûr , qu'il irait à la ville chercher quelques provisions pour passer la journée ; que lui *Ambroise* garderait sa mere , & que le soir ils iraient l'ensevelir dans un lieu éloigné. Il fut assez heureux pour n'être pas découvert dans le jour. Quand la nuit fut arrivée , aidé de ses parens & de quelques amis , il ensevelit sa mere. On eut beaucoup de peine à l'arracher de dessus son tombeau ; & ce ne fut qu'après avoir versé un torrent de larmes , qu'il lui dit enfin le dernier adieu.



CHAPITRE XI.

Ambroise veut sortir du Royaume.

DANS les ames vives & ardentes la douleur s'exhale en mouvemens violens & impétueux , & cette violence même l'évapore & la soulage. Il n'en est pas de même dans les ames fortes , mais sensibles : l'objet de leur peine est toujours présent à leur esprit , & ne parlant qu'à elles-mêmes de leur douleur , elles en rendent le sentiment plus profond & plus durable. Tel était le caractère que la nature avait donné à *Ambroise* ; les longues peines l'avaient encore fortifié , en fournissant toujours à son esprit de nouveaux sujets de réflexion. Il se rappelait continuellement toutes les aventures de sa vie , depuis la mort de son pere , jusqu'à celle de sa mère ; toutes ces *Déclarations* du Roi , qui avaient été pour lui des sujets de peine , & qui probablement le seraient encore pendant tout le reste de ses jours. Il voyait la haine que ces punitions continuelles excitaient contre ceux de sa Religion , & gémissait profondément. Il n'avait point oublié l'exhortation que sa mère lui avait faite , de tâcher de délivrer ses freres & ses sœurs , pour les faire passer dans un pays de liberté ; & il résolut de ne rien négliger pour cela. Il se transportait sans cesse , par la pensée , dans ces heureuses contrées , où il trouverait enfin la liberté de conscience & le repos. Cent lettres qu'il avait lues , de divers Réfugiés , lui avaient dépeint le plaisir qu'ils avaient éprouvé , lorsqu'ils s'étaient vus hors de la France : la joie de ces malheureux expatriés était si vive , qu'aussi-

tôt qu'ils étaient sortis des frontières, ils baissaient avec transport cette terre nouvelle qui leur donnait l'hospitalité ; & se tournant vers leur patrie, ils versaient des larmes sur ceux qui y étaient encore renfermés. Tous ces récits échauffaient tellement l'imagination des Protestans Français, qu'ils sortaient par centaines & par milliers : on voyait des charrues abandonnées au milieu des campagnes, les bestiaux délaissés dans les étables, les manufactures renversées (a), & les Fugitifs s'évader enfin par troupes

(a) Quels maux ne marchèrent pas à la suite de ces défertions nécessitées ! Ils se multiplièrent à l'infini : non-seulement on perdit des Sujets utiles : non seulement l'or, l'argent & les arts de la France furent portés en d'autres climats ; mais on vit tomber, bientôt après, les fabriques, les manufactures & le commerce. Qu'un état bien exact là-dessus nous occasionnerait des regrets sensibles ! Au défaut d'un détail circonstancié, que le Roi seul pourrait se procurer sur cette matière, examinons ce que le comte de *Boulainvilliers* nous en offre, d'après les Mémoires de quelques Intendans. Que nous dit celui de Rouen, entr'autres ? « *Avant la révo-*
 « *cation de l'Edit de Nantes*, (reconnait M. de la Bourdonnaye,) « il se faisoit à Caudebec, Neuschâtel & autres lieux, un « fort grand débit de chapeaux foulés, qui passaient dans le « Nord, en Hollande & en Angleterre ; mais depuis la ré- « vocation, les Réfugiés ont établi en ces pays-là des fa- « briques qui ont ôté le débit de celles de Normandie. Au- « trefois il abordait à Rouen beaucoup d'Etrangers, sur-tout « de Hollandais, & plusieurs s'y établissaient au grand avan- « tage du commerce ; mais la révocation de l'Edit de Nantes « les a fait retirer. »

M. *Foucault*, Intendant de Caen, annonce « que le com-
 « merce est extrêmement diminué dans cette Généralité de-
 « puis 1684 ; que la retraite des Religionnaires, qui étaient
 « les plus forts marchands, ayant enlevé presque tous ceux
 « qui étaient en état de le soutenir, ceux qui ont resté n'ont
 « pas eu la force de le rétablir. »

M. de *Maupou d'Ablege* informe le Gouvernement, « qu'on

si considérables, que ni les Corps-de-garde, ni les Archers, ni les Payfans armés n'osaient les arrêter.

Ambroise chercha donc à engager ses freres & ses sœurs à fuir de leurs couvens pour le suivre. Il eut beaucoup de peine à avoir de leurs nouvelles, & il serait trop long de raconter comment il y parvint, & tout ce qu'il apprit de la manière dont ils étaient traités (a). Il attendit plusieurs mois, afin de leur

» avait établi au bourg de Colonge en Poitou une manu-
 » facture de Droguet ; mais que la retraite des Huguenots
 » l'avait presque aussi-tôt ruinée : Qu'au bourg de Châteigne-
 » raye, il y avait aussi une manufacture, mais qui avait
 » souffert le même déchet par la même cause. »

M. de *Bezons* nous apprend, « qu'à Clairac en Guienne, le
 » commerce était très-vif avant la révocation de l'Edit de
 » Nantes ; mais que depuis, plusieurs des meilleurs marchands
 » avaient été obligés de se retirer : Que le commerce de
 » Nérac, qui se soutient par la navigation de la Baye, avait
 » beaucoup souffert à la révocation, parce qu'elle avait ruiné
 » ou fait fuir les principaux marchands. »

Mais ce que nous dit M. de *Miromesnil*, est bien autrement déplorable. Il nous atteste « qu'à Tours, avant cette révoca-
 » tion funeste, la seule manufacture de Soie faisait travailler
 » huit mille métiers & sept cens moulins, qu'elle occupait
 » vingt mille ouvriers, & plus de quarante mille autres per-
 » sonnes pour dévider la Soie, & que le tarif de la Soie
 » de Tours montait alors tous les ans à dix millions de li-
 » vres ; mais que depuis la révocation, il ne subsiste plus
 » que douze cens métiers & soixante-dix moulins, & qu'on
 » n'y emploie plus que quatre mille personnes : Que la Ru-
 » bannerie, qui avant 1685, avait seule trois mille métiers,
 » n'en avait, depuis cette époque, que soixante. » Quel
 affreux rabais ! quelle épouvantable perte ! Que n'aurions-
 nous point à dire à l'occasion de Lyon, de Marseille, &c. ?

(a) Les Ecrits du tems nous conservent le souvenir des
 moyens de conversion qu'employaient les *Religieuses* & les

laisser le tems de s'échapper ; mais , voyant que son attente était vaine , il se décida enfin à prendre la route de la Suisse , pour passer de-là en Hollande , où il avait des parens. Il ne manqua pas de compagnons de voyage. On venait précisément alors de renouveler l'exécution de cette Déclaration du Roi (b),

Moines. On se servait de fausses visions , de faux miracles , de fausses condamnations , qu'on disait prononcées contre les enfans opiniâtres : des promesses , des menaces , des bienfaits , des châtimens , des prisons , des jeûnes , des notes d'infamie ; tout était mis en usage pour les réduire. Il y en eût plusieurs qu'on mit dans un état pitoyable par ces indignes traitemens ; plusieurs dont on altéra l'esprit par ces persécutions continuelles. . . . Une jeune fille de Bellême ayant été enfermée à Alençon dans une maison établie pour les Enfans de son sexe , y attira par sa constance la haine des Dévotes qui en étaient les directrices. Un jour . . . elles lui mirent tout le corps en sang à coups de verges , & mille autres mauvais traitemens la rendirent épileptique. . . . On les enfermait dans des cachots sales , humides , obscurs ; & , en les y mettant , on ne leur parlait que de Démon qui y revenaient. . . . Les verges étaient surtout les armes dont les Religieuses aimaient à se servir contre les jeunes filles , par je ne sais quel raffinement de cruauté luxurieuse , dont on trouverait la raison dans la Vie Cénobitique. A Uzès , la Justice même autorisa ces outrages : Les Supérieures de la maison des Nouvelles-Converties , établie dans cette ville , se plaignirent de la rebellion de quelques filles , qui ne paraissaient pas assez bonnes Catholiques ; on les condamna à recevoir le fouet de la main de ces fausses Dévotes , & la chose fut exécutée en présence du Major du Régiment de Vivonne & du Juge de la ville. Il y en avait huit de coupables , dont la plus jeune avait seize ans , & dont la plus âgée n'en avait que vingt-trois. Cependant on les traita comme des enfans de six à sept ans : on les troussa jusqu'aux reins , & elles furent fouettées à la vue de plusieurs de leurs compagnes , pour leur servir d'exemple. Pendant l'exécution , elles reprochaient à ces hypocrites leur fausse piété , qui les faisait renoncer à la pudeur de leur sexe , qui leur inspirait de châtier des filles de leur âge , d'une manière si indécente , & de les exposer ainsi nues aux regards des hommes. Benoit , HIST. de l'Edit de Nantes , Tom. V. pag. 884 , 893 , & ailleurs.

(b) 13 Décembre 1698 , art. 8.

qui ordonne aux peres & aux meres de faire baptiser leurs Enfans à l'Eglise dans les premières vingt-quatre heures. Les Convertisseurs étaient très-ardens à faire exécuter cette loi, & les Protestans ne purent soutenir ce nouveau genre de persécution. Ils disaient, que l'Eglise regardant comme siens les enfans qu'elle avait baptisés, on les leur enleverait un jour pour les mettre dans des Couvens; qu'ils ne pouvaient pas consentir à promettre d'élever leurs enfans dans la Religion Romaine, comme ce baptême forcé les y engageait; qu'ils savaient bien que ce n'était-là qu'un prétexte pour les soustraire un jour à l'autorité paternelle. Ils se rappelaient que, la même violence ayant été faite il y avait quelques années, un bruit sourd avait couru que, dans le débat entre les peres qui refusaient leurs enfans, & les Curés qui voulaient les leur arracher, les enfans, victimes de ces violences, étaient expirés entre leurs bras. L'alarme enfin était si générale par-tout, que les familles entières s'expatriaient; & au lieu que jusques-là on n'avait vu que des particuliers, aigris par leurs maux, s'enfuir pour s'y soustraire, ici c'était les peres & les meres ensemble, qui, frappés dans l'endroit le plus sensible, entraînaient avec eux, & leurs enfans, & ce qu'ils pouvaient emporter de leurs richesses. Pour rendre sa fuite plus secrète & plus sûre, *Ambroise* s'associa avec une douzaine de personnes seulement, passant dans les lieux les plus difficiles, & ne marchant que de nuit, pour éviter les Corps-de-garde & tout Catholique; car il n'en était point, particulièrement les Paysans, qui ne crût avoir, aussi-bien que les Soldats & les Dragons, le droit d'égorger & voler leurs compatriotes. Les bons Sujets, disaient-ils, doivent s'empresse à l'envi de travailler au bien de l'Etat.



CHAPITRE XII.

Ambroise est arrêté.

APRES avoir erré long-tems dans des chemins perdus, & traversé des montagnes escarpées, *Ambroise* & ses compagnons arrivèrent enfin à quelques lieues au-dessous de Lyon, où leurs guides leur avaient dit qu'il fallait traverser le Rhône. Ils eurent le bonheur de gagner, avec de l'argent, un patron, qui les passa dans sa barque & les mit à l'autre bord. Mais il était grand jour, & ayant été apperçus d'un village voisin, ils entendirent sonner le tocsin. Bientôt une vingtaine de paysans armés vinrent fondre sur eux, animés par deux motifs, la Religion, & l'espoir du butin. Les Ordonnances du Roi (a) donnent

(a) C'est le lieu ici de faire connaître les différentes loix données contre les Emigrans. En 1669, Louis XIV avait défendu à tous ses Sujets de s'établir hors de ses états. Il est difficile de saisir distinctement le sens de cette dernière disposition.

Les atteintes données à l'Edit de Nantes, ayant rendu les émigrations plus fréquentes, on décerna contre les Emigrans, au mois de Mai 1682, la peine des galères perpétuelles; & ceux qui avaient favorisé l'émigration, furent condamnés à une amende de mille écus; on ne parla point de la peine de mort prononcée en 1669. Au mois de Septembre les donations d'immeubles par contrat de mariage furent déclarées valables, pourvu qu'elles eussent été exécutées avant l'émigration.

Au mois de Mai 1685, la peine de mort fut solennellement abolie & commuée en celle de galères perpétuelles. Au

le tiers des effets des Fugitifs à ceux qui pourront les capturer, & ces loix arment ainsi continuellement une partie des Français contre l'autre. Un autre

mois de Juin de la même année, il fut défendu, sous peine de galères perpétuelles & de confiscation des biens, aux peres & aux meres, de donner leur consentement aux mariages de leurs enfans retirés dans les pays étrangers : loi inutile, puisque les Puissances étrangères pouvaient en détruire tout l'effet, & qu'elles le devaient par intérêt comme par justice. Un Edit du mois d'Août promet aux dénonciateurs la moitié de la confiscation des Emigrans.

L'Edit de révocation confirma la disposition de celui du mois d'Août contre les Emigrans ; mais il enjoignit aux Ministres de sortir du Royaume dans la quinzaine, sous peine des galères. Ainsi l'on condamnait à la même peine les Protestans Ministres qui restaient en France, & les Protestans Laïcs qui en sortaient.

La Déclaration du mois de Mai 1685, soumet les Nouveaux-Convertis aux peines portées dans celle du mois de Juin de l'année précédente, & prononce la même peine des galères contre ceux qui auront favorisé leur fuite. Il sera bon de remarquer ici, que la Déclaration de Mai 1685 était générale pour tous les Sujets du Roi ; elle comprenait par conséquent les Nouveaux-Convertis : pourquoi donc faire contre eux une loi expresse en 1686 ?

En 1687, cette peine contre ceux qui favoriseraient leur fuite, fut convertie en peine de mort. Cependant les Emigrans eux-mêmes n'étaient condamnés qu'aux galères ; & il suffisait, pour encourir cette mort, de leur avoir procuré des guides, ou même indiqué le chemin.

Né nous laissons point de le répéter : Est-ce à Louis XIV que l'on doit attribuer de pareilles loix, ou au pénitent du Pere la Chaise ?

En 1688, les biens des Emigrans furent réunis au domaine du Roi. En 1689, on en rendit la moitié à ceux qui servaient dans les troupes de Hambourg ou de Danemarck : la politique réparait une partie des injustices que le fanatisme avait dictées.

Au mois de Juillet 1689, les peres, les enfans, les freres, les femmes des Protestans, qui servaient en Angleterre ou

niers appartient , par les mêmes Ordonnances , aux délateurs ; & si quelqu'un s'avisait d'avoir la charité de dérober ces Fugitifs aux poursuites , ou de les

en Hollande , sont forcés de sortir du Royaume , & leurs biens sont confisqués. Au mois de Décembre de la même année , les biens confisqués sur les Protestans fugitifs , sont rendus aux héritiers naturels : Les Emigrans qui voudraient rentrer dans le Royaume , furent déchargés des condamnations portées contr'eux , & obtinrent de rentrer dans leurs biens , à condition de professer la Religion Catholique ; cette grace leur fut offerte à plusieurs reprises. Cependant , les émigrations continuant toujours , on renouvela en 1699 les peines contre les Emigrans. La même année il fut défendu aux Nouveaux Convertis d'aliéner leurs biens pendant trois ans , & cette défense a été renouvelée depuis tous les trois mois.

Enfin , les loix sur les Emigrans furent renouvelées en 1704 , spécialement contre ceux que le Roi avait exilés , & qui sortaient du Royaume sans permission du Roi. Il faut savoir ici que cette loi fut faite contre le Cardinal de Bouillon. Ce serait un article très-curieux dans l'histoire de la Jurisprudence de tous les Peuples , que la liste des Loix générales faites ainsi dans des vues absolument particulières.

En 1713 , on renouvela les loix contre les Protestans.

Nous n'examinerons point si l'émigration peut être regardée comme un crime ; si l'homme n'a point reçu de la nature le droit de se choisir un domicile ; si ce droit peut lui être enlevé sans injustice , par une loi positive ; si , quand même l'émigration serait un crime , ce crime est du nombre de ceux contre lesquels les Loix Pénales peuvent être employées utilement : car il ne suffit pas , pour infliger une peine avec justice , que cette peine soit juste en elle-même , il faut qu'il soit utile à la société de l'infliger.

Nous n'examinerons pas s'il n'y avait pas pour les Emigrans nécessité indispensable de sortir du Royaume pour les affaires de leur commerce ; si le moyen le plus sûr & le plus légitime d'empêcher les émigrations , ne serait pas de gouverner si bien , que personne ne fût tenté de sortir : nous demanderons seulement , comment on prouve qu'un homme arrêté aux frontières , a une autre intention que de voyager ,

favoriser le moins du monde dans leur évasion, une autre loi (a) condamne cet homme charitable aux

de s'instruire, de faire le commerce ? comment on prouve qu'un homme qui emporte ses fonds dans les pays étrangers, n'a pas le projet de les faire valoir & de les rapporter ensuite dans sa patrie ? Nous demanderons quelle idée il faut avoir de la persécution qu'on a exercée contre un citoyen, pour se croire obligé de lui défendre, sous peine des galères, d'abandonner ses parens, ses amis, les lieux qui l'ont vu naître, les champs qu'il a cultivés, & d'aller vivre dans un pays, dont la langue, la nourriture, les usages lui sont étrangers ?

(a) 7 Mai 1686 & 1724. Il est impossible à tout Catholique raisonnable, de regarder comme un scélérat un Protestant qui s'échappe à la rigueur des loix & qui cherche sa liberté. On regarderait comme infâme tout Catholique qui refuserait à un Protestant fugitif, fût-ce même un Ministre, un azyle ou du pain ; qui, en lui fermant la porte de sa maison, l'exposerait à tomber entre les mains de ceux qui le poursuivent. Osons même interroger les chefs du Clergé de France ; demandons à ces descendans de ces braves Chevaliers, qui, en s'honorant d'être les Ministres de Jésus-Christ, n'ont point dégénéré de la générosité de leurs ancêtres ; demandons-leur, s'ils ne mettraient pas leur honneur à protéger un Ministre Protestant, qui aurait cherché un azyle dans leur palais ? Disons plus : Si, lorsqu'il y avait des Jésuites, un Ministre s'était jeté entre les bras d'un Recteur d'une de leurs maisons, n'y eût-il pas été en sûreté ? Pourquoi donc condamner aux galères des malheureux Protestans, qui auront fait pour un homme, qui s'expose à la mort pour les instruire, ce que les plus violens ennemis de la Religion Protestante auraient fait comme eux ? pourquoi les forcer de choisir entre le supplice & l'infamie ? pourquoi obliger les Juges à dire à ceux qu'ils condamnent : « Nous vous déclarons infâmes » au nom de la loi, mais vous méritez notre estime ; & » vous seriez infâmes aux yeux de l'honneur, si vous n'aviez point bravé l'ignominie du supplice. » C'est un grand mal dans la législation, & un mal bien plus grand qu'on ne pense, que de conserver des loix telles, qu'un homme puisse mériter l'estime publique en s'exposant aux galères.

galères.

galères. Mais le Législateur la commua, le 12^e jour d'Octobre de l'an de grace 1687, en la peine de mort. Ces Ordonnances avaient échauffé toutes les têtes, en sorte que les payfans eux-mêmes, animés d'un espoir de butin, & pour ne pas encourir les peines portées par les Ordonnances, étaient par-tout aux aguets pour arrêter les Fugitifs.

Les Compagnons d'*Ambroise* résolurent de se défendre ; & feignant de se ranger dans un certain ordre de bataille, ils marchèrent droit à eux. Les payfans effrayés à leur tour, prirent la fuite, & laissèrent ces Protestans libres de continuer leur route. Mais leur infortune n'était que retardée : ils furent guettés, suivis, & deux jours après arrêtés en Dauphiné avec leurs guides. Pour le coup *Ambroise* n'ignorait point les *Déclarations* du Roi, & la peine qui l'attendait ; aussi dès ce moment se regarda-t-il comme destiné à finir ses jours sur les galères, & il se résigna à son sort, comme un homme qui n'a aucun espoir de le voir changer.

Le lendemain on le conduisit avec ses compagnons dans l'endroit de la route où ils devaient joindre la chaîne. On leur mit au cou des chaînes du poids de quarante ou cinquante livres ; on les attacha avec des voleurs ; on ne leur donna qu'une nourriture grossière & en très-petite quantité, & quand ils tombaient de lassitude, on les faisait relever à grands coups de bâton. Au rendez-vous de la chaîne, ils trouvèrent une foule de gens de considération (a),

(a) Je pourrais produire des listes de trois mille personnes arrêtées dans les provinces depuis 1744, à l'occasion de leurs assemblées religieuses, & en particulier dans le haut & bas Languedoc, les Cévennes, le Vivarais, le Dauphiné, la Provence, le comté de Foix, le Poitou & la Xaintonge ;

Négocians , Avocats , Gentils-hommes , qui avaient été arrêtés comme eux , & dont plusieurs étaient vénérables par leur âge , leurs infirmités & leurs longs services. Ils arrivèrent ainsi à *Valence*.

Cependant on écrivait de *Marseille* , que les galères & les prisons étaient pleines , qu'on avait en-

fans parler du commun du peuple , on y compterait plus de six cens Gentils-hommes , Avocats , Médecins , bons Bourgeois & riches Négocians , qui ont essuyé tout ce qu'a d'accablant une captivité longue & dure , & qui n'a cessé que par le payement d'amendes & de contributions , aussi arbitraires que ruineuses. Plus de mille autres ont été condamnés à des peines infamantes , & l'on compte près de cent Gentils-hommes parmi eux. Le seul Parlement de Grenoble ajourna 300 personnes en 1744 , & les exposa , par sa citation , à de grands frais de voyage & de procédures. Au mois de Juillet 1746 , la même Cour députa le sieur Cotte avec la Maréchaussée , & une escorte de 200 soldats. Partout où ils passèrent , sur la simple dénonciation des Curés , on faisait subir à des innocens le plus triste sort. Quelque tems après , le Dauphiné vit encore renouveler ces tristes recherches , & plus de 300 personnes furent condamnées à la mort , aux galères , au fouet , au pilori , au bannissement , à la prison perpétuelle ou à tems , à la dégradation de noblesse , ou à des frais & des amendes pécuniaires. Cinquante-trois Gentils-hommes , entr'autres , les S^{rs} de Bournat , Berger , Bayles , Saint-Dizier , Bonnet , Chatillon , Ofte , Treslou , Châteaudouble & Saint-Julien , perdirent leur état , & il y en eut six qui furent conduits aux galères.

En 1745 , 1746 , 1747 , 1750 & 1751 , plus de trois cens personnes , parmi lesquelles se trouvaient quarante Gentils-hommes & deux Chevaliers de St-Louis , furent condamnées aux galères perpétuelles par le Parlement de Bourdeaux , & par les Intendans d'Ausich , de Montpellier , de Perpignan , de Poitiers , de Montauban & de la Rochelle. Couferans seul en fournit cinquante-quatre exemples. Il y eut même , en 1746 & 1747 , cinq condamnés à mort , peine prononcée par l'Intendant de Montauban , & les Parlemens de Bourdeaux & de Grenoble.

core garni de prisonniers toutes les maisons fortes des environs , & qu'on ne savait où loger ces nouveaux hôtes. Il fut résolu d'abord de les mettre , en attendant , dans des cachots ; & comme il convenait de les choisir aussi horribles qu'il se pourrait , on hésitait entre beaucoup de prisons célèbres , dont les cachots sont infects & puans. « A *Bourgoin* , (a) disait-on , » les cachots sont si profonds , si étroits » & si humides , qu'il faut y devaler un homme par- » dessus les aisselles , & que le plus robuste ne » peut pas y rester deux heures sans s'évanouir. » Ceux de *Grenoble* ont bien leur mérite ; car le » froid & l'humidité y sont tels , qu'au bout de » quelques semaines on y perd les cheveux & les » dents. Nous avons les cachots de la *Hosselière* , où » passent toutes les ordures d'un Couvent voisin , » & où les gens du lieu ont la charité de porter » des charognes pour augmenter la puanteur. Mais » au fond , dans quel lieu que l'on mette les prison- » niers , n'avons-nous pas cette précieuse invention » de nos Dragons , qui jettent des ventres de mou- » tons pourris dans les cachots , & qui appellent » cela *jetter des bombes* ? »

Le Lecteur , que la nature a doué de fibres fortes & d'une certaine roideur dans l'ame , verra avec plaisir que , dans ce beau siècle de Louis XIV , les esprits avaient encore de l'énergie , & qu'on n'avait pas été amolli par la lecture de *Montesquieu* , ni du Marquis de *Beccaria* , sur les délits & les peines : car il ne verrait pas volontiers la suppression de ces *Loix* , qui , une fois abolies , le priveraient du barbare plaisir de voir condamner aux galères ou au gibet les Protestans Français.

(a) Voyez l'*Hist.* de la révocation de l'Edit de Nantes ; par Benoit , Tom. III.

En attendant nouvel ordre , *Ambroise* fut jeté , avec deux de ses Compagnons , dans un cachot très-étroit , où il leur fut impossible de dormir de toute la nuit , parce qu'on leur avait laissé leurs chaînes. Dans la nuit ils entendirent des cris plaintifs , & comme des voix de femmes , qui poussaient des gémissemens affreux : bientôt elles entonnèrent des *Pseaumes* , auxquels d'autres voix se joignirent de divers endroits de la prison. Nos trois forçats , émus de ce concert , s'y joignirent aussi ; & pendant une heure cet horrible séjour retentit des hymnes de ceux qui y étaient renfermés.

Mais à ces cantiques succédèrent ensuite , dans un cachot qui était au-dessous de celui d'*Ambroise* , les cris perçans de deux femmes , que quelqu'un maltraitait à grands coups de nerf-de-bœuf. Cette horrible exécution dura près de demi-heure ; & la porte s'étant refermée avec bruit , ils n'entendirent plus que des gémissemens & des sanglots. Nos prisonniers étaient impatiens de savoir qui étaient ces femmes , dont la situation semblait encore plus déplorable que la leur : ils parvinrent à ôter quelques briques du pavé ; & s'étant fait entendre à ces femmes , ils leur apprirent qui ils étaient , où ils allaient ; & leur demandèrent ensuite qui elles étaient elles-mêmes , car ils comprenaient bien que la Religion seule pouvait être la cause des horribles traitemens qu'elles enduraient. Elles leur apprirent qu'elles étaient filles de M. *Ducros* , Avocat de Languedoc ; qu'ayant refusé de changer de Religion , on les avait conduites à l'Hôpital-Général de *Valence* , en vertu d'une *Déclaration* du Roi du 3 Septembre 1685 (a) , qui or-

(a) Comme les Lecteurs curieux pourraient chercher cette Déclaration du Roi dans les Recueils faits par les Parlemens , je dois les avertir qu'elle n'y est point ; parce que divers

donne que les femmes , qui ne voudront pas se convertir , recevront la discipline dans les Couvens ; que , par une interprétation pire encore que la *Loi* , on les avait mises entre les mains du Directeur de cet Hô-

Parlemens la trouvèrent si dure , qu'ils refusèrent de l'enregistrer. Il y a apparence que les autres Déclarations leur parurent douces & convenables , puisqu'ils les enregistrèrent , & les firent exécuter avec tant de rigueur. Quoi qu'il en soit , celle que je cite a été conservée dans les Mémoires du tems ; & je vais la rapporter ici.

« LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de » Navarre ; A tous ceux qui ces présentes Lettres verront , » SALUT. Les Intendans de nos Provinces nous ayant fait » connaître la docilité avec laquelle nos Sujets , que la naissance a tenus jusqu'ici malheureusement engagés dans les » erreurs de *Calvin* , rentrent tous les jours dans le sein de » l'Eglise Romaine notre mere , y étant poussés par les vives » lumières que nos Evêques & Missionnaires répandent de » tous côtés , & par l'inclination filiale qu'ils ont à se rendre » enfin aux soins paternels que nous employons depuis si long- » tems à les ramener dans les voies du salut ; nous avons » jugé que c'était de notre piété royale & de notre devoir , » de ne rien oublier pour achever l'œuvre du Seigneur. Et » parce qu'on nous a donné à entendre , que rien ne s'op- » pose tant à la sainte résolution que Dieu nous inspire de » purger notre Royaume entièrement de l'hérésie , que l'opiniâtreté des femmes , qui , ne se contentant pas de refuser » les instructions que les Catholiques lui offrent si charitablement tous les jours , osent faire du bruit , jusques dans » les maisons , contre leurs maris ou parens qui témoignent » de bonnes intentions à embrasser notre sainte Religion : » Voulant arrêter pour l'avenir tous scandales & déobéissances criminelles aux maris & parens , ordonnons que » toutes les femmes & filles , qui n'auront point abjuré l'hérésie de *Calvin* huit jours après la publication de ces Pré- » sentes , seront enfermées dans les Couvens , pour y être » instruites pendant un mois ; après lequel , si elles témoignent » encore de l'opiniâtreté , elles seront contraintes de jeûner , » veiller , prier , prendre les disciplines avec les autres Religieuses des Couvens où elles seront , jusqu'à leur entière

pital, nommé *d'Hérapine* ; que ce Icélérat ne laissait point passer de jour, qu'il ne les fit pendre toutes nues, par les mains, pour les faire déchirer de coups de gaules & de verges en sa présence ; qu'à peine leur donnait-on de quoi se couvrir, ou qu'on leur faisait porter les chemises pleines de sang & de pus que l'on ôtait aux malades ; qu'elles couchaient sur la terre dans des cachots infects, & ne mangeaient que du pain, plus propre à les empoisonner qu'à les nourrir : Que les quatre Filles d'un Négociant de Languedoc étaient renfermées dans la même maison & exposées aux mêmes tourmens ; que depuis peu de jours, *M. Menuret*, Avocat de Montelimar, qu'on y avait renfermé pour avoir voulu sortir du Royaume, y était expiré sous le bâton, & qu'il leur faudrait des journées entières pour raconter les affreux traitemens qu'on leur faisait subir... Les prisonniers s'encouragèrent réciproquement : ils se consolèrent par quelques passages de l'Ecriture ; & le point-du-jour approchant, on ouvrit le cachot où était *Ambroise* & ses Compagnons : on les fit lever à grands coups de bâton, tant pour les punir d'avoir chanté des Pseaumes dans la nuit, que pour faire plus de

» conversion : Enjoignant à tous les maris & parens à dé-
 » noncer leurs femmes, filles & parentes, qui se trouveront
 » dans le cas de notre présente Déclaration ; à peine d'être
 » punis conformément aux ordres que nous avons donnés à
 » nos Intendans, auxquels défendons par exprès d'user en-
 » vers aucuns contrevenans d'aucune modération. Et enjo-
 » gnons de punir d'amendes, & de peine corporelle, s'il est
 » nécessaire, ceux qui voudront les solliciter de relâcher en
 » quelque manière de la sévérité de nos Loix, en faveur de
 » qui que ce soit, sans exception. »

Donné à Versailles le 3 Septembre 1685, & de notre
 règne le 43^e. Signé LOUIS. Et plus bas, PHELYPEAUX.

diligence : mais nos forçats , loin de murmurer de ces traitemens , priaient pour leurs bourreaux ; ce qui leur valut encore quelques coups avant que de sortir du cachot.

CHAPITRE XIII.

Embarquement d'Ambroise.

CEPENDANT la chaîne s'avancait vers *Marseille* ; & la recrue des forçats étant devenue plus grande qu'on ne s'y était attendu , on ne savait que faire de tant de gens. Il n'y avait que ceux qui étaient chargés de les nourrir , que cette lenteur accommodait , parce qu'ils leur donnaient si peu d'alimens , & d'une si mauvaise qualité , qu'ils y faisaient des profits considérables.

Plusieurs jours se passèrent , pendant lesquels nos forçats ne doutaient pas de monter sur les galères , ainsi que leur Sentence le portait. Mais on vint leur annoncer , comme une grace spéciale , qu'ils allaient être embarqués pour le *Nouveau-Monde*. Loin de se réjouir de cette nouvelle , ils en frémirent , parce qu'ils avaient ouï-dire que l'on y traitait les exilés de la même manière que les Nègres ; qu'on les y rouait de coups pour la moindre faute , & qu'on les menait plus rudement que les brutes. Mais tous leurs gémissemens étaient inutiles ; ils avaient affaire à gens qui ne les écoutaient pas. On pressa l'embarquement. Les entrepreneurs chargés de les conduire au *Nouveau-Monde* , voyant qu'il en mourait tous les jours quelques-uns , craignirent , & d'avoir fait des

frais inutiles , & de perdre la taxe qu'on leur donnait , en partant , pour chaque passager ; ils insisterent si fortement , & furent lâcher une somme si à propos , que tout fut prêt pour le départ. Les exilés fondaient en larmes à l'aspect des vaisseaux ; ils se couchaient sur le rivage ; ils embrassaient avec fureur cette terre de proscription , où chacun d'eux laissait quelque chose de cher ; ils craignaient autant de quitter la France , qu'ils l'avaient désiré quelque tems auparavant. Après que les exécuteurs impitoyables des ordres Royaux se furent amusés pendant quelque tems des larmes & des mouvemens expressifs de la douleur de ces malheureux (a) , on les contraignit à s'embarquer ; & les côtes de la France s'abaissant insensiblement derrière eux , disparurent enfin à leurs regards.

Après deux ou trois journées de navigation , le Capitaine du vaisseau songea à exécuter un projet , imaginé & concerté pour se défaire tout-d'un-coup de ces hérétiques : il s'agissait de faire couler à fond le bâtiment. On l'avait choisi bien vieux , & déjà il faisait eau de toutes parts ; on transporta dans la chaloupe tout ce qu'il y avait de plus précieux , & le Capitaine y passa lui-même avec son petit équipage. Deux matelots seulement restèrent pour exé-

(a) Des soldats ont bien pu être coupables d'une bassesse que l'on reprochait à des personnes de la première qualité. Le comte de T... avait fait arrêter quelques malheureux ; une personne de condition vint se jeter à ses pieds , pour demander leur grace , & ses discours étaient coupés de sanglots plaintifs & de larmes : le Comte se mit à genoux aussi devant cette personne , joignit les mains comme elle , & se mit à contrefaire sa douleur par mille contorsions , tordant les yeux & la bouche , & poussant de longs hurlemens. [*Benoît , Hist. de l'Edit de Nantes , Tome III , Liv. XXIII , pag. 857.*]

cuter ses ordres ; ce qui se fit avec toute l'intelligence possible. Ils ôtèrent un tampon qui bouchait une voie d'eau , & se jettèrent à la nage pour rejoindre la chaloupe. Quelques-uns des exilés , du nombre desquels était *Ambroise*, voyant le péril, brisent leurs fers , courent à la pompe , travaillent longtemps avec effort ; mais tout cela fut inutile. L'eau gagna insensiblement le fond de la cale ; & au milieu des balancemens effrayans du navire , ils le sentirent descendre , & s'engouffrer enfin dans les abîmes des eaux.

CHAPITRE XIV.

IL y avait sur ce vaisseau un *Rochellais*, que diverses aventures avaient conduit en Languedoc , & qui avait été condamné aux galères , parce qu'il était laquais chez un Gentilhomme Protestant (a). Cet homme avait été matelot , & ne s'était pas réfugié en Angleterre , lorsque trois mille familles de Xaintonge , presque toutes composées des meilleurs hom-

(a) Cette Déclaration porte que le Roi reconnaît que sa Déclaration du 9 Juillet , qui défend à ses sujets Catholiques de prendre des domestiques de la Religion prétendue-réformée , retarderait aujourd'hui la conversion des Protestans ; qu'il est dangereux de laisser aux Nouveaux-convertis la liberté de se servir des domestiques de lad. Religion ; qu'en conséquence aucuns de la R. P. R. ne puissent , sous quelque prétexte que ce soit , servir , en qualité de domestiques , ceux de la même Religion , à peine de mille livres d'amende pour les maîtres ; & pour les domestiques , de galères pour les hommes , & du fouet pour les femmes , &c.

mes-de-mer de la France , avaient été y chercher le repos. Ce brave-homme , qui était excellent marin , voyant que le vaisseau allait couler à fond , s'arma d'une hache , mit en pièces le mât d'artimon , & se jetta à la mer ; il eut encore le tems de couper plusieurs planches du tillac : *Ambroise* l'aidait de tout son pouvoir ; & se jettant à l'eau avant que le vaisseau fût prêt à s'engouffrer , ils gagnèrent leurs planches à la nage. Trois de ces malheureux échappèrent par ce moyen à cette nouvelle infortune. Le Rochellais leur enseignait à se soutenir sur les eaux , pour ménager leurs forces ; & comme il soufflait un vent d'*Est* , qui poussait vers les côtes d'Espagne , il en profitait pour diriger de ce côté la planche qui le portait. Ses compagnons le suivirent de leur mieux. Douze heures se passèrent ainsi , sans qu'ils s'apperçussent trop de leurs progrès ; & ils étaient sur le point de périr de fatigue & de faim , lorsqu'un vaisseau , qui s'avançait vers eux en louvoyant , leur rendit l'espérance. Ils poussèrent tous à la fois de grands cris , qui furent entendus : on leur envoya la chaloupe. Il est impossible d'exprimer le plaisir qu'ils ressentirent , de n'entendre point la langue de ceux qui leur parlaient. « Dieu soit béni , dirent-ils tous à la fois , » nous ne sommes plus avec des Français ! » — « Nous n'avons plus à craindre les Dé-
 » clarations du Roi , » disait *Ambroise* ; & il se rappelait alors la longue suite de ses infortunes , depuis l'année 1685 , où il avait perdu son pere , jusques à ce moment où il se trouvait au milieu de la Méditerranée , presque à demi mort , avec des gens dont il n'entendait pas le langage.

Mais le langage de l'*humanité* est bien intelligible ! On témoigna à nos trois Français tant de compassion pour leur état ; il y avait dans la physionomie haute , mais expressive , de ces inconnus , tant de

sensibilité, que ces infortunés comprirent qu'ils étaient avec des *hommes*, & que le terme de leurs peines approchait. Arrivés au vaisseau, on les fit coucher; on leur donna une nourriture pleine de substance, mais légère: ces pauvres gens pouvaient à peine se persuader qu'ils voyaient autour d'eux des matelots & des soldats, qui, loin de les torturer, leur témoignaient la plus vive compassion, & leur donnaient mille secours.

Ces libérateurs étaient des Anglais, qui venaient croiser devant *Gibraltar*, qui ne leur appartenait pas encore. Le Chapelain entendait un peu de Français: il eut quelques conversations avec ces inconnus, qui lui racontèrent leurs infortunes: il versa des larmes sur leur sort; tout l'équipage en répandit aussi, mais elles étaient d'indignation & d'horreur. Enfin, la commission de ce vaisseau étant remplie, on tourna du côté de Londres, où étant arrivés, chacun de nos Français trouva un établissement conforme à ses talents. *Ambroise*, ayant quelque connaissance du commerce, fut placé dans une maison Française. Dans peu de tems il eut appris la langue du pays; & la fortune l'ayant favorisé, il gagna en quelques années des richesses considérables.

CHAPITRE XV.

Nouvelles aventures d'Ambroise.

QU'EST-CE que cet attachement que nous avons pour la contrée où nous sommes nés, auquel on donne le nom imposant d'*amour de la Patrie*? Si nous

regrettons les lieux où nous avons pris jadis des amusemens dont le souvenir nous est agréable, n'est-ce point que l'homme, mécontent du présent, aime à regretter le passé, par la même raison qui lui fait aimer à former des projets & des espérances pour l'avenir ? Se plairait-on à se rappeler les plaisirs, d'ailleurs assez insipides, de son village ou de sa petite ville, les maisons, les champs, les bois que l'on a parcourus dans sa jeunesse, si l'on était véritablement satisfait de sa situation actuelle ? Je ne fais quelle inquiétude agite sans cesse les hommes, & les promène sans cesse de desirs en desirs ; mais ce ressort puissant, en faisant le malheur d'un très-grand nombre d'individus, donne à la société de l'activité, du mouvement & de la vie.

Un Empereur Persan fit assembler un jour, dans une vaste plaine, tous les sujets de sa capitale ; il fit publier ensuite ceci par un hérault : « Humbles sujets du » Roi des Rois, votre sublime & tout-puissant Em- » pereur vous fait savoir qu'il a appris par ses De- » vins, que le plus riche trésor de la terre est ca- » ché dans cette plaine, & il vous a fait assembler » ici pour le chercher. Les plus magnifiques récom- » penses sont destinées à celui qui le trouvera ; la » rosée des faveurs impériales pleuvra sur lui, & le » miroir de la majesté du Prince réfléchira sur cet » heureux mortel des rayons, dont le reste des su- » jets ne pourra soutenir la splendeur. Cherchez » donc ce trésor précieux ; mais les Devins ont dé- » claré qu'il faut le trouver avant que le soleil ait » parcouru les deux tiers de sa lumineuse carrière. » Quand le hérault eut fait silence, chacun, encouragé par l'espoir de trouver le trésor, se mit à le chercher avec beaucoup d'ardeur. L'Empereur, assis sur un trône élevé, s'amusait à voir les postures diverses de tous ces hommes : les uns creusaient la

terre avec leurs ongles , d'autres avec leurs épées ; leurs couteaux ou leurs poignards ; & tous travaillaient avec une constance infatigable. Enfin le tems prescrit s'écoula , & personne n'avait trouvé le trésor. L'Empereur fit faire silence , & le hérault prit la parole : « Sujets du plus grand des Monarques , » apprenez la grande leçon que votre Roi vient de » vous donner. Le trésor que vous venez de cher- » cher , c'est le bonheur , qu'aucun de vous n'a pu » trouver. Vous avez fait , durant ce jour , ce que » vous faites pendant toute votre vie : vous avez » cherché le trésor qui n'existe pas ; & je me suis » moqué de vous , comme le grand *Oromaze* se rit » des projets , des desirs & des folies de tous les » hommes. » Après ce peu de paroles , on servit à cette multitude un magnifique festin ; les viandes les plus exquises furent prodiguées ; les sorbets délicieux furent distribués avec autant d'ordre que d'abondance : deux cents mille flambeaux ayant remplacé la lumière du soleil , on dansa jusqu'au jour , & chacun se retira chez soi , très-résolu de chercher encore le bonheur.

Ce mécontentement du présent a , dit-on , une influence plus sensible dans l'atmosphère de *Londres*. *Ambroise* l'éprouva : il avait le *spleen* ; & dans ses accès de mélancolie , il regrettait sa petite ville , les côteaues qui l'entourent , le torrent pierreux qui baigne ses murs , & les prairies qu'il avait foulées dans sa jeunesse. Il ne put résister à l'envie de voir son pays , malgré tout ce que firent pour l'en détourner , ses amis , & cette troupe de réfugiés dont la ville était remplie. Il leur répondait que , depuis son absence , le fort de ses freres était fort adouci ; que le flambeau de la raison , à laquelle nous donnons le nom plus imposant de *Philosophie* , répandait sur toute la *France* une lumière éclatante ; que les

Français étaient tous des *Sages* ; que l'on parlait d'*humanité* & de *tolérance* dans tous les Livres & dans tous les Journaux ; & que tout annonçait que son pays était devenu fort tolérant & fort humain.

En conséquence de ce raisonnement , *Ambroise* s'embarque à *Douvres* , plein d'impatience de revoir sa chere patrie. Il est aisé de comprendre qu'on ne le reconnut plus dans sa petite ville ; son habillement servait encore à le déguiser. C'était alors la mode en France de porter les tailles longues & les grands chapeaux ; & les Anglais , pour nous morguer , avaient pris des tailles courtes & de petits chapeaux , que nous adoptâmes l'année d'après ; ce qui les engagea à les quitter eux-mêmes. L'équipage d'*Ambroise* annonçait l'opulence sans faste & sans éclat , & cette magnificence d'un homme qui jouit pour soi , sans s'embarrasser de ce qu'en pensent les autres.

CHAPITRE XVI.

Observations d'Ambroise ; il se dispose à retourner à Londres.

ON comprend aisément que , dès qu'*Ambroise* fut arrivé chez lui , ses premiers soins furent de s'informer de ses parens ; il apprit qu'il ne lui restait que deux sœurs , dont la cadette avait pris le voile. Cette nouvelle affligea tellement *Ambroise* , qu'il ne put se résoudre à la voir ; & cet éloignement , quelque ridicule qu'il puisse paraître aujourd'hui , doit être du moins pardonné à notre Cévenol , par l'horreur qu'il doit avoir conçue pour les couvens , & contre tout

ce qu'ils renfermaient. Cependant, quoique sa sœur aînée se fût aussi rendue Catholique, l'amour fraternel l'emporta sur toutes les considérations étrangères, & il résolut de l'aller voir ; mais il prit, pour paraître devant elle, l'extérieur le plus simple qu'il lui fut possible. Mademoiselle *Borély* parut donner à cette visite tous les signes du plaisir le plus pur : mais, trompée par l'habillement d'*Ambroise*, elle lui déclara qu'elle était Catholique ; & que, s'il prétendait venir recueillir les restes des successions de ses différens parens, elle saurait mettre en vigueur les Déclarations du Roi, & lui prouver qu'il était frustré de tout héritage (a). *Ambroise*, pénétré d'indignation, sortit, & ne revit plus sa sœur, quelques instances qu'elle fît dans la suite pour le revoir, quand elle eut appris la fortune de son frere.

Après avoir séjourné quelque tems dans sa patrie, *Borély* crut s'appercevoir que la tolérance qu'on y élevait jusques aux nues, n'était qu'un mot ; que les Loix étaient les mêmes ; & que, si elles trouvaient des exécuteurs plus indulgens, les Protestans n'en étaient pas moins sous leur glaive. Il aurait désiré que les Français eussent dû leur bonheur aux Loix, & non à la sagesse de leurs Ministres, dont les successeurs, moins éclairés, pouvaient replonger à leur gré la France dans cet état d'angoisse, dont l'image sanglante se retraçait sans cesse à ses yeux. Il croyait avoir tout à redouter du caractère mobile de sa Nation ; il tremblait de voir reparaître un jour les détestables scènes dont il avait été le témoin, & l'heureuse révolution qui s'était opérée dans les mœurs de ses concitoyens, ne le tranquillifait pas à tous

(a) Déclaration du Roi de 1669, &c. &c.

égards. On voit qu'*Ambroise* avait appris chez les Anglais l'art d'observer & de connaître les hommes. Il rendait justice aux Français ; il les retrouvait plus aimables , plus tolérans , plus sociables , plus polis. La Philosophie avait changé leurs mœurs , elle avait adouci leurs principes ; le fanatisme était écrasé : le Clergé lui-même tendait des bras secourables à des freres qu'il instruisait encore , mais qu'il ne persécutait plus. On ne reconnaissait plus la France , ni le caractère de ses habitans : la révolution était universelle ; mais la législation était toujours la même , & la tolérance ne s'élevait que sur la ruine des Loix.

« Hélas ! (disait *Ambroise*, en gémissant sur leur existence) » où est la liberté de penser , tant que les anciens Edits subsisteront ? Sont-ce donc les Livres » d'une Nation , ou son Code , qui présentent sa constitution ? Et toutes les Déclarations du Roi n'existent-elles pas encore ? Fuyons , fuyons chez des Nations où l'on est tolérant par principes , & où l'on » laisse aux hommes leurs opinions , parce que la tolérance est l'essence du Christianisme. Allons à Londres , » où le citoyen est à l'abri des Loix , & où son sort ne dépend pas du choix de leurs Ministres. Allons » chez un peuple de freres , où l'homme a conservé toute son énergie , sans qu'il ait été besoin de l'entretenir par des spectacles de sang. » Telles furent les considérations qui déterminèrent *Ambroise* : son parti était pris ; & il se décida à repasser les mers , & à aller chez les Anglais terminer sa carrière.



CHAPITRE XVII.

*Un obstacle imprévu arrête Ambroise ; il aime ;
& il est aimé.*

APRÈS avoir déploré les fureurs de ses concitoyens, *Ambroise* allait plaindre à *Londres* leurs travers : il disposa tout pour son départ ; mais avant de quitter pour la dernière fois sa patrie , il se prépara à rendre visite à tous les notables de sa petite ville , & à leur ouvrir son cœur sur leur état présent.

Cependant il n'était pas lui-même à l'abri des faiblesses de ses semblables ; & il y a tout lieu de croire que , né avec un cœur sensible , l'espèce de mélancolie qu'il avait contractée en Angleterre , procédait sur-tout du besoin d'aimer & d'être aimé.

Ambroise ne différa son départ que pour prendre congé de tous ses voisins ; mais il y employa plus de tems qu'il n'en avait destiné ; & , sans s'en appercevoir , il donnait des ordres pour différer son voyage , & réitérait ses visites avec une singulière indiscretion chez un négociant nommé *Robinel*. Le Lecteur prévoyant devine aisément le naufrage qui menaçait le cœur d'*Ambroise*. En effet *M. Robinel* avait une fille charmante , jolie sans régularité , très-éveillée , & pétrie de tous les feux du midi : *Ambroise* , en la voyant , fut embrasé de tous ceux de l'amour. Il peut paraître étrange , qu'avec un caractère aussi froid que le sien , il dût tomber sous les coups d'une jeune étourdie ; mais ceux qui connaissent bien les ressorts du cœur humain , savent aussi que l'impul-

sion de deux cœurs est souvent en raison inverse des caractères. En effet, plus la jeune *Sophie* s'abandonnait à ses vivacités, & plus elle séduisait *Ambroise* ; il n'avait jamais rien vu de si intéressant ; & dès qu'il la connut, il comprit qu'elle seule pouvait faire son bonheur. Il sentait que la froideur méthodique de son caractère avait besoin d'être réchauffée par les élans d'une imagination ardente, & par un cœur regorgeant de sentimens. Mais à force de raisonner, *Ambroise* perdit bientôt la raison ; & une union si douce n'était pas pour lui une simple convenance ; elle devenait déjà un besoin pressant. Sa mélancolie se changeait en accès, dès qu'il n'était pas aux côtés de *Sophie* ; & s'il s'y trouvait, un silence éloquent le réduisait à 30 ans au rôle d'amant novice.

Heureusement qu'il n'avait pas à soumettre une coquette : *Sophie*, avec la plus vive sensibilité, avait trop peu d'art pour voiler ses sentimens ; & dès qu'elle s'en aperçut, elle n'était déjà plus en état de les combattre. Son cœur s'abandonna à la pente qui l'entraînait vers *Ambroise* ; & ils se trouvèrent insensiblement dans les bras l'un de l'autre, sans qu'aucun aveu eût pu leur faire deviner le danger qui les menaçait. D'ailleurs *Sophie* trouvait dans la physionomie d'*Ambroise* tant de candeur & tant de bonhomie, que l'estime qu'il lui avait inspirée excusait sa faiblesse à ses propres yeux, & devait plaider sa cause auprès de tous ceux qui connaissaient les deux Amans.

Le moment d'illusion dans lequel *Sophie* était tombée, la rendit plus chère aux yeux d'*Ambroise*. Il venait de connaître le bonheur, & en était trop épris pour pouvoir y renoncer ; mais l'idée de séduction, dont on pouvait flétrir le sentiment qui le liait à *Sophie*, le détermina à demander sa main, &

assuré de son consentement, il alla droit à son pere. Celui-ci, qui connaissait l'état de la fortune d'*Ambroise*, reçut avec transport sa demande. Quelques circonstances font même soupçonner que, connaissant la naïveté de sa fille, il avait, pour assurer un établissement aussi avantageux, ménagé aux deux Amans des têtes-à-têtes dangereux; espérant, par la chute de *Sophie*, forcer *Ambroise* à un hymen qui devait répandre dans sa famille un certain lustre, & procurer à sa fille un époux, qui joignait à une fortune considérable, la considération la plus distinguée.

On juge avec quel empressement il reçut la demande de *Borély*; & il trouva chez lui tant de facilité & de générosité, qu'il crut pouvoir réduire la dot de sa fille au tiers de ce qu'il devait raisonnablement lui accorder. *Ambroise* reçut tout avec reconnaissance, & se crut trop heureux de posséder le cœur de *Sophie*. Il lui fit, dans un contrat, les avantages les plus brillans; & oublia, en recevant sa main, tous les outrages de la France. Il se détermina à y finir ses jours, & à la regarder enfin comme sa seule patrie.



CHAPITRE XVIII.

Suite fatale du Mariage d'Ambroise.

AMBROISE se croyait enfin à l'abri des coups du sort, & se livrait tout entier aux délicieuses impressions de l'union la plus parfaite qui exista jamais. Il faut avoir éprouvé les coups les plus redoublés de l'infortune, pour pouvoir savourer le bonheur. *Ambroise* en jouissait dans toute son étendue ; & la différence de Religion, qui existait entre lui & son aimable femme, n'en entraînait aucune dans les sentimens de ces deux époux. Mais *Ambroise*, en abandonnant dans le contrat l'éducation de ses filles à leur mere, s'était réservé de former à sa Religion ses enfans mâles. Avec quel mélange de curiosité, de tendresse & de crainte n'attendit-il pas le moment heureux, qui, en délivrant *Sophie*, devait lui présenter le fruit précieux de leurs amours ! Mais sa jeune épouse, après être heureusement parvenue au terme de sa grossesse, souffrit les plus cruelles douleurs, & mourut, après avoir donné à l'infortuné *Borély* un fils qu'on eut le bonheur de sauver. On comprend aisément quel fut le désespoir d'*Ambroise* ; rien ne pouvait le distraire de la profonde tristesse dans laquelle il était enséveli. Sa mélancolie le reprit, & il se ferait dégoûté de la vie, comme il l'était des hommes & de la société, si la tendresse paternelle ne l'eût ramené sans cesse auprès du berceau qui renfermait le gage de la plus vive amitié, & l'aliment de la plus juste douleur. *Ambroise* s'opiniâtra long-tems à ne recevoir aucune

visite; il cherchait dans la Religion des ressources contre le désespoir, & il en trouvait sur-tout dans les bras de ce fils, qui lui représentait l'image d'une épouse chérie. Un jour qu'il le pressait contre son sein, & qu'il le baignait de ses larmes, il fut brusquement interrompu par un Huissier, qui, après les révérences usitées, lui remit un papier griffonné, qu'il eut beaucoup de peine à déchiffrer. C'était une assignation en forme, pour avoir à renoncer aux biens délaissés par feu demoiselle *Sophie Robinet*, dont il se disait faussement avoir été l'époux, attendu qu'elle n'était que sa concubine, avec laquelle il avait mené une vie scandaleuse, &c. (a) L'horrible papier

(a) Les Protestans ne peuvent, d'après l'art. XV de l'Edit de 1724, contracter de mariage, que par-devant un Prêtre Catholique; il faut donc, ou qu'ils commettent ce qu'ils regardent comme un sacrilège, ou que leurs enfans soient bâtarde. Tout Protestant marié peut violer impunément sa foi; & la Loi déclare concubine l'épouse qu'il a trompée. Tout père barbare peut ravir à ses enfans leur héritage & leur état. Nous avons vu, il y a peu d'années, le Parlement de Grenoble forcé par la Loi de condamner en gémissant une épouse vertueuse & des fils innocens, & de couronner le parjure, la prostitution & le scandale.

Le même Edit n'est pas assez clair, puisqu'il semble supposer qu'il n'existe plus en France de Protestans: il traite deux millions de sujets utiles & soumis, comme s'ils n'existaient pas; les Loix conservatrices de la propriété & de l'état des citoyens, ne s'étendent point sur eux: la nature, l'honneur, la probité veillent seuls à leur défense; & cette Loi aurait couvert la France de cent mille brigands, si les infortunés qu'elle opprime, n'avaient pas été des citoyens vertueux. Cependant à Rome, les enfans des Juifs ont droit à l'héritage de leurs peres; le mariage des Juifs est protégé par la Loi, comme un contrat civil. Dans les Etats Protestans de l'Europe, où l'exercice public de la Religion Catholique est défendu, les mariages obtiennent la sanction civile du

lui tomba des mains : l'assignation était donnée au nom des sieur & dame Robinel , pere & mere de

gouvernement. En Turquie , les Chrétiens de toutes les communions jouissent du droit d'époux & de pere. En France , les mariages des Protestans de l'Alsace n'ont-ils pas tous les effets civils ? La conscience de nos Rois leur défendrait-elle de permettre en Languedoc ce qu'ils permettent en Alsace , d'accorder à leurs sujets Chrétiens ce que le Souverain Pontife accorde à ses sujets Juifs ?

Louis XIV s'était borné en 1680 à défendre les mariages entre les Protestans & les Catholiques ; & en Septembre 1685 il avait établi des formes légales pour les mariages & les baptêmes des Protestans , dans les lieux où l'exercice public était défendu. Des ministres Protestans , nommés par les Intendans , bénissaient ce mariage , dans un lieu & dans un jour marqué , en présence d'un magistrat , & les registres étaient déposés dans les Greffes des Tribunaux. L'Edit de révocation , publié le mois suivant , ne parle point des mariages , & ordonne que les enfans soient portés dans les Eglises Catholiques , pour être baptisés.

Une Déclaration du mois de Décembre de la même année , règle les formalités civiles , qui doivent constater le décès des Protestans. L'Edit de 1698 (13 Décembre) ordonne à tous les sujets du Roi , de se conformer , pour leurs mariages , aux Canons des Conciles & aux Ordonnances ; & *le Roi se réserve de pourvoir aux effets civils des mariages contractés depuis 1685.* *Louis XIV* n'y a point pourvu : la mort de *Charles II* , Roi d'Espagne , la guerre de la succession , les troubles des Cévennes , qui réveillèrent sa haine contre les Protestans , les troubles que les Jésuites excitèrent dans l'Etat pour les disputes du Jansénisme , ne permirent pas à ce Prince de s'occuper des mariages des Protestans : d'ailleurs , aucun Ministre n'osait lui révéler la grandeur du mal ; il aurait fallu lui apprendre qu'il y avait encore des Protestans dans ses Etats.

Il paraissait enfin que *Louis XV* se disposait à remédier à cet inconvénient ; & sa Déclaration du 9 Avril 1736 , sur l'inhumation de ceux auxquels la sépulture ecclésiastique n'est pas accordée , parut annoncer quelque chose de semblable pour les naissances & les mariages. C'était en effet l'inten-

la défunte , lesquels voyaient à regret sortir de leurs mains une dot , qu'ils voulaient retenir , même au prix de leur honneur & de celui de leur fille. Quoiqu'*Ambroise* fût généreux , il ne put se résoudre à restituer un bien , qui appartenait à son fils C'est à la vertu , disait-il , qu'il faut faire des sacrifices ; mais le vice honteux doit être traité sans ménagement. A Dieu ne plaise que je cède par foiblesse d'ame , des richesses que je méprise , mais dont je ne dois disposer qu'en consultant la justice & la générosité ! Le Lecteur un peu instruit comprend qu'*Ambroise* n'avait point fait célébrer son mariage en face de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine ; & qu'étant Protestant , il l'avait fait consacrer par un Ministre de sa Religion : il comprend aussi que c'était pour cette raison que son fils était déclaré bâtard , par les *Ordonnances du Roi* , & qu'il ne pouvait hériter des biens de sa mere. *Ambroise* , qui croyait que les loix sacrés de la nature seraient respectées ,

tion du gouvernement. Le feu Prince de Conti , des Ministres habiles , des Magistrats également éclairés & vertueux , s'en occupèrent par ordre du feu Roi. Mais leurs vûes furent traversées par un enchaînement de circonstances malheureuses , & par ces obstacles , que des intérêts particuliers opposent trop souvent aux projets utiles.

Nous espérons que *Louis XVI* daignera faire ce que *Louis XIV* avait promis , & ce que *Louis XV* avait commencé. Il ne s'agit plus des mariages qui avaient pu être contractés durant treize ans , dans un tems où les Protestans , accablés par tant de Loix cruelles , ne pouvaient regarder que comme un malheur les titres d'époux & de peres. Il s'agit de prononcer sur l'état de deux cens mille familles , état incertain depuis plus d'un siècle ; il s'agit de l'assurer à jamais , & il y a peu d'objets plus importans , plus dignes d'occuper la justice & l'humanité d'un Législateur.

soutenait que le consentement des parens & des parties fait le mariage ; que le contrat en fait la publicité ; que la cohabitation publique lui donne la notoriété ; que les enfans qui en naissent , resserrent ces liens précieux auxquels ils doivent l'existence ; & que la *Bénédiction* que le prêtre donne au mariage , ne le consacre que devant Dieu , qui est pris à témoin de la sincérité des engagemens que l'on contracte. Le sens-commun nous apprend cela , disait *Ambroise*. Son Procureur sourit dédaigneusement à toutes ces belles raisons , tirées de la nature & de l'esprit des Loix de tous les peuples de la terre. Il est bien question de sens-commun , lui dît-il ; nous sommes en *France* , Monsieur , & c'est sur les *Loix Françaises* que vous serez jugé : or , les Loix exigent que votre mariage soit célébré en face de l'Eglise , sous peine de nullité ; & c'est ce que vous n'avez pas fait. Monsieur & Madame *Robinel* sont méprisables , tout le monde les regarde avec horreur ; mais ils ont la *Loi* pour eux. « Quoi donc ! » répondit *Ambroise* , » la *Loi* ne doit-elle pas être le » résultat de l'opinion générale ; & si elle accorde » la protection à ceux que l'ignominie publique » poursuit , au lieu d'être l'ennemie du vice , n'est- » ce pas elle qui l'encourage & l'enhardit ? Non , » Monsieur , je veux en courir le hazard : au fonds , » ce n'est que de l'argent que je puis perdre ; car » pour mon honneur , il n'est pas au pouvoir de la » *Loi* , & je saurai le défendre. »



F R A G M E N S

*Du Plaidoyer prononcé au Parlement de...
en faveur du Sieur BORÉLY.*

MESSIEURS, (a)

AU milieu du triste spectacle que la Religion en pleurs vient mettre sous vos yeux, je n'entreprendrai point de déterminer ici quel est l'objet le plus intéressant, qui fixe aujourd'hui les regards des Juges; ou du récit incroyable des maux qu'éprouva le pere de cet enfant, que le fanatisme poursuit jusques dans le sanctuaire de la Justice; ou de la question importante, dont la décision va fixer enfin le sort de tant de Français....

Les ancêtres du sieur *Borély* furent des gentils-hommes honnêtes, mais obscurs; & ce n'est qu'à force de malheurs que leur triste descendant a donné à ce nom une fatale célébrité....

Il est des Etats, Messieurs, où le mot de Patrie a

(a) M. *Jesterman* n'avait point inséré dans son Manuscrit les lambeaux de ce plaidoyer, parce qu'il ne le connaissait pas sans doute; mais les Editeurs ont cru faire plaisir au Lecteur de lui en présenter quelques fragmens. Ceux qui désireroient le lire en entier, le trouveront encore chez différents Libraires à Nîmes. Il est intitulé : *Plaidoyer en faveur du sieur Ambroise Borély, par M^e Desbrisseaux, Avocat*; imprimé chez la Serre, Imprimeur du Parlement de...

pour l'oreille délicate de l'enfance les mêmes douceurs que les noms de pere & de mere , & où les premiers sentimens qui pénètrent le cœur du jeune citoyen , sont ceux de la reconnaissance pour son pays , de respect pour les Loix , & de l'amour pour son Roi. De quelles différentes impressions l'ame du jeune *Borély* ne fut-elle pas déchirée , dès que ses premières facultés se développèrent ! Qu'on se peigne un fils garrotté au pied de l'échaffaud , où expirait ce qu'il avait de plus cher , & forcé d'assister au supplice d'un pere , dont le sang rejaillissait jusques à lui ; d'un pere dont l'unique crime était d'avoir été attaché à sa Religion. Mais , eût-il été coupable , l'était-il le jeune *Borély* ? lui , dont l'âge répondait de l'innocence , innocent , devait-il être puni ? Dans quel Code barbare trouve-t-on cette Loi féroce , qui condamne un enfant sans crime , à être témoin de la mort ignominieuse de son pere ? Entrailles de mes Juges , vous frémissez , & ce n'est encore que le prélude des malheurs du jeune *Borély* !

Il lui restait une mere respectable , une mere tendre : les Loix la poursuivent aussi ; leurs bourreaux viennent la percer encore sous les yeux de son fils ; & ce fut entre ses bras qu'elle rendit les derniers soupirs. Alors on vit réaliser ce spectacle sublime d'un fils chargé du dépôt de ceux qui lui avaient donné le jour. Poètes du Paganisme , vous eussiez consacré cette action par votre immortelle poésie ; vous l'eussiez célébré chargé de sa tendre mere expirante , & poursuivie par les Loix. *Ambroise* enlève ce riche fardeau ; mais ce n'était pas , comme *Enée* , les ennemis de la Patrie qu'il fuyait ; c'était à la Religion , c'était aux Loix qu'il arrachait le cadavre sanglant d'une mere.... Et la pitié filiale est aux yeux de la Loi une insulte faite à la Divinité ! & cet acte d'héroïsme le rend odieux à des Chrétiens ! . . .

Ainsi la Providence, en éprouvant sa débile jeunesse, voulait peut-être fortifier son ame contre la longue suite d'infortunes auxquelles il était destiné ; & il fallait sans doute que le sieur *Borély* eût déjà passé par tous ces revers, pour ne pas succomber sous les maux dont il est maintenant la proie... Privé de tout ce qu'il avait au monde, séparé du reste de sa famille, dépouillé de son patrimoine ; sans cesse balotté par les Loix, qui le repoussaient de sa patrie, en fermant à son activité tous les arts dans lesquels il eût pu se rendre utile au Prince ; ce jeune orphelin se soumet enfin à son sort, & abandonne en pleurant le sol où il naquit. Mais les Loix lui gardaient encore des rigueurs ; elles le chassent, & lui font un crime de sa fuite. Arrêté par de vils délateurs, il est traîné de cachots en cachots ; on l'associe aux scélérats les plus infâmes, & l'on força la vertu à aller gémir dans le séjour du crime & des remords.

Le croira-t-on ? c'est dans le naufrage qu'il trouva un port à ses malheurs. Des ordres nouveaux le destinent à aller peupler le Nouveau-Monde. Mais quels ordres ? des ordres dictés par la barbarie ; des ordres plus cruels mille fois que les maux auxquels on venait de l'arracher. Ce n'était point pour lui donner la vie, qu'on le ravissait aux bras de la mort ; c'était pour le livrer à elle d'une manière plus certaine, plus prompte, & pour colorer d'un faux prétexte la férocité de ses bourreaux. Un vaisseau est préparé sur nos côtes ; il est destiné, dit-on, à le porter avec une foule d'infortunés comme lui, dans des contrées désertes de l'Amérique. Mais, (ô cruauté dont les Nations barbares ne nous ont point donné d'exemples !) on ouvre dans les flancs de ce vaisseau de larges passages à l'eau de la mer, dans laquelle il est bientôt submergé. Abandonné au milieu de l'Océan, il lutte courageusement contre la mort, & son naufrage fut

l'origine de son bonheur & de sa liberté : il y recôit la vie de quelques matelots Anglais, & il est enfin conduit sur des bords où il put la recouvrer. C'est sur les côtes des Anglais, qu'il sentit pour la première fois le bonheur ; mais il était souvent interrompu par le souvenir des maux que ses parens avaient soufferts dans sa patrie, malgré l'opulence qui couronna bientôt son heureuse industrie.

Il est des sentimens qu'aucun outrage ne peut effacer dans le cœur des mortels bien-nés, l'amour paternel, & l'amour de la patrie. On nous peint ces doux tressaillemens qu'éprouvent les citoyens heureux, qui, après une longue absence, espèrent trouver dans leur pays natal ce bonheur, qui ne paraît pur que dans ces mêmes lieux, où l'imagination & la vérité achèvent de couvrir de fleurs une vieillesse qui se plaît à se retracer les tendres jeux de l'enfance, & à en renouveler les agréables impressions. Gardons-nous de nous refuser à une image aussi vraie : mais vous attendriez-vous, Messieurs, que le nom de la France fut encore cher au sieur *Borély*, & qu'il brûla de desir d'y venir finir ses jours ? Admiron, sans les pouvoir approfondir, les motifs inconcevables qui ramenèrent le sieur *Borély* & ses richesses au sein de la France, & attendons en silence comment elle répondra à un retour aussi peu mérité.

Jusques alors le sieur *Borély* n'avait connu que la douleur & la peine ; & son cœur, flétri par tant de revers, ne s'était pas encore ouvert aux délicieuses impressions de l'amour : il oublia tous les outrages de sa Patrie, lorsqu'elle offrit à ses regards la jeune *Sophie Robinet*. Ils s'estimèrent dès qu'ils se connurent, & s'appercurent trop tard que cette estime, dont ils paraient leur liaison, avait couvert un sentiment plus voluptueux : l'amante devint mere, en

croisant n'être qu'une amie. Mais la jouissance n'éteignit point les feux du sieur *Borély* ; il court aux autels réparer l'illusion des sens ; & en recevant la main & le cœur de *Sophie*, il pardonne tout à la France.

L'époque arrive enfin, où cette aimable compagne devint mere. Avec quels transports de joie le sieur *Borély* ne reçut-il pas un gage aussi précieux ? Vous êtes peres , Messieurs, & vos cœurs se sont livrés sans doute à ce mélange confus d'amour, de crainte, d'orgueil & d'attendrissement, qui s'élève dans le cœur d'un pere, serrant entre ses bras son enfant qui vient de naître. Mais que ces heureux présages furent trompeurs ! Madame *Borély* meurt en donnant à la Patrie un fils, qu'elle laisse seul au monde pour calmer le désespoir de son époux ; & c'est ce fils qu'on veut lui arracher aujourd'hui ! . . .

Que ne puis-je oublier moi-même ici à quelle nouvelle fonction mon ministère m'appelle ! Etaient-ce donc les droits les plus sacrés de l'homme, que je devais défendre devant tous les Tribunaux ? Est-ce bien l'aveu des Juges que je réclame, pour resserrer les liens d'une union dont ils furent tous les témoins ? Et serait-il besoin d'un acte de clémence de leur part, pour justifier la naissance d'un citoyen, dont l'estimable pere n'a commis d'autre crime, que celui d'être inviolablement attaché à une secte, dont les Martyrs lui ont rendu les erreurs plus chères encore ?

Ici, Messieurs, je vois une loi s'élever contre lui ; mais quelle loi ? Une loi de sang ; une loi effacée de notre Code par nos regrets, proscrire par la tolérance du siècle, & anéantie par le silence du Monarque bienfaisant qui nous gouverne.

Si les Loix sont le résultat, &c. &c., pag. 42 & suivantes du Plaidoyer.

Vous le voyez, Messieurs, cet enfant, contre lequel on arme aujourd'hui la Religion & les Loix; le voilà qui répond, par son sourire & par ses caresses, aux larmes de ce pere qui vient le déposer entre vos bras. Heureux enfant, de ne pas connaître encore le genre d'infamie auquel on veut l'abandonner ! S'il pouvait l'entrevoir, il s'écrierait sans doute :

« Patrie implacable ! quand donc auras-tu assouvi
 » ta haine contre ma triste famille ? Me réservais-tu
 » à épuiser tes derniers traits ? Ton horrible fana-
 » tisme n'avait-il pas pu se défaltrer dans le sang
 » de mon pere & des siens ? Espère-t-il étouffer en-
 » core le dernier de leurs rejettons, & anéantir
 » jusqu'au nom de *Borély* ? Ah ! du moins, en arra-
 » chant le jour à mes ancêtres, tu leur épargnas le
 » spectacle douloureux de la jeunesse de mon pere ;
 » & en enlevant à celui-ci jusqu'à sa liberté, tu lui
 » laissas du moins l'honneur ; & tel est le patrimoine
 » dont on veut me dépouiller aujourd'hui ! Le souf-
 » frirez-vous, Magistrats intègres ? Né de pere &
 » de mere respectables, flétrirez-vous leur union
 » conjugale du nom de *débauche* ? & en me refusant
 » l'état précieux de Citoyen, jetterez-vous sur ma
 » naissance un préjugé d'autant plus cruel, qu'il
 » subjugué toutes les nations où j'eusse pu trouver
 » l'asyle que vous me refusez ? En poursuivant un
 » pere, les Loix ne lui enlevèrent que sa patrie ;
 » mais ici c'est mon existence qu'on veut souiller
 » aux yeux mêmes des étrangers, & peut-être aux
 » miens propres ; car celui qui fut le fruit du cri-
 » me, eut rarement le courage d'en abandonner la
 » trace. Prononcez donc, ô mes Juges ! arrachez-
 » moi à une ignominie que je n'ai jamais méritée :
 » laissez-moi donner toujours, sans mélange de
 » honte, le beau nom de *pere* à celui de qui je re-
 » çus la vie ; & en me la conservant une seconde

» fois, obtenez vous-mêmes les titres non moins
 » doux de *Peres de la patrie.* »

CHAPITRE XIX.

Ambroise perd sa cause, & fuit à Londres.

ON voit que la cause d'*Ambroise* fut plaidée avec éclat. Son Avocat défendit, avec l'éloquence de la raison & du sentiment, les droits de l'Orphelin que l'on déshonorait : mais l'Avocat de sa Partie adverse cita la Loi, & prouva par la même Loi qu'il n'y a point de Protestans en France, & fit voir que les *Ordonnances* du Roi exigeaient que l'on condamnât à l'opprobre sept ou huit cens mille bâtards, qui ne font que surcharger le Royaume & embarrasser le pays. Des gens pénétrants crurent voir que les Juges rougissaient en condamnant *Ambroise*, & qu'il se passait un combat intérieur entre le Magistrat & l'honnête-homme. Le Magistrat l'emporta, & *Ambroise* fut condamné tout d'une voix. La mémoire de son épouse fut flétrie, & son fils déclaré bâtard & inhabile à succéder. On comprend quelle fut l'indignation d'*Ambroise* : « Retournons, dit-il, retour-
 » nons dans cette terre d'hospitalité, où les droits
 » de l'humanité sont respectés & conservés. — Et
 » toi, malheureux enfant, qui éprouves l'infortune
 » avant de la connaître, viens chercher une patrie
 » plus douce, & qui te permette de recueillir les
 » biens que ma tendresse te conserve. »

Le soir *Ambroise* se trouva dans un souper avec deux ou trois de ses Juges : ils convinrent avec lui,

que la *Loi* qui l'avait condamné , était en contradic-
 tion avec les loix éternelles de la nature , & qu'ils
 avaient honte d'en être les organes. « Mais que vou-
 » lez-vous que nous y fassions, lui dirent-ils ? Nous
 » ne sommes que les exécuteurs, & non les inter-
 » prètes de la Loi. » — « Ce que je veux que vous
 » fassiez ? répartit *Ambroise* indigné ? Je veux que
 » vous fassiez connaître au *Monarque*, que l'on trom-
 » pe , l'abomination de ces *Loix* que vous exécutez
 » en son nom ; qu'il entende de toutes les parties de
 » son Royaume la voix des Magistrats, chargés de
 » lui représenter tout ce qui fait le malheur de ses
 » Peuples ! Cette voix ne lui fera point suspecte ; il
 » rendra les droits de l'humanité à des malheureux
 » qui en sont privés ; vous jouirez à la fois & du
 » plaisir de ne plus prononcer des jugemens iniques,
 » & de la gloire d'avoir contribué au bonheur de
 » l'Etat. Je vois, Messieurs, que j'ai été bien trom-
 » pé, lorsque j'ai jugé de ma patrie d'après les Li-
 » vres qui passaient la mer ; & que je lisais à *Lon-*
 » *dres*. Tant de *Philosophie* & d'humanité dans les
 » discours , m'avaient persuadé que j'en trouverais
 » dans les actions ; & cependant je vois que les Pro-
 » testans sont toujours sujets à des loix impitoya-
 » bles.... — De quoi vous plaignez-vous ? lui dit, en
 » l'interrompant, un vieillard très-sanguin, qui était
 » assis vis-à-vis de lui ! On nous rebat sans cesse
 » les oreilles de la sévérité des Loix Pénales ; ce-
 » pendant on fait bien qu'elles ne sont pas toutes
 » exécutées, & que les Juges, trop indulgens, les
 » laissent dormir. Il est vrai que de tems en tems
 » nous voyons pendre les Prédicans qu'on peut ar-
 » rêter, & traîner des relaps sur la claie ; mais au-
 » trefois cela se voyait presque tous les jours : ainsi,
 » Monsieur, vos plaintes sont fausses & frivoles ! »
 — « Que faites-vous donc de ces Loix, si vous ne

» les exécutez plus ? lui dit *Ambroise*. » — « Nous
 » les conservons , comme un monument respectable ,
 » dans les archives de la législation , & comme un
 » modèle pour la postérité , auprès de laquelle
 » nous ne pouvons avoir de plus beau titre. Nous
 » les tenons en réserve pour les exécuter quand
 » la fantaisie nous en prendra. Si malheureusement
 » on venait à les révoquer , les Protestans se livre-
 » raient plus que jamais à l'espoir d'une tranquillité
 » qu'il serait absurde de leur accorder : les Exilés
 » reviendraient dans leur patrie ; ils se jetteraient
 » dans le commerce ou dans l'agriculture , qui fleu-
 » rissent déjà assez parmi nous ; & la postérité nous
 » reprocherait avec raison notre grossière sottise.
 » Les Protestans sont aussi heureux qu'il est néces-
 » faire ; & si vous en exceptez la liberté de leur
 » conscience , celle de leurs biens , la sûreté de leur
 » état , la libre possession de leurs enfans , le choix
 » des professions & des métiers , ils sont traités à
 » peu près comme le reste des Sujets. »

Les Juges d'*Ambroise* se turent , parce qu'ils virent
 que tout le reste de la compagnie admirait le bon-
 sens du vieillard. On convint qu'il n'y avait que le
 siècle de Louis XIV , dans lequel on eût dû raison-
 ner de cette sorte-là. De conséquence en consé-
 quence , on en vint à regretter amèrement les belles
 choses que Monseigneur *Louvois* & le R. P. *la Chaise*
 avaient exécutées , & dont la mémoire ferait éter-
 nellement en bénédiction. *Ambroise* ne pouvant plus
 y tenir , avait disparu ; & la compagnie continua à
 s'occuper des projets que chacun mettait sur le ta-
 pis. Le vieillard , qui rayonnait de gloire & de
 vin , proposait des moyens , tous plus ingénieux
 & plus pacifiques les uns que les autres , de ra-
 mener les Mécréans. Il parlait avec tant d'enthou-
 siasme des massacres qui avaient été faits en *Irlande* ,

en *Bohême* ; en *Piémont* , en *Calabre* ; des bûchers qui avaient été allumés pendant plus de cent ans ; des gibets , des roues , des tortures & des galères , que toute la table en était émue. On convint que les tems présens étaient des tems de *mollesse* , où l'on ne se soucie plus de convertir les hérétiques par ces moyens violens. On traita avec mépris cette paisible politique , qui tolère les opinions innocentes , qu'il n'est pas en son pouvoir de changer : mais tout en louant les persécutions , on n'y voyait qu'une petite difficulté ; c'est qu'il faudrait approuver la conduite des *Nérons* , des *Décus* , des *Juliens*. Le vieillard leva fort aisément cette difficulté , en disant :
 » Que les Romains n'avaient pas le droit de persé-
 » cuter , parce qu'ils étaient dans l'erreur ; mais que
 » les Français l'ont , parce qu'ils tiennent la vérité. »
 On fut enchanté de cette solution sans réplique , & l'on se retira.

Sur le matin , *Ambroise* fut fort surpris de voir entrer dans sa chambre un des convives de la veille : il venait l'avertir , que le vieillard , en se levant de table , était monté dans sa chaise de poste , & qu'il y avait tout lieu de croire qu'il était allé à Montpellier pour solliciter une Lettre-de-cachet contre lui. L'Anglais (car *Ambroise* l'était plus que jamais) demanda ce que c'était qu'une *Lettre de-cachet* ? On le lui expliqua aussi intelligiblement qu'il est possible de le faire à un Anglais ; & *Ambroise* instruit , partit dès le lendemain avec son fils pour l'Angleterre. Arrivé à *Londres* , il fut visité de tous ses amis ; il versa quelques larmes avec eux : il convint de bonne foi , qu'il ne fallait pas juger d'une Nation par ses *Livres* , & il jura de ne plus sortir de *Londres*. Il a tenu parole : parvenu à l'âge de cent trois ans , il a toujours conservé le libre usage de sa mémoire , où étaient gravées toutes les *Déclarations du Roi* ,

(115)

& la longue liste des maux qu'elles lui avaient occasionnés. L'on dit pourtant que son dernier soupir s'est porté sur la France, & qu'il est mort en prononçant les noms de HENRI IV & de LOUIS XVI.

F I N.

*O Peuples trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts ?*

LA FONTAINE.

Les infortunes d'*Ambroise Borély* ont donné lieu aux Réflexions sur les Loix, qu'on a placées dans les Notes à fure & mesure que l'occasion se présentait d'en parler ; ainsi qu'aux Observations suivantes.



-K. with preceding. Le Vieux Cevenol.

**LE ROI
DOIT MODIFIER
LES LOIX**

PORTÉES CONTRE LES PROTESTANS.

DÉMONSTRATION.

*Avantages que la France tirerait de cette
Modification.*



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

THE ROYAL

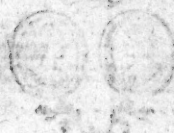
DUTY MODIFIER

LES LOIX

PORTÉES CONTRE LES PROTESTANTS.

DEMONSTRATION.

Arrangés par la F. des Amis des Arts



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.



DÉMONSTRATION.

Avantages que la France tireroit de cette Modification.

SI c'est une tyrannie que de dépouiller un Citoyen de ses biens : c'est une tyrannie, c'est une cruauté bien plus criante de lui ravir ses opinions sur un Dieu, qui lui est souvent plus cher que ses biens, & que sa propre conservation. On s'écartera toujours d'une saine politique, quand on prétendra détruire par une Ordonnance, un Arrêt ou Déclaration, les Religions & sectes adoptées par les citoyens, & quand on permettra que l'une opprime l'autre, & trouble leur tranquillité ; le Gouvernement se rend pour lors juge & partie.

L'autorité dégénère encore bien plus en une tyrannie insensée, lorsqu'elle veut prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser : la puissance souveraine doit seulement diriger les actions extérieures des sujets, & ne peut jamais, sans folie, s'arroger le droit absurde de régler ou de contraindre les mouvemens secrets du cerveau de ses sujets. Le cœur de l'homme est un sanctuaire inviolable, dans lequel la fureur seule peut tenter de pénétrer. Un Souverain ne saurait prétendre sans injustice, au droit barbare de porter le trouble dans les consciences ; & s'il avait de la raison & de l'équité, il se garderait bien de seconder les fureurs des fanatiques & des mercénaires, qui regardent comme indigne de

vivre, ou de jouir des avantages de la société, qui-
conque refuse de se soumettre à leurs idées abstrai-
tes, ou à leurs décisions présomptueuses.

Vainement exagéreront-ils les dangers de la li-
berté de penser ; les dépositaires de l'autorité doi-
vent sentir qu'il n'est point pour l'Etat de dangers
plus réels que de semer le trouble , & réduire au
désespoir une classe de citoyens , pour mettre en vo-
gue des opinions indifférentes , des pratiques arbi-
traires , des mystères impénétrables ; puisque les so-
ciétés ont été établies pour protéger la liberté , la
propriété , la sûreté de citoyens , & non pour le
maintien de la vraie Religion : car dans tous les
tems il a existé des sociétés très-bien réglées sous
des Religions différentes entr'elles , & par consé-
quent , sous des Religions fausses.

Que de maux n'a pas causé à la France le desir
insensé de régner sur les opinions par la force ! Nous
n'avons qu'à jeter les yeux sur ce siècle entier de
combats , de massacres & de supplices. On est saisi
d'effroi quand on y voit tous les forfaits canonisés ;
la rapine , les meurtres , la licence , l'injustice inon-
der la société , & la porte s'ouvrir à tous les vices ,
& aux désordres les plus crians. Les nœuds les plus
étroits de l'humanité rompus , la voix de la nature
& du sang étouffée : le mari armé contre sa femme ,
le pere contre les enfans , l'ami trempant ses mains
perfides dans le sang de celui à qui il avait juré un
attachement inviolable. De-là , naquit le plus grand
éloignement des cœurs , qui ne se rapprochèrent ja-
mais.

Il n'y a point de Ville en France , dont les habi-
tans ne puissent montrer la place où l'on a élevé
des bûchers : point de rues , que les deux partis n'aient
inondées de sang : point de familles , qui n'ait à
déplorer les meurtres , les supplices ou les crimes

de quelqu'un de ses ancêtres. On a vu le Roi obligé d'accorder dans une seule pacification quatre mille Lettres de grace : on a vu dans l'intervalle de vingt ans , deux Rois de France tomber sous le poignard des fanatiques.

Henri IV fut immolé au milieu d'un peuple qu'il voulait rendre heureux , & dont il se préparait à venger les injures : il fut assassiné après avoir vu lever sur lui , comme sur les Protestans , le poignard de la Saint-Barthélemy , & après n'avoir évité qu'à peine le sort de soixante mille Français égorgés au nom de Dieu par la main de leurs freres , & par ordre du Roi.

Ces scènes affreuses ne se renouvelleront plus , graces aux lumières de ce siècle , & à la sagesse du Gouvernement. La mesure du xv^e. siècle ne saurait plus s'appliquer à la fin du xviii^e. Le Royaume, les Protestans eux-mêmes , tout est changé. La France d'aujourd'hui n'est plus celle du tems de Henri II , & de Charles IX : les esprits & les cœurs semblent jetés dans de nouveaux moules , & la différence est moins sensible entre nos habillemens & ceux de nos ancêtres , qu'entre leurs mœurs , & les nôtres.

Les Protestans ont tout lieu d'espérer sous Louis XVI un changement de sort , qu'ils souhaitent depuis long-tems.

Il paraît que l'esprit de patriotisme , qui préside dans le conseil de notre auguste Monarque , s'étend sur tout son peuple en général , que le malheur des tems semblait avoir condamné à un éternel oubli. L'on espère que le meilleur des Princes qui nous gouverne , ce véritable Pere reconnaîtra enfin , qu'il y a des Protestans dans son Royaume , & que cette partie de ses sujets mérite d'être considérée par le bien que l'on en pourrait tirer en leur accordant seulement une existence légale.

Louis XIV a cru pouvoir supprimer le Protestantisme en France , & il a cru bien faire. On lui fit entendre que la Religion , & la politique exigeaient également la révocation de l'Edit de Nantes ; & on prétendait que le bien de l'Eglise , aussi-bien que celui de l'Etat , demandait nécessairement ce sanglant sacrifice. Quoi cependant de moins fondé que ce rigoureux système ?

Je laisse aux Théologiens le soin de prouver que la tolérance civile s'accorde non-seulement avec les décisions de l'Ecriture ; mais encore avec les sentimens des Peres. Il me suffit d'avoir les Fleuri , & les Fénelons pour garans de cette vérité , & je crois qu'il ne faut pas des lumières bien éclatantes , pour concevoir que les devoirs de l'humanité ne peuvent jamais être en contradiction avec ceux du Christianisme ; on ne saurait faire un crime à quelqu'un , de ce qu'en matière de Religion , il ne pense pas comme nous.

Mais ce que je ne saurais comprendre , c'est que le ministère Français , qui , sous Louis XIV , a donné tant de preuves de pénétration & de sagesse , ait pu ne pas prévoir le tort immense , que la suppression de la Religion Protestante , devait naturellement causer à tout le Royaume.

Il serait aussi superflu , que téméraire de ma part , de vouloir examiner les ressorts cachés d'une révolution qui a été si funeste pour l'Etat ; mais qu'il me soit permis de communiquer les réflexions que j'ai faites sur cette matière , & je me flatte qu'on conviendra avec moi , que notre Monarque Louis XVI ne pourrait pas donner une preuve plus éclatante de son amour pour le bien public , & de la tendresse de son cœur , qu'en tolérant les Protestans de son Royaume , & en leur rendant une partie de leurs anciens Privilèges.

Pour cet effet , après avoir exposé mes réflexions relatives à la nécessité de révoquer les Loix qui s'opposent au droit naturel de la nation , je répondrai à quelques objections que l'on pourrait faire sur cet objet ; j'examinerai ensuite les avantages réels qui résulteraient de la tolérance des Protestans , & j'espère que l'amour du bien public engagera quelque citoyen zélé à pèsér mes raisons , à écrire sur cette matière pour le bonheur de l'Etat , la félicité de la France & la gloire du Monarque.

L'on nous dispensera de nous étendre en raisonnemens pour prouver combien les Loix que nous avons rapportées dans les notes des Anecdotes d'Ambroise Borély offensent à la fois l'humanité & la justice ; mais nous examinerons , en peu de mots , si ces Loix sont conformes aux intérêts de la religion & aux vues d'une saine Politique.

L'intérêt de la Religion n'est pas , sans doute , que tous les hommes professent extérieurement la Religion Catholique ; mais qu'ils en aient la croyance , & qu'ils en pratiquent la morale : l'intérêt de la Religion , est qu'on ne feigne pas cette croyance. Or , ces Loix doivent-elles produire chez les Protestans , bien des conversions sincères ? Leur haine contre le Clergé , s'adoucirat-elle tant qu'ils gémiront sous une oppression , dont ils le regardent comme l'instigateur ? Deviendront-ils indifférens pour leur croyance , tant qu'ils souffriront pour elle ? Et ceux que des intérêts temporels engageront à se convertir , ou qui , pour obtenir les droits des citoyens , feront une ou deux fois dans leur vie quelque acte extérieur de Catholicité , quelle sera leur Religion de celle qu'ils auront trahie , ou de celle qu'ils haïront comme ayant été contraints à feindre de l'avoir embrassée ? Et quelle sera la Religion des enfans de ces prétendus Catholiques ? Ils n'en auront , sans

doute aucune ; ni les uns ni les autres. Au lieu d'avoir augmenté le nombre des Catholiques , on aura diminué celui des Chrétiens ; & ils vivront dans une parfaite indifférence pour tous les cultes , en suivant à l'extérieur la Religion , dont la profession fera plus utile à leurs intérêts.

Qu'on y prenne garde : dès qu'une Religion positive s'éteint dans un pays , pour faire place à l'indifférence des Religions , ou à la Religion naturelle trop spéculative & trop vague pour la multitude , puisque chaque homme diffère de sentimens & de lumières , ce pays marchera à grands pas vers sa décadence. Il n'y a pas de pays en Europe où l'on pense plus librement sur la Religion Chrétienne , qu'en Angleterre , & où on la respecte plus au-dehors ; le culte divin y est exercé avec toutes les marques extérieures de dévotion. Le Dimanche & les Fêtes sont observés avec une rigueur , dont il n'y a point d'exemples ailleurs : tout commerce , tout travail , tout jeu , toute musique interdits dans ces jours consacrés aux exercices religieux.

Mais autant il est nécessaire au bien de l'Etat , de faire régner la solide Piété parmi la Nation , autant est-il fatal à l'Etat de la faire régner avec trop d'empire : les Catholiques qui n'ont que l'écorce de leur Religion , qui la font consister dans des cérémonies extérieures & de simples simagrées , se laissent trop facilement entraîner par l'enthousiasme , la superstition , le fanatisme , la paresse , l'indolence , le mépris des choses mondaines , si funeste aux progrès des arts , des talens & du commerce. Il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur la carte de l'Europe , & parcourir tous les pays où la Religion Catholique domine avec trop d'autorité , & où les peuples s'y soumettent avec trop d'aveuglement , on les verra tous sans nerf & sans vigueur.

L'homme d'Etat qui fait passer légèrement sur le frivole , pour méditer sur ce qui est essentiel , découvre plusieurs causes de la bonne & de la mauvaise fortune de Louis XIV. La Religion semble en devenir le premier mobile. Tant que le Roi eut des maîtresses & des favoris qui élevaient son esprit à la gloire, & livraient son cœur aux plaisirs, les affaires de la France prospérèrent : Louis soutint tous les efforts de l'Europe réunie ; il triompha & fit des conquêtes. Dès qu'une dame , qui se peint dans ses lettres & dans ses actions comme une Magdeleine pénitente , s'empara du cœur de ce Roi , & le conduisit par la dévotion à l'amour , & par l'amour à la dévotion , les Confesseurs , les Directeurs , les Jésuites , les Evêques , les Religieuses , & autres personnes appartenantes au Clergé , eurent part aux affaires , occasionnèrent des schismes , firent des cabales , occupèrent le Monarque de ces dangereuses misères , & détournèrent son attention des grands objets seuls dignes de lui. Les Ministres étaient placés & déplacés tour à tour par les intrigues des Prêtres , ou d'après de frivoles soupçons sur la pureté de leur croyance. Des Généraux habiles , mais accusés de Jansénisme , ne parvenaient plus au commandement des armées : on le confiait à des Officiers ineptes , mais orthodoxes , les Confesseurs faisaient jouer au Roi un personnage faible & ridicule , en l'affujettissant à toutes sortes de momeries. Toute la Cour était en prière , tandis que les ennemis Hérétiques étaient en action : les troupes furent partout battues , les villes prises , les flotes abimées ; la France se trouva dans une décadence totale : à mesure que le Roi mitigea sa dévotion , que le crédit des Prêtres diminua , que les talens politiques & militaires rentrèrent dans le droit d'être employés , que la dévotion se renferma dans St. Cyr , Dieu bénit les armes de la France , & rétablit ses affaires.

Je conclus de tout ceci , que plus on persécutera pour la Religion , plus il y aura d'hommes sans Religion. L'observation a confirmé cette vérité générale. Les pays où l'Inquisition est en vigueur , sont remplis d'Athées ; on voit des Déistes en grand nombre dans les Etats où les Non-conformistes sont traités avec sévérité : dans les pais de tolérance , il n'y a que des Chrétiens.

Des instructions solides , mais faites avec modération , & auxquelles même on soit libre encore de se refuser ; l'exemple de la vertu dans les Prêtres Catholiques , une égale distribution de leurs aumônes & de leurs soins entre les infortunés des deux Religions. Tels sont les moyens d'opérer de véritables conversions ; & c'est ainsi qu'en ont opéré , dans leurs Diocèses , les Prélats éclairés & pieux , dont s'honore l'Eglise Gallicane.

Quels Protestans du Diocèse de Nîmes oseraient dire encore que la Religion est superstitieuse & cruelle ? Ils ne regardent plus comme l'ouvrage de la Religion , les Loix qui les oppriment depuis qu'ils ont vu le Pontife de cette Religion opposer à la rigueur des Loix , l'autorité de sa place & de ses vertus ; ils ont cessé d'haïr une Foi , dont ils ne reçoivent que des bienfaits & de bons exemples.

Voilà un Pere de l'Eglise qui n'aura pas besoin de cent mille écus pour se faire canoniser dans l'esprit des sages.

Mais quoi de plus rare , qu'un zèle éclairé ? Et quoi de plus dangereux quand il ne l'est pas ?

Ie. O B J E C T I O N.

Qu'un esprit borné vienne s'échauffer sur ce que deux Religions ne peuvent subsister dans un état monarchique qui ne doit souffrir qu'un Roi , qu'une

Loi, & par conséquent une Foi. Qu'il étale son éloquence sur ce que le passé peut être un miroir de l'avenir, qu'il expose le prétendu génie turbulent de cette secte, qu'il allègue les ruisseaux de sang qu'elle a fait couler & les tragiques événemens dont nos Peres ont été témoins, & dont les enfans eussent été les victimes; si la sagesse de Louis XIV n'eût prévenu les maux en coupant l'arbre par le pied, si cet arbre est replanté aujourd'hui l'on doit en attendre des fruits funestes: l'on m'opposera également tout ce qu'ont dit les plus fameux politiques, tels que le Chancelier Bacon, le Marquis de l'Hopital, d'Orat, le Cardinal de Richelieu, & tant d'autres que les troubles qui naissent dans la Religion, ne peuvent manquer d'en exciter dans un Royaume, & qu'il ne s'élève jamais d'orage sur le Sanctuaire, que tout le corps de l'Etat en soit ébranlé; que la paix de la France est tellement liée à celle de l'Eglise, que les moindres atteintes données à celle-ci, portent sur l'autre un coup capable de retentir jusqu'aux extrémités de la Monarchie. Que si les Protestans étaient rétablis, la Déclaration donnée à cet effet occasionnerait le jour même une grande fermentation dans les esprits; bientôt toutes les cloches du Sanctuaire sonneraient l'alarme: en moins de trois mois nous verrions paraître mille brochures contre l'idole de Dagon placé devant l'arche. Que *l'omnis homo miles*, rétentirait dans la Capitale, dans les Provinces: que du camp d'Israël partirait une grêle de traits sur celui des Philistins; que dès la première année toutes les consciences du Royaume prendraient feu, & chacun se flattant d'avoir dans son parti la vraie lumière, serait jaloux d'en vanter l'éclat, & prompt à condamner quiconque en suivrait une autre.

Voilà des conséquences capables d'effrayer tous

ceux qui ne voient pas avec des yeux d'une saine politique applicable aux circonstances de nos jours. Mais pour y répondre avec ordre, je commencerai par la première partie de l'Objection, où l'on prétend que deux Religions ne peuvent subsister dans un gouvernement Monarchique. Supposons d'abord que ce principe soit vrai, & qu'il soit plus fondé qu'il ne l'est en effet; on conviendra du moins que pour s'y conformer, il faudrait prévoir une espèce de probabilité pour le mettre en exécution, & choisir ensuite les moyens les plus convenables.

On a cru que les persécutions, les peines infâmes, & afflictives dompteraient les esprits, & les feraient rentrer dans le devoir, depuis plus de deux siècles on a constamment mis en usage ce remède funeste.

Que n'a-t-on pas fait pour empêcher l'établissement de la prétendue-réforme en France. Rappellerai-je ici le souvenir de ces fleuves de sang, de ces cruautés exercées sur un nombre infini de malheureux, immolés à la fureur du fanatisme, & au zèle emporté d'un Clergé mal éclairé, de cette journée de la Saint-Barthélemi : enfin, dont l'idée seule fait frémir la nature, & tant d'autres excès, dont les annales de ces tems font mention, & dont le Président de Thou lui-même n'a pu s'empêcher de dire.

Excidat illa dies ævo, nec postera credant sæcula !

Je voudrais ainsi que lui, pouvoir les effacer pour toujours. Tirons seulement cette conséquence, qui en résulte naturellement, que la persécution qu'on a fait éprouver aux Protestans, bien loin d'en diminuer le nombre, n'a fait qu'augmenter, & qu'après avoir privé le Royaume d'un grand nombre de Citoyens, après s'être baigné dans leur sang, on a toujours senti qu'il était impossible de les extirper
entièrement

entièrement, & on a fini par leur rendre leur ancienne liberté.

Ces événemens loin de m'étonner ne présentent à mon esprit rien que de très-ordinaire, & de très-naturel. Quiconque a étudié le cœur de l'homme, saura que la violence & la force n'ont jamais été capables de le convaincre : que les vérités les plus claires, & les démonstrations les plus solides perdent tout leur mérite, si celui qui veut persuader, ne trouve préalablement le secret de gagner la confiance de ceux qu'il doit instruire, & que les Religions les plus absurdes, & les superstitions les plus grossières ont leurs martyrs, lorsque ceux qui sont établis pour les combattre veulent dominer sur les esprits au lieu de les éclairer.

Combien d'exemples ne pourrais-je pas apporter en confirmant cette vérité ? Quoi de plus facile dans les commencemens que de ramener Arius, ce fameux hérésiarque du IV^e siècle, si l'Eglise d'Alexandrie au lieu des anathêmes, & des bannissemens n'avait employé d'abord que la douceur & la charité ? Quoi de plus funeste que les progrès de cette même hérésie, parce qu'on employa le bras séculier pour chasser ceux qui la professaient ? En 319 Arius était seul, en 356 ses Sectateurs inondaient toute la Chrétienté. S. Hilaire dans les Gaules, S. Athanase dans l'Orient, & avec eux presque tous les Evêques Orthodoxes furent chassés de leurs sièges, & Libère même eut la faiblesse de signer, pour revenir de son exil, les actes du Concile de Rimini.

Dans les siècles suivans, combien de fois cette vérité ne s'est-elle pas confirmée ? Et dans la prétendue-réforme même, combien ne trouverons-nous pas de preuve pour nous convaincre qu'il ne tenait qu'à la Cour de Rome d'arrêter dans leur pre-

mière source, les mouvemens de Luther & de Zuingle, si l'Eglise au lieu d'armer contre ses enfans rebelles un bras vengeur, leur avait tendu une main compatissante, & paternelle ?

Mais au lieu de persuader, on a cru devoir punir les démarches audacieuses d'un foible moine ; on a foudroyé ceux qui avaient embrassé sa défense : les esprits se sont aigris, la guerre s'est déclarée, & le mal est devenu sans remède.

Enfin, sans chercher des exemples étrangers & trop éloignés de nos tems, je demande seulement, si depuis la fameuse révocation de 1685, le nombre des Protestans a diminué en France ? On en a fait périr par les massacres & les supplices, plus de cent mille dans le Languedoc seul & dans les Cévennes : on en a mis à mort pour le moins autant dans le reste du Royaume, il en est sorti de France infiniment davantage. Et malgré toutes ces pertes les Religionnaires sont encore aussi nombreux qu'ils étaient avant la révocation de l'Edit de Nantes. Ce fait si bien connu du Ministère, & que je pourrais démontrer s'il le fallait, nous prouve mieux que tous les raisonnemens du monde, que les voies de rigueur, les persécutions & les peines afflictives n'empêcheront jamais les Protestans de demeurer fermes dans leurs sentimens ; que les maux mêmes qu'on leur fait éprouver ne feront que les roidir contre les persécutions ; qu'on perdra toujours un nombre prodigieux de sujets utiles à l'Etat ; qu'on fournira à nos ennemis de nouvelles forces pour nous braver ; & qu'ainsi loin de s'approcher du but qu'on s'était proposé, on s'en éloignera toujours de plus en plus.

Que la clémence au contraire succède à la rigueur ; qu'un Prince né pour le bonheur de ses Peuples, n'écoute que la tendresse de son cœur ; que d'un côté l'on adoucisse les Loix sévères portées contr'eux ;

qu'on leur donne la douce satisfaction de pouvoir être légitimement peres & époux , & que de l'autre des Pasteurs respectables redoublent de zèle pour instruire les ignorans , pour ramener les brebis égarées , & pour les édifier par une conduite conforme à celle du Maître charitable , dont ils sont les Ministres , & nous verrons bientôt les choses changer de face. Si l'humanité souffre dans les persécutions ; si ceux qui en sont la victime conçoivent naturellement de l'aversion pour les auteurs de leurs maux , & s'il est avéré qu'on ne sçaurait jamais avoir de la confiance en ceux que l'on regarde comme ses ennemis ; il est incontestable aussi , qu'en voyant révoquer les Edits & cesser leurs craintes & leurs calamités , les Protestans écouteront plus facilement les instructions qu'on voudra leur donner , & que les démonstrations d'un docteur éclairé , trouveront alors auprès d'eux un accès bien plus facile. Privés d'ailleurs des honneurs , exclus des charges & des dignités , réduits à la simple condition de citoyens , leur industrie redoublera , ils s'enrichiront par leur travail & par leur commerce ; l'aisance qu'il se procureront les excitera à desirer les récompenses & les distinctions que le Gouvernement accorde aux autres sujets & dont ils sont privés par état ; ils ouvriront les yeux , ils recevront l'instruction , la clemence , la douceur. Les récompenses feront rentrer dans le sein de l'Eglise , ceux que les persécutions en auraient éloignés pour jamais. En un mot , le zèle en matière de Religion augmente toujours en raison des difficultés qu'on trouve à vaincre. Otez au peuple la possibilité de devenir martyr , & vous diminuerez l'ardeur & le nombre des Confesseurs , l'indifférence s'emparera des esprits , les préjugés tomberont successivement , & la vérité se frayera le chemin du cœur.

Les Ministres Protestans perdront tout leur cré-

dit, dès l'instant où ils ne pourront plus être regardés comme des hommes qui s'exposent au martyre. Les principes mêmes de la Religion protestante, qui donnent à la Religion de chaque homme le droit de déterminer le sens des écritures, doivent détruire à la longue l'autorité des Ministres dans tous les pays où la religion réformée subsiste librement. Les Ministres de Hollande ont cessé d'y troubler la tranquillité publique, du moment où les Hollandais ont cessé de craindre les armes d'Espagne & celles de Louis XIV.

Les états de l'Amérique Septentrionale, où la liberté de conscience est généralement établie, ont exclu leurs Ministres de toute fonction publique, & même du droit d'entrer dans les assemblées nationales. Déjà même parmi les Protestans Français, tout ce qui n'est pas peuple fait mettre à leur véritable place ces Ministres, qui viennent recueillir des aumônes au péril de leur vie, ils cherchent à les mettre en sûreté, leur donnent des secours & ne les écoutent pas. Si ces Ministres n'étaient plus persécutés, ils ne pourraient même plus espérer d'aumônes, & on ne les verrait plus reparaitre.

Une partie du Clergé de France (a) est convaincue de ces vérités : cette partie du Clergé se joindrait au reste de la nation, pour obtenir des Loix

(a) Plusieurs Evêques qui édifient l'Eglise par leurs zèle & par leurs vertus, sont issus de familles Protestantes. Ils ne croient certainement pas qu'un homme, dont tout le crime est de penser comme leur grand pere, mérite d'être traité comme un scélérat : ils ne défendront pas des Loix en vertu desquelles leur grand pere eût pu être envoyé aux galères, sur la délation d'un Missionnaire Jésuite. Ils ne trahiront pas, pour flatter les passions des ex-Jésuites, le sang de leurs ancêtres massacrés par les Pénitens des Jésuites.

plus humaines en faveur des Protestans. Ces hommes vraiment dignes d'être les Ministres d'un Dieu de paix, croiraient par-là servir également & la Religion & l'humanité; nom sacré que la vraie piété unit toujours, & que le fanatisme & l'hypocrisie tentent envain de séparer, ils savent que pour réunir les hommes divisés par leurs opinions, il faut commencer par anéantir entr'eux toute différence; que les opinions s'affaiblissent lorsque les passions ne les soutiennent plus, & qu'on n'est pas loin d'adopter la vérité, lorsqu'on estime & qu'on aime ceux qui l'annoncent; ils savent que l'esprit de domination, de superstition, d'intolérance attribué par les Protestans au Clergé de l'Eglise Romaine, est la principale cause de leur éloignement pour la Religion, & cette cause, ils sont prêts à l'anéantir par la sagesse & l'humanité de leur conduite: ils connaissent d'ailleurs l'injustice, l'inconséquence & le danger des Loix, qui soumettent à des peines, ceux dont la Religion est différente du culte national.

En réfutant cette première Objection, j'ai dit d'abord que je supposais que le principe sur lequel elle est fondée fût véritable, & dans cette supposition j'ai répondu aux conséquences qu'on en veut tirer.

Qu'on me permette maintenant d'attaquer ce principe même, & de prouver que rien n'est si faux que cette proposition, par laquelle on avance que dans l'état monarchique il ne doit y avoir qu'une même Religion. Le principe serait fondé, s'il était question de tolérer une Religion, dont les maximes fussent dangereuses & contraires aux devoirs des sujets envers le souverain, qui dispensât ces mêmes sujets du serment de fidélité qu'ils doivent à leur maître; ou qui enseignât une morale relâchée & corrompue; Mais dès que les différentes Religions ont les mêmes principes à l'égard de tous ces devoirs, dès

qu'elles exigent également une fidélité à toute épreuve pour le souverain , qu'elle engage les sujets à lui demeurer attachés lors même qu'il est d'une communion différente de la leur : que leur morale ne renferme que les mêmes maximes , & ne prescrit que la pratique des mêmes vertus ; je ne vois pas de raisons pour se refuser à la tolérance de l'une & de l'autre dans un état monarchique , quoiqu'elles diffèrent entr'elles sur quelques articles de foi.

Le Catholique à Berlin sera-t-il moins bon sujet que le Calviniste , parce qu'il croit à la transsubstantiation , & que l'autre n'y croit pas ? Les Hongrois Protestans sont-ils moins attachés à leur Souverain , & ont-ils moins de valeur & de bravoure que les Catholiques ; quoique les premiers ne reconnaissent pas le Pape pour chef de leur Eglise ? Je veux qu'un zèle indiscret souffle quelquefois le feu de la discorde entre les deux partis ; mais alors une Ordonnance , une Déclaration du Souverain ne peut-elle pas y remédier promptement , en punissant les premiers auteurs de ces troubles ? Sera-t-il nécessaire de dépeupler l'état , pour en mettre les habitans d'accord ?

Mais quand même on voudrait prendre une résolution si violente , du moins faudrait-il auparavant s'assurer de la certitude du succès.

J'ai prouvé qu'il est impossible de déraciner entièrement le Protestantisme en France : j'ai même démontré que malgré les émigrations & les persécutions les plus violentes & les plus longues , les Protestans sont aujourd'hui aussi forts en nombre qu'ils étaient en 1685 ; mais quand on parviendrait enfin à les extirper entièrement , ce qui ne paraît pas possible , ne resterait-il pas une seconde hydre à combattre ? Les zélateurs n'indiqueront-ils pas le même expédient pour se défaire des sectaires , qui

pourraient naître de la cendre des Protestans ? Et ne ferait-on pas réduit ainsi , vu la diversité des génies des humains , à immoler tous les sujets les uns après les autres , plutôt que de les voir tous d'un même sentiment ? Concluons de-là qu'en ne voulant souffrir qu'une seule Religion dans un Royaume , on veut en former une république de Platon , & c'est entreprendre l'impossible , c'est se donner des peines superflues ; puisque l'expérience nous prouve que la diversité des Religions peut très-bien subsister dans un état Monarchique.

En effet , quoi de plus absolu , de plus tranquille , de plus réglé que le Gouvernement de Prusse ? Les adhérens des trois Religions , qui sont la Catholique , la Luthérienne & la Calviniste , sans parler des Juifs qui y sont en très-grand nombre y vivent pourtant en paix , & ils y jouissent d'une liberté de conscience complète : les états de l'Empereur , loin de souffrir de la tolérance , n'ont jamais été si puissans qu'ils le sont , depuis que ce prince à l'exemple de l'Impératrice sa mere , a fermé la bouche aux persécuteurs. Jamais le moindre trouble ne s'est élevé au sujet de la Religion dans le vaste empire de Russie ; quoique les Religions Catholique & Protestante y soient tolérées publiquement. Les Mahométans mêmes ne se sont jamais apperçus que leur tolérance pour les différentes Sectes Chrétiennes ait porté la moindre atteinte à la tranquillité dont ils jouissent , ou à leur autorité despotique.

Phénomène bien étrange ! C'est un pays despotique qui nous fournit l'exemple le plus parfait de la tolérance religieuse. L'Empire Chinois gouverné par des sages , à qui la morale tient lieu de Religion , permet aux peuples toujours enfans , toujours avides du merveilleux , de suivre en liberté la secte qu'ils préfèrent. Si dans les derniers tems le gouver-

nement a donné l'exclusion à la Religion Européenne : l'intolérance des Catholiques , l'indépendance où veulent être ses Ministres de la puissance temporelle , enfin le tort que le célibat fait à la population , ont été les motifs qui déterminèrent les Empereurs Chinois à la bannir de leurs états.

Les troubles ne se sont élevés , le sang n'a coulé que dans les Empires où le zèle des persécuteurs a voulu passer les bornes de la puissance spirituelle. Après avoir reconnu l'inutilité des voies de rigueur , après en avoir mille & mille fois éprouvé les funestes effets , persisterons nous encore à être les victimes de nos préjugés ?

Passons à présent à l'autre partie de l'objection. Je demanderai en premier lieu : quelle relation peut-il y avoir entre une Déclaration , qui règle des droits purement civils & les dogmes Catholiques , ainsi que les erreurs des réformés ? Comment des mariages très-réels , qui ne passeroient plus pour un concubinage honteux , ou des successions qui seroient transmises à des légitimes héritiers pourraient-ils donner lieu aux Protestans d'écrire de nouvelles apologies de leur dogme & aux Catholiques de venger les leurs ?

Que l'on connaît bien peu les réformés d'aujourd'hui , si on leur suppose le moindre empressement à faire des prosélites ! Redevenus Français par leur aggrégation au corps de l'état , je réponds qu'ils ne penseraient qu'à vivre en paix avec tout le monde. Peut-on même penser , sans rire , que de bons négocians peu attachés la plupart à leur croyance , voulussent dogmatiser au risque de perdre ce qu'ils ont de plus cher ? C'est une justice que nous devons à l'Eglise Catholique , c'est qu'elle seule met au nombre de ses devoirs , celui de convertir les pécheurs , & de rappeler ceux qui s'égarent : comme la succes-

sion des Apôtres est son appanage , à elle seule appartient le zèle de l'apostolat. Dans les sectes étrangères on peut bien se croire en possession de la vérité ; mais on se soucie peu de faire pour elle des conquêtes , fort indifférentes pour le salut de leurs adversaires , elles mettent presque au nombre des titres odieux celui de convertisseur. La tolérance qu'ils desirent , ils l'accordent aux autres sans peine. Qu'on leur procure la validité de leurs mariage , l'autorité paternelle , & qu'on leur laisse les tristes lambeaux de leur symbole de Dordrecht : contens de la paix intérieure de leurs consciences , ils se garderont bien de troubler celle qui les unirait au dehors avec les citoyens : d'autant plus que l'une est tout à la fois le germe & le fruit de l'autre.

De plus , croit-on aujourd'hui le parti Protestant fécond en écrivains bien redoutables ? La plupart Artistes , Banquiers , Commerçans , plus jaloux de tenir leurs livres en règle , que composer des volumes , ils n'entrent dans leurs cabinets que pour visiter les calcus de leurs comptoirs & supputer les pertes ou les gains de la semaine : quand on a vingt lettres de change à acquitter , on ne pense guère à enfanter des livres. Ce n'est pas que ces Messieurs manquent d'esprit , de talens , de connaissance ; mais le genre polémique demande autre chose : il faut joindre à l'étude de l'antiquité , l'habitude d'écrire , & l'exercice du fillogisme à des méditations métaphysiques , qui , pour être soutenues , demandent le repos du célibat : or , nos Religionnaires sous le joug de l'hymen , & dans des détails de ménage se trouveroient eux-mêmes étrangement étonnés de se voir avec la lance de S. Augustin , ou sous l'armure de S. Thomas.

Je fais fort bien que leurs Ministres dans le dernier siècle , ont prouvé que leur glaive théologique

n'était pas émouffé ; mais je fais aussi que les tems ont changé ; je fais aussi que leur mauvaise cause avait autrefois d'assez bons Avocats ; mais aujourd'hui ils n'ont pour armes que les débris des anciens , & ayant perdu l'habitude de les manier , oseraient-ils se hasarder dans une lice , où la honte est la compagne inséparable de l'inexpérience ? Mais je veux même que la démangeaison d'écrire les aiguillonne , & que leurs Ministres aient l'imprudence de nous attaquer. Eh bien , notre Eglise Gallicane ne ferait-elles pas en état de se défendre ? N'avons nous pas des Evêques , des Docteurs , des Ecclésiastiques pleins de lumières & d'érudition ? Familiers avec l'écriture & les Peres , tous Athlètes intrépides d'autant plus sûrs de vaincre , qu'ils combattraient sous le bouclier de la vérité ? Et quoique notre Clergé n'ait pas besoin de troupes auxiliaires , ne verrait-on pas partir du fond des cloîtres mille écrits lumineux , qui non seulement feraient repentir ses agresseurs de leur témérité ; mais peut être leur ouvriraient les yeux sur leurs propres ténèbres ? Que fais-je même , si dans le corps des Avocats si distingué par l'éclat des talens & l'amour de la vérité , on ne verrait pas paraître de nouveaux Eusèbes assez courageux pour dire hautement anathème à Nestorius ; & qui , sans négliger les intérêts de leurs cliens , signaleraient leur attachement pour la Religion , par les coups qu'ils porteraient à ses adversaires.

Un gouvernement sage ne doit pas craindre sur des probabilités des inconvéniens qui pourraient arriver. C'est manquer son but que d'aller au-dessus , & trop de précaution est une faute capitale en fait de politique , comme trop peu : c'est au vrai qu'il faut aller sans se laisser effaroucher par des inconvéniens invraisemblables. Leur probabilité même ne mérite souvent de la part d'un homme d'état , qu'un

regard de mépris. L'administration est comme le métier d'un Tisserand, que quelques fils viennent à se rompre, l'ouvrage n'en va pas moins son train. Un Souverain dans sa marche ne doit pas être plus arrêté par les clameurs de la controverse, que le soleil ne l'est dans la sienne par les croassemens de quelques grenouilles. Je fais bien que le monde moral a beaucoup d'influence sur le physique, & qu'un seul cri parti du Sanctuaire peut mettre cent mille bras en mouvement ; mais ce cri a toujours des avant-coureurs qui n'échappent pas à l'attention du ministère. Au surplus, comptera-t-on pour rien la vigilance des Parlemens ? Ne connaît-on pas leur prudente activité pour le repos de l'état ? Attentifs sur les moindres étincelles, comment ne le feraient-ils pas sur le foyer qui pourrait les produire ?

L'on me dira que l'œil du Magistrat ne glisse que sur des surfaces, que les souterrains sont pour eux impénétrables, que les presses clandestines se dérochant aux regards de la police, peuvent impunément jeter dans le public une foule de ces libelles, dont le fiel peut aigrir les esprits, & le poison infecter le cœur.

Mais fera-ce toujours des traits de plume qui nous feront trembler ? Pour moi je ne crains que les canons & les bayonnettes : cinquante bataillons me paraissent plus dignes d'attention que des milliers d'écrivains, dont les feuilles ne faisant que passer des mains du Colporteur dans la poussière d'une bibliothèque, seraient plutôt un aliment pour la curiosité, qu'aux yeux du politique un objet allarmant. Le ministère verra toujours d'un œil fort tranquille les nuages de l'école produire quelques éclairs, & se résoudre enfin en une pluie légère, qui du moins ne fera de mal à personne, & qui au contraire pourrait faire beaucoup de bien. Car enfin, où serait-il

le grand malheur pour l'Etat, si la carrière de la controverse étant ouverte on voyait jaillir du conflit des intelligences belligérantes, de ces étincelles heureuses, qui sans mettre le feu nulle part, répandraient par-tout lumière & chaleur ? Où serait le mal que l'émulation tirât de leur assoupissement mille esprits désœuvrés qui languissent dans l'inaction, & qui n'attendent que le moment de la sève pour produire d'excellens fruits ? Où serait le malheur de former dans la Sorbonne même, une Sorbonne nouvelle, qui, au lieu de se nourrir de tracasseries stériles sur des opinions du moins problématiques, tournerait ses batteries contre des hérésies nouvelles, dont la ruine lui ferait cent fois plus d'honneur que ses sermens si ridicules contre les Baius & les Arnauld ?

Ainsi, de cette fermentation que l'on craint tant, il n'en résulterait que des avantages, puisqu'on substituerait par-là des études solides à des chicanes infructueuses, des antagonistes réels à de vains phantômes, des victoires presque assurées pour l'Eglise à des dissensions scandaleuses qui la déchirent. Et si la liberté d'écrire dégénère en licence, le ministère toujours supérieur au tourbillon des disputes théologiques, n'a-t-il pas mille moyens pour faire rentrer dans leur petite sphère ceux des Sectaires, ou des Catholiques qui s'aviseraient d'en sortir avec indécence ? D'ailleurs je differte ici fort inutilement : car je le répète, sur quel fondement imaginer, que parce que les Protestans seraient réhabilités dans quelques droits civils, la manie leur viendrait aussi-tôt de réveiller les querelles théologiques ? N'est-il pas absurde de penser, que traités avec plus de ménagement comme citoyens, ils voudraient d'abord troubler l'Etat comme controversistes ?

Cette antipathie naturelle qui règne entre les Ca-

tholiques & les Protestans, est moins dans le fait que dans l'imagination. La philosophie, dont les progrès sont si sensibles, (je parle de la philosophie que le bon sens dirige & que la piété consacre ;) ne fait elle pas entendre à nos Français d'aujourd'hui, que les droits de l'humanité sont respectables, même dans les Cannibales ? Pourquoi donc s'imaginer qu'une Déclaration favorable aux Protestans, sur des points que le droit autorise, effaroucherait une nation, qui dans ses mœurs, son affabilité, sa politesse, ses vertus sociales, présente à toute l'Europe le tableau le plus attrayant pour l'humanité ?

Quant à l'opposition du Clergé, dont le premier ordre est si zélé pour le salut des âmes, & le second si délicat sur l'article de religion, l'on me permettra que je fasse ici deux réflexions. La première, c'est que cette affaire ne regarde pas le Clergé : il est vrai que l'hérésie attaque l'Eglise ; mais l'hérétique appartient à l'Etat. L'habitude où l'on est de confondre le faux dogme avec son sectateur, fait qu'on les jette ensemble dans la même fournaise, & que l'horreur qu'on a pour l'un, inspire ordinairement pour l'autre ; sinon une aversion réelle, du moins un véritable éloignement. Mais c'est une injustice ridicule de ne pas mettre de différence entre l'erreur, dont l'intolérance est légitime, & l'errant, dont la tolérance est de droit. Pourquoi donc deux objets si faciles à distinguer, dont l'un est tout spirituel & l'autre purement temporel, formeraient-ils une division entre le Sacerdoce & l'Empire, dont les districts sont tracés si distinctement ? Que les Prêtres s'élèvent contre les hérésies & signalent leur zèle en les combattant, c'est leur devoir ; mais les corps des hérétiques ne sont que sous la main du Souverain, seul maître de régler leur destinée. Ainsi, n'en déplaise au premier ordre du Royaume, & sans manquer aux grands égards qu'il mérite, il fera toujours vrai

de dire que l'aggrégation au corps civil, ou l'exclusion de son sein, n'est pas du tout de la compétence des Tribunaux Ecclésiastiques. Il n'appartient qu'au sceptre d'Assuérus d'admettre au pied de son trône, ou d'en écarter ceux qu'il juge dignes ou indignes de vivre sous ses loix. Si nous vivions sous un Gouvernement théocratique, on n'aurait sans doute qu'à interroger l'Ephod, sa décision ferait règle : on chasserait tous les Egyptiens, & les Gabao-nites seraient mis à l'écart. Mais Dieu, quoique seul maître absolu des Empires, ne les gouverne pas immédiatement : c'est à la prudence des Princes revêtus de son pouvoir qu'il en abandonne la conduite : l'Eglise elle-même se fait un devoir d'en respecter les loix. Je fais que les Princes à leur tour s'en font un de respecter celles de l'Eglise, dont le Gouvernement peut être regardé comme vraiment théocratique ; puisqu'elle est sous la motion immédiate de l'esprit divin, qui veille sur sa destinée, dicte ses oracles, régit ses assemblées & préside à ses opérations ; mais je ne conclus pas de-là, que quand tous les Evêques d'un Royaume s'accorderaient pour s'opposer à l'introduction d'un peuple hérétique au milieu des enfans de l'Eglise, que ce soit la voix de Dieu qui se fasse entendre, & que toutes les raisons d'état imaginables ne puissent pas balancer en cette occasion l'humanité des Pasteurs. Je ne saurois d'ailleurs me persuader qu'il y ait des Evêques qui puissent avoir une telle pensée : car leur concert unanime ne s'étend que sur un point de doctrine mûrement discuté, éclairci solidement & canoniquement décidé ; mais l'existence légale de quelque hérétique que ce soit, a-t-elle jamais été l'objet d'un jugement doctrinal ? Où sont les Conciles qui décident, que les Luthériens & les Calvinistes ne peuvent être admis sans prévarication dans un Royaume Catholique, pour

y jouir des droits de citoyens ? Et même quand ; dans une assemblée d'Evêques, l'un d'entr'eux s'aviserait de proposer comme un problème, si le Prince a le droit de procurer un état civil aux Protestans, quel cri s'éleverait de toutes parts contre la témérité d'une question si manifestement injurieuse à l'autorité Royale ; mais je veux qu'ils soient d'accord pour décider autrement, à quoi reconnoît-on la voix de Dieu dans une pareille décision ? On confond souvent l'Eglise Catholique avec l'Eglise Gallicane : l'une est bien sous la motion de l'Esprit-saint qui la rend infallible ; mais où sont les promesses de l'infalibilité de l'autre ? S'il était question ici de mettre en vigueur, ou les fausses décrétales, ou la pragmatique sanction, pourquoi faire emporter la balance les unes sur les autres ?

Un ministère éclairé doit se moquer de ces *idées bourgeoises*, que de fausses préventions entretiennent. D'abord connaissons-nous la disposition des esprits du Clergé, pour assurer une réclamation universelle de sa part.

Mais je me garderais bien d'avoir de notre Clergé une si mauvaise opinion, je me garderais bien de lui prêter des dispositions qui lui sont injurieuses. Dans cette hypothèse je donnerais nos Religieux & nos Prêtres, ou pour des barbares qui ne connaissent pas les droits de l'humanité, ou pour des tyrans, qui prétendent dominer sur toutes les consciences. Qu'on rapporte au milieu de nous une peuplade d'Hottentots ou d'Illinois, le Clergé s'opposera-t-il à ce qu'on leur accorde des lettres de naturalité ? Pourquoi donc voudrait-il qu'on les refusât, je ne dis pas seulement à des hommes, qui, nés sous les Loix de notre Monarque, ont droit à l'air natal qu'ils respirent ; mais à des Chrétiens qui font profession de croire le même Evangile que nous, à qui nous sommes redeva-

bles des plus excellentes apologies du Christianisme ; défenseurs aussi zélés que les Catholiques de la divinité de Jesus-Christ ; je dis plus , qui dans leurs écarts mêmes méritent notre indulgence , puisqu'ils croient ne devoir obéir qu'à Dieu , ne desirer que leur salut , ne craindre que de blesser leurs consciences ? Assûrement , si le Clergé de France s'obstinait à demander qu'on chassât du Royaume , ou qu'on y tint dans une espèce de néant des hommes précieux à tous égards , que faudrait-il penser d'une nation , dont le Clergé donnerait de tels exemples ?

Si le ministère ne se laisse pas fléchir à accorder aux Protestans Français le droit si juste d'être considérés comme Français , on entretiendrait par-là une ridicule différence entre les sujets & les citoyens ; par-là on priverait le Royaume d'une multitude d'habitans qui lui seraient très-utiles : par-là on multiplierait au milieu de nous les contraventions à des Loix existantes , qu'il serait plus sage de révoquer , que de les laisser ou cruellement exécuter , ou violer impunément : par-là on perpétuerait un manège indigne de dissimulation & d'artifices d'un côté , d'hypocrisie & de sacrilèges de l'autre : par-là on continuerait un trafic honteux de billets de Confession. La profanation de trois Sacremens , la Pénitence , l'Eucharistie & le mariage : par-là l'odieux des persécutions subsisterait & retomberait sur le Clergé. Ainsi en laissant les Protestans *in statu quo* les Evêques vont directement contre les vues d'une saine politique & de l'Evangile même ; & l'intérêt de leur conscience doit leur faire desirer un changement à cet égard. De quel poids ne doivent-elles pas être chargées devant Dieu , par cette masse énorme de sacrilèges & d'impostures , qui accompagnent les fausses conversions dans leurs diocèses ? Pouvons-nous douter que nos Evêques , qui croient la présence

fence réelle & le mariage un Sacrement, ne soient plus coupables que les Protestans qui ne croient ni l'un ni l'autre ? On a beau dire que c'est la faute des seuls hypocrites s'ils en imposent ; la certitude où l'on est que ce n'est que grimaces, que figneries de leur part, certitude confirmée par une expérience journalière, permet-elle de regarder comme innocens ceux qui poussent dans nos Sanctuaires tant de profanateurs qui sont les premiers à s'en plaindre ? Et quel tissu d'horreurs ne résulte-t-il pas de cette espèce de Comédie, que le Clergé joue avec les Protestans ? l'avilissement du Sacerdoce, un grand mépris pour les Evêques & les Religieux, des doutes funestes sur la sainteté de nos Mystères, des railleries perpétuelles sur le despotisme des Prêtres, un vernis de ridicule jetté sur les droits de la conscience, l'extinction de la foi, la décadence des mœurs, une indifférence générale pour la Religion : voilà le fruit de ces scènes scandaleuses que donnent les Protestans & les Prêtres : les uns en sacrifiant leur conscience à leur cupidité, & les autres en se mettant dans l'alternative du crime ou du malheur.

Je fais bien que que tout vrai Catholique serait bon Français ; mais est-il nécessaire pour être Français d'être bon Catholique ? combien de Déistes dans le Royaume, de Pirrhoniens, de Matérialistes qui n'ont pas même les dehors du Christianisme & qui jouissent de tous les droits de citoyens, & dont les mariages sont regardés comme légitimes, quoiqu'ils en profanent le Sacrement, les Evêques seraient-ils bien venus à demander qu'on privât de leur état tous les Mécréans qui n'étant pas même Chrétiens, sont plus éloignés de la catholicité que les Sectaires, & dont par conséquent le retour dans la bonne voie est moins à espérer que celui des Protestans à l'unité ? Rien n'est plus préjudiciable à l'Eglise, que d'atta-

cher à sa livrée des avantages temporels. Par-là on fait de l'hypocrisie, le chemin de la fortune ; & de la profanation de nos Mystères, un appas pour la cupidité.

Mais laissons pour un moment les intérêts de la Religion à part, & raisonnons là-dessus en politiques. Le Clergé ne demande rien, sinon qu'on laisse les choses dans l'état où elles sont. Mais si cet état repugne à la justice & au bon sens, s'il contrarie les plus saintes maximes de la politique, s'il préjudicie au bien du Royaume, est-il sage, aux yeux même de nos Evêques, de le perpétuer ? Or, que veut dire un grand peuple domicilié en France & qui n'est pas Français ? Qu'il vienne dans nos ports une foule d'étrangers de toutes les Nations que le commerce appelle, ou qu'attire la curiosité, ce flux & reflux étant perpétuel & passager à la fois, ne demande de la part du Gouvernement qu'un léger détail de mesures & de précautions ; mais en est-il de même de deux millions d'habitans, qui, répandus dans nos Provinces, auraient un domicile fixe & permanent, sans être autorisés par les Loix ? Pourquoi ne seraient-ils pas sujets du Prince, s'ils en sont les tributaires, & comment en sont-ils les sujets, si l'existence légale leur est justement contestée ? Pourquoi refuser le titre de citoyen à celui qui n'en refuse aucune des charges ? Et comment l'accorder à des gens, que l'infâmie du concubinage, & la tache de bâtardie en rendent indignes ? L'on veut qu'on fasse semblant de ne pas voir les Protestans dans le corps de l'Etat ; mais par quel secret en sont-ils les membres s'il ne lui appartiennent pas ? Que signifie au milieu de nous une multitude bizarre d'hommes qui seraient étrangers & regnicoles, soumis à des chefs & cependant acéphales, subalternes sans supérieurs, citoyens sans l'être, dont les femmes ne seraient pas leurs femmes, ni les

enfans leurs enfans ? Une base toujours chancelante ne fut jamais celle d'une politique judicieuse. Par quel lien veut-on attacher au Souverain une grande partie de ses sujets, qu'il ne regarderait pas comme tels, & qui n'offrirait lui-même à leurs yeux qu'un phantôme de Roi ? Il faut pour la santé du corps, ou l'amputation des membres gangrenés, ou s'ils sont jugés sains & vigoureux, que le même sang circule de la tête jusqu'aux extrémités. Or, si la prudence exige de chasser les Protestans, ou d'en faire des compatriotes, permet-elle de balancer entre ces deux partis ? Non, me dira-t-on ; mais il est un milieu, qui consiste à fermer les yeux sur l'existence des gens qu'on ne veut pas perdre & qu'on ne pourrait gagner. Eh ! quel expédient qui suppose, ou les artifices d'une politique tortueuse, ou la faiblesse d'un gouvernement incertain ? Convient-il au ministère de France de marcher aux yeux de l'Europe autrement que tête levée ? Les maux réels ne demandent point de palliatifs, & les imaginaires ne méritent que du mépris. Un sage législateur, loin de jamais fermer les yeux, fait sentir qu'il les tient toujours ouverts : feindre de ne pas voir ce qui faute aux yeux de tout le monde, c'est se donner un ridicule puerile, & voir des dangers où il n'y en a pas, c'est s'en donner un deshonorant. Qu'on ferme les yeux, à la bonne-heure sur certains abus, dont l'abolition est sans profit & la perpétuité sans conséquence. Mais que deux millions de personnes en France soient tous les jours dans le cas d'être ; ou punies avec sévérité ou criminelles impunément : que cinquante mille mariages prohibés jettent tous les ans dans le Royaume cinquante mille bâtarde, sans chefs, sans droit, sans famille : que le silence de nos loix prouve dans elle un vice radical, l'inutilité, ou que leur vengeance devienne un germe de troubles, de désordres & de

scandales : que le Royaume ait l'avantage d'augmenter ses forces d'acquérir des biens , de grossir ses richesses , d'étendre son commerce , de peupler ses villages , de relever ses manufactures , de multiplier les contribuables , de compléter ses régimens , d'enclasser des matelots , de donner plus de jeu à tous les ressorts de l'administration , ou qu'il se prive de tous ces avantages en laissant les choses, *in statu quo* , en fermant les yeux sur des objets que la plus mince législation mettrait au plus haut prix ; or , l'on m'avouera que c'est se crever les yeux , & non pas les fermer , que de rester dans l'indifférence sur un point de vue aussi intéressant. Que l'on juge de-là si l'on doit craindre la moindre opposition au rétablissement des Religioneux , sur tout de là part d'un Clergé aussi zélé pour la décence des mœurs & le maintien du bon ordre , qu'ardent pour la gloire & le bien de l'Etat.

C'est une fausse prévention répandue dans un certain public plus consciencieux que réfléchi que le Roi étant dans le dessein de rendre les avantages de l'état civil aux Protestans , il serait indécent à nos Evêques d'être des témoins muets d'un tel changement , & qu'ils ne pourraient se dispenser de faire à Sa Majesté des représentations sur le préjudice qu'il pourrait porter aux intérêts de l'Eglise.

Mais l'on m'avouera , que si la bienséance exige du Clergé qu'il donne des marques de son zèle sur un Edit , dont on ne peut désavouer le rapport indirect avec la Religion , l'on m'avouera , dis-je , que ses représentations faites , là finit son ministère : ce n'est point à des mains destinées à manier l'encensoir , que sont confiées les rênes du gouvernement. Il n'appartient qu'au Conseil de Sa Majesté de décider sur une affaire qui est proprement du ressort de la puissance séculière.

Mais de plus ne ferait-il pas plus sage & plus prudent à nos Evêques d'attendre les ordres du Souverain dans un noble & respectueux silence, plutôt que de marquer de l'inquiétude pour des intérêts, sur lesquels ils peuvent s'en reposer sur la piété, les lumières & l'attention de Sa Majesté.

On reproche aux Protestans d'avoir causé des troubles dans le Royaume. Je conviens que les Calvinistes ont paru plus d'une fois les armes à la main : je fais que durant ces guerres cruelles, dont le Royaume a été si long-tems la proie, Catholiques & Protestans, tous se sont livrés de part & d'autre à des excès qui font frémir : sur cet article nulle contradiction ; mais il s'agit d'examiner qu'elle était la source de ces guerres, & si la Religion en était le vrai mobile. Car l'on m'avouera que c'est un paralogisme ridicule de confondre, comme les trois quarts des Lecteurs, le prétexte avec la cause, le ressort avec l'effet, les moyens avec la fin. Or, qu'on lise les Historiens, je ne dis pas certains Catholiques, qui en disent trop ; ni les Protestans, qui en disent trop peu ; mais les écrivains sensés qu'on peut regarder comme des guides sûrs dans le labyrinthe de l'histoire, & l'on verra que ces guerres n'ont point été des guerres de Religion ; mais l'effet de diverses passions violentes, qui, se contrariant sans cesse, profitaient de la variété des conjonctures, pour prévaloir tour-à-tour ; l'on verra que la vraie source des maux, est l'ambition de la maison de Lorraine, qui se voyait assez près du trône pour former le projet d'y monter. Pour réussir il fallait après la mort de Henri II s'emparer de la Souveraine puissance ; aussi les Guises s'en saisissent-ils. Oncles de la Reine, & par-là maîtres d'un jeune Roi de seize ans, ils s'affurent des premières places, distribuent à leur gré les faveurs, se font des créatures, éloignent ceux qui leur font ombrage, & sur-

tout n'oublent rien pour écarter de la Cour les Bourbons, qui au défaut de la branche stérile des Valois, étaient les héritiers légitimes de la Couronne. On pense bien que le Roi de Navarre, & le Prince de Condé, chefs des Bourbons, ne voyant pas d'un œil tranquille l'élévation des Guises, jaloux des droits que la naissance & le mérite leur donnaient, n'épargnerent rien pour les faire valoir : *Indè mali labes*. D'un côté les Guises avec toute l'impétuosité d'une ambition sans bornes ; de l'autre les Princes du Sang avec toute l'activité que l'orgueil du rang, & la jalousie contre des étrangers peuvent inspirer : en faut-il davantage sous un jeune Roi faible & sans expérience, pour mettre tout le Royaume en feu ? Il ne s'agit que de leur fournir des partisans ; les voilà qui s'offrent tout naturellement dans le sein de la France partagée alors en deux classes d'hommes, que le zèle de la Religion remplit d'une animosité reciproque. La moindre impulsion suffit pour leur faire prendre les armes. Les uns volent à la voix des Guises, les autres sous les étendards des Princes ; mais dans le fond s'agissait-il des intérêts de la Religion ? Point du tout. Le premier cri de part & d'autre était qu'on marchait au service du Roi, pour le salut de l'Etat ; les uns prétendant venger les droits de l'autorité royale ; les autres s'opposer aux abus qu'on en faisait. Il est vrai que les chefs n'ignorant pas l'ascendant de la Religion sur les esprits, & trop habiles pour n'en pas profiter, ne manquèrent pas de mettre en jeu le ressort des consciences, & d'exciter l'ardeur guerrière avec l'aiguillon du fanatisme ; mais il faut l'avouer, les plus zélés Catholiques n'avaient guères alors l'esprit de l'Évangile, & les plus vils des sectaires étaient le jouet d'une aveugle prévention : tous couvrant leurs vues du manteau de la Religion, servaient d'instrument, sans peut-être s'en douter, aux passions

des grands. Aussi, dit le président Hainaut, d'après un auteur de ce tems : *Dans toutes ces guerres il y avait plutôt du malcontentement que de la Huguenoterie.* Ce serait donc une injustice, un défaut de discernement d'attribuer au Protestantisme, comme à sa première cause ces tragédies affreuses, qui se sont succédées sous les règnes de François II, de Charles IX & d'Henri III, dernier Prince de la branche des Valois. Il en est de ces guerres comme de tant d'autres, que l'ambition des grands allume, que la jalousie des mécontents entretient, que l'esprit de vengeance perpétue, qu'enfin la fureur & l'animosité rendent si cruelles & si funestes : & s'il fallait même accuser ou les Protestans, ou les Catholiques des maux que la France a si long-tems éprouvés, ferait-on si mal fondé à l'attribuer à ceux-ci ; puisque c'est l'ambition de leurs chefs, les Guises, qui a ouvert dans ce Royaume, la boîte de Pandore ? Ainsi, le Protestantisme & le Catholicisme n'entraient dans toutes ces tragédies que pour y jouer les derniers rôles.

Mais pourquoi revenir sur toutes ces horreurs ? Plût à Dieu qu'elles fussent effacées de nos annales ! C'est au règne d'Henri IV qui termine tout, qu'il faut s'arrêter. Ce Prince est reconnu Roi par ces deux partis : la Paix est rendue à tout le Royaume, Protestans & Catholiques, tous mettent bas les armes, tous jouissent ensemble des droits de citoyens. L'égalité entr'eux rétablit l'union. L'Edit de Nantes les met tous au même niveau. Henri ne peut se dispenser de reconnaître les Protestans pour ses sujets, & de les agréger au corps de l'Etat ; ainsi, les voilà avec justice, marchant pour les droits des citoyens sur la même ligne que les Catholiques. Chacun vit tranquille dans sa Communion. Henri maintient les uns & les autres dans un commerce de bienfaisance, que la différence des symboles n'empêche

pas. Pourquoi cet heureux équilibre a-t-il été rompu ? Par la faute de qui les troubles ont-ils recommencé ? Voila , ce me semble , le point qui doit décider de la justice , ou de l'injustice faite aux Protestans.

Je sens bien que l'on peut m'opposer ici les nouveaux troubles sous le règne de Louis XIII. Ils s'emparèrent des villes , soutinrent des sièges , armèrent des vaisseaux , se liguerent avec les Anglais. Mais je demande à mon tour , si l'on doit appeller incendiaires ceux dont on brûle les maisons , & duelliste un homme qu'on force à tirer l'épée. Si l'on eût suivi sous Louis XIII , le plan de Henri IV , & qu'on eût eu l'attention de contenir les Catholiques dans leurs justes bornes , auroit-on vu le parti contraire sortir des fiennes ? On sentit bien la nécessité d'un tel parti dès le commencement de ce règne ; car Louis XIII , à peine sur le trône , trouve à propos de donner une nouvelle force à l'Edit de Nantes par la déclaration de 1610 , dans laquelle il dit formellement : *encore que l'Edit de Nantes soit irrévocable , & n'ait pas besoin d'être confirmé , néanmoins , savoir faisons , enjoignons & ordonnons que ledit Edit , en tous ses points & articles , soit entretenu & gardé inviolablement.*

Qui donc doit on regarder comme turbulens & rebelles , ou ceux qui se moquent des déclarations de nos Rois , ou ceux qui s'y conforment ? De l'aveu même des adversaires , les Protestans étaient tranquilles ; on sentit même l'injustice d'aller troubler des citoyens dans la possession de leur état : leur soumission faisait quelque peine , on désirait pour ne pas être agresseurs , qu'ils le devinssent. Pour les irriter , on échauffe secrètement le peuple dans plusieurs Provinces. On suscite des querelles , on outrage les Sectaires. Ils demandent envain justice , les clameurs des Catholiques rendent sourds aux plaintes des Protestans : on refuse les moindres faveurs aux grands de

leur parti : On ôte le Gouvernement du Béarn à Caumont de la Force ; rien n'enhardit tant les oppresseurs, que le deni de justice aux opprimés. Dans quelques villes du Languedoc, de la Xaintonge, du Poitou, on poursuit à coups de pierres les excommuniés : on pille plusieurs de leurs maisons : on brûle deux de leurs Temples : on répand un bruit sourd dans tout le Royaume, qu'ils sont à la veille de leur ruine totale. Ajoûtez à cela, le souvenir encore récent de la Saint Barthélemi. Que de motifs, quand on ne voit sur sa tête que des nuées noires, de craindre de nouvelles tempêtes ! Quel parti prendre alors ? Celui du devoir, sans doute. C'est-là le premier cri du cœur Français : aussi ce fut le résultat des premières assemblées synodales des Protestans : obéir au Roi, mourir plutôt, que de prendre les armes contre son Souverain : c'est à quoi les Lettres circulaires de leurs Ministres exhortaient toutes leurs Eglises ; mais les vexations continuent, on ne cesse de les harceler, d'Epernon, Themines, Tavannes dans leurs Gouvernemens autorisent les mauvais traitemens contr'eux. La justice & la politique ordonnaient une conduite toute opposée, d'autant plus que la Cour & la capitale, fourmillaient alors de mécontents. La jalousie & l'ambition occasionnaient dans tous les esprits une effervescence dangereuse. On avait déjà contraint les Condé, les Bouillons, les Soubise à sortir de la Cour. L'autorité du Prince était trop faible pour réunir sous sa main tous les Grands. La variété des intérêts forme différens partis : ce n'était partout que défiance, cabales, inquiétudes. A l'intrigue enfin, succède la violence ; les Princes prennent les armes : on appelle les réformés, on les sollicite : ils ont des soldats, de l'argent, des canons, des villes de sûreté. Est-il étonnant, qu'éprouvant des vexations de tous côtés, & n'obtenant justice nulle part, ils se soient laissés entraîner sous des dra-

peaux, où la force leur promettait un meilleur sort ? Encore une fois, je ne prétends pas les justifier de ce que réprouvaient leurs Ministres mêmes les plus éclairés. Je fais que l'obéissance jusqu'à la mort est de devoir, & que les succès, même dans la rébellion, sont toujours des crimes : mais si le devoir n'a pas de bornes, la patience en a. Des Grands humiliés à la Cour, & cent mille mécontents dans les Provinces, en faut-il davantage pour que l'orgueil & l'ambition des uns, mettent à profit le dépit & la fureur des autres. De là, ces dissensions cruelles, qui désolèrent encore le Royaume durant une quinzaine d'années, sur lesquelles on ne manqua pas de part & d'autre, de jeter un vernis de Religion, pour échauffer le courage avec la trompette du Sanctuaire ; mais qui dans le fond n'avaient que l'ambition pour source, que la vengeance pour aliment, & pour prétexte, qu'un zèle aveugle, que chaque conscience alléguait pour l'honneur de son culte. Tout le mal vint alors du conseil de Louis XIII, qui manqua à l'équité & à la politique : à l'une en laissant impunie les violences des Catholiques contre les Protestans, & à l'autre, en se jettant dans une guerre, dont la faiblesse rendait le succès fort incertain. S'il eût rendu justice aux Religionnaires, les Princes n'auraient pas trouvé un soldat chez eux ; & s'il eût été assez puissant, ou auraient resté tranquilles, ou n'auraient pas tenu plus d'une campagne. Mais quand une fois l'Étendart de la révolte est levé, l'épée ne rentre pas aisément dans le fourreau. Ainsi ces divisions intestines, qui n'étaient une guerre de Religion, qu'en apparence, durèrent depuis 1615 jusqu'en 1624, époque célèbre par l'entrée d'un homme de génie dans le ministère. Alors tout change de face, l'autorité royale réunie sous la main d'un homme de tête, reprend bientôt tout l'empire qui lui appartient. Le Cardinal de Richelieu n'est pas plutôt le maître, que

toute la France s'en apperçoit. Les Princes sont appelés à la Cour , & rentrent dans le devoir, les uns intimidés par des coups d'autorité , les autres gagnés par l'appas des promesses les plus flatteuses. Le génie de Richelieu lui fit bientôt sentir la double nécessité , & d'affaiblir les Protestans , & de les conserver. L'Edit de Nantes pris dans toute son étendue , lui parut une sémence inépuisable de troubles dans l'Etat. Il avait raison. Que veulent dire en effet , des vaisseaux , des soldats , des arséniaux , des ports , des villes de sûreté abandonnés à trois millions de sujets dans le Royaume ? Aussi avec quelle activité , le Cardinal envoie des troupes dans les Provinces méridionales ? Le Languedoc , la Guienne , le Poitou , la Xaintonge , tout plie sous ses efforts. Les Protestans sont battus , les villes forcées , leur parti dissipé , & la prise de la Rochelle , où le Cardinal sacrifie plus de quaranté millions , achève la ruine , non pas des Protestans , mais de la rébellion. Les Soubises , les Bouillons , les Latrimouilles font leur paix ; les Réformés , partout mettent bas les armes : le Cardinal est le seul maître d'imposer des conditions. Mais qu'exige-t-il ? S'avise-t-il d'attaquer les consciences ? Il avait trop de sagacité pour ne pas sentir que les esprits , les cœurs , les professions de Foi , n'étaient pas du ressort de l'autorité Royale. Il vit en homme d'Etat , qui connaît les droits du cœur humain , & ceux des Rois : qu'ils pensent comme ils voudront , disait-il , pourvu qu'ils obéissent. Un Roi peut bien chasser de ses Etats les sujets , qui ne suivent pas sa croyance ; mais les forcer à penser comme lui , c'est injustice de l'exiger , & folie de l'entreprendre. Aussi le Cardinal , content de voir les Sectaires sans puissance , ne pensa pas même à leur contester cette liberté de conscience , que le Créateur a fait entrer dans les essences des Êtres intelligens ; & l'on remarque tou-

jours que ce qui est puisé dans le bon sens , est également adopté. Les Protestans furent les premiers à rendre justice à la sagesse politique du Cardinal. Satisfaits de ce qu'on leur laissait , ils ne firent pas la moindre tentative pour recouvrer des avantages , qui leur faisaient plus de tort en les rendant suspects , que de bien en les rendant puissans. Ils perdent sans regret ce qu'ils avaient de trop , & conservent avec l'Etat civil la liberté de conscience , que sans injustice on ne pouvait leur ôter. Voila donc l'Edit de Nantes , réduit par le génie de Richelieu au juste point , que devait assigner une sagesse & judicieuse politique. Le Cardinal meurt : Louis XIII le suit : Louis XIV à cinq ans monte sur le trône. Nouvelle Cour , nouvelles vues , nouveaux intérêts , nouvelles cabales. Qu'on se rappelle les orages sur la France sous la minorité de Louis XIV. Des guerres de tous côtés , contre les Espagnols ; contre les Impériaux ; en Flandres , en Italie , sans parler des troubles , qui armèrent les Princes contre les Princes , les Parlemens contre la Cour , les Parisiens contre les Mazarins. Quoi de plus facile aux Protestans que de profiter de ces circonstances , ou pour se venger de ce qu'ils avaient souffert , ou pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu : on les sollicite , on les caresse , on tâche de les allarmer par des faux bruits , ou de les séduire par de belles promesses. Fidèles à leur devoir , ils ne prennent aucune part à ces dissensions , ou s'ils prennent les armes , c'est pour le service du Roi. Plusieurs Seigneurs de leur parti se rangèrent du côté de la Régente , & se distinguèrent sous les drapeaux des Royalistes. Ce fut même un Protestant , dont j'ai oublié le nom , qui conserva la ville de Gien au Roi , & qui , pour récompense , reçut des titres de Noble. *Je n'ai point à me plaindre du petit Troupeau , disait le Cardinal Mazarin , s'ils broute de mauvaises herbes , du moins il ne s'écarte pas.* Enfin les histo-

riens Catholiques les plus animés contre les Protestans , conviennent que , malgré mille occasions d'augmenter les troubles , & de se venger , ils ne donnèrent à Louis XIV aucun sujet de se plaindre de leur conduite. Ce Prince en était si convaincu , que non-seulement il leur laissa un culte public , des Colléges pour l'éducation de leurs enfans , l'entrée dans les charges , une liberté complete pour leurs mariages , leurs baptêmes , leurs synodes & toutes leurs pratiques ; mais il leur donna même les plus grands éloges sur leur fidélité , de vive voix & par écrit , jusqu'à dire qu'ils méritaient sa protection par leur zèle , & qu'il leur devait de la reconnaissance ; parce qu'ils avaient contribué en toutes choses au bien & avantage de ses affaires. Il le mande au Roi d'Angleterre , il en assure l'Electeur de Brandebourg , il le déclare dans plusieurs Edits confirmatifs de ceux de son prédécesseur. Ce sont-là des faits. Dira-t-on que Louis XIV n'était pas alors un Roi très-Chrétien , le fils aîné de l'Eglise , un digne successeur de St. Louis ? On en aurait un démenti du Pape , qui lui donnait alors tous ces titres. Dira-t-on que c'est par foiblesse , par contrainte , par nécessité , que ce Prince ménageait les Protestans ? Il était à l'apogée de sa puissance & de sa gloire : vainqueur de tous ses ennemis , arbitre de l'Europe , jaloux à l'excès de son autorité. Si les Protestans l'eussent blessé sur un point aussi délicat , faut-il croire qu'ils l'eussent fait impunément ? Je demande à présent comment arrive-t-il que ce qui paraît juste pendant quarante ans , cesse de l'être sans aucun nouvel incident ? Depuis la prise de la Rochelle en 1628 jusqu'en 1675 ou 80. Les Protestans sont irréprochables dans leur conduite , & reconnus pour tels , paisibles dans leurs possessions , & en droit de s'y maintenir , jouissant de la liberté du culte , & protégés par les Loix dans cette jouissance : vrais ma-

ris , vrais peres , vrais citoyens , & dignes de l'être : & voila que tout d'un coup mille orages fondent sur eux ; on renverse leurs temples , on brûle leurs maisons , on pille leurs biens , on chasse leurs ministres : leurs femmes sont des concubines , leurs enfans des bâtards , leurs assemblées des conspirations , leurs testamens cassés , leurs mourans sans ressource , leurs morts jetés à la voirie. Je serais charmé que quelqu'un m'expliquât ce mystère. Pourquoi ce passage si singulier de la tolérance la plus complete à la persécution la plus marquée ?

J'y ai réfléchi plusieurs fois , & voici ce qui m'a paru pouvoir donner quelque jour à ces ténèbres.

Je crois être dans le vrai , quoiqu'en m'écartant du sentiment de tout le monde. Je ne suis , je l'avoue , ni pour l'Edit de Nantes , ni pour sa révocation. La politique aujourd'hui , nous place dans un point-de-vue , qui ne nous permet l'apologie de l'un ni de l'autre. Henri IV , Louis XIII & Louis XIV , quoique tous trois dignes d'éloges , ne sont pas des modèles à proposer sur le point en question. Le premier en a trop accordé aux Calvinistes ; le deuxième n'en a pas fait assez pour la Religion ; & le dernier a mal servi la Religion , en faisant trop contre les Protestans. Henri IV est sans doute excusable par la singularité de sa position. Pressé d'un côté par les Catholiques , qui ne cessent de lui crier à l'hérésie , & d'en prêcher l'intolérance : de l'autre , par les Hérétiques qui s'étaient généreusement sacrifiés pour lui procurer la Couronne : obligé par serment envers les uns , qui réclament l'unité de leur Religion ; & par reconnaissance envers les autres , qui demandent la récompense de leurs services , avec la liberté de conscience : rédevable de sa protection à tous , dont il est le Pere commun , étant leur Roi , que pouvait-il faire de mieux , que de chercher quelque tempéra-

ment heureux ; pour concilier l'intérêt de tant de millions de sujets , qui s'anathématisaient réciproquement ? Or , en pouvait-il trouver un plus propre à cet effet , que dans l'Edit de Nantes , que les circonstances d'un moment faisaient regarder dans toute l'Europe , comme un vrai chef-d'œuvre de politique , par son adresse à ménager les intérêts des deux Communions ? Cependant il faut avouer que la concession des privilèges énormes , donnés par l'édit aux Protestans , la permission de prêcher ouvertement des erreurs contraires à nos dogmes , si l'Etat perplexe de Henri les excusait , du moins il aurait dû y mettre des bornes pour ne pas éterniser en quelque sorte l'hérésie , & le scandale dans le Royaume. Le Cardinal de Richelieu , témoin des mouvemens convulsifs dont l'Etat était agité , crut nécessaire d'aller à la source du mal , en portant le fer & le feu. Il retrancha bien tout ce qui empêchait la circulation , & rendit le calme à la France ; mais plus effrayé du canon & des bayonnettes , que des inconvéniens du prêché , il ne vit que le soldat dans le Protestant , & non le Protestant dans le soldat ; le Ministre chez lui l'emporta sur le Cardinal ; content de désarmer les Religionnaires , il laissa un libre cours au poison de l'hérésie , & en autorisant les Hérétiques sur les tribunaux de la justice , en leur donnant des Temples , des Synodes , des Ecoles & des Collèges , il entretint dans le Royaume , un germe de discorde par l'authenticité légale des deux Cultes , qui prouvaient tous les jours leur incompatibilité par les anathêmes réciproques , dont ils se chargeaient. Ainsi Richelieu , soit par impuissance , soit par politique , ne guérit le mal qu'à moitié. Venons à présent à Louis XIV. On ne peut pas le faire débiter plus mal. Dès la première année de son règne , en 1643 , le Conseil de régence donne en son nom , & fait publier une déclaration ,

qui confirme les Edits de son prédécesseur , favorables aux Religionnaires , les qualifie de perpétuels & irrévocables , ordonne de punir , comme perturbateur de repos public , quiconque y contreviendra , & lie le souverain dans l'obligation de maintenir les Protestans dans tous leurs privilèges , en sorte que tout leur est permis : Temples , Cultes , Académies , Ecoles , entrée dans les Charges , assemblées Synodales , Mandemens , Exercices publics. Voilà donc par cet acte , le Ministère , les Parlemens , toute la France engagée solennellement à soutenir la Religion Protestante dans une liberté égale à celle de la Communion Romaine. A quel propos donner une telle Déclaration ? Etait-ce par des vues de justice ? Il fallait donc ne pas se démentir , & continuer d'être équitable. Etait-ce pour leurrer un peuple qu'on craignait , & l'endormir dans un calme nécessaire alors pour d'autres opérations ? Mais comment accorder ce petit machiavélisme avec la bonne foi , l'équité , l'honneur , la droiture , qui sont la base d'un solide Gouvernement ? N'était-il pas plus sage de temporiser sans rien dire , que de réitérer des engagemens authentiques , dont la rupture ne pouvait être justifiée , que par l'infidélité des Protestans ? Mais ils se gardèrent bien de donner la moindre prise à la censure. Sourds à toutes les sollicitations , & des ennemis de la France , & de ceux de Mazarin , ils chantaient leurs Pseaumes en mauvais Français marotique en toute liberté , se soulaient de prêches sans inquiétudes , se mariaient selon leur rit ; & pour lors très validement , cathéchisaient à leur gré leurs enfans , leur laissaient leurs biens sans contestation , mouraient tranquillement entre les mains de leurs Ministres , & recevaient selon leur rubrique les honneurs de la sépulture ; & cependant Louis XIV n'en était pas moins reconnu dans toute la Chrétienté pour le Fils aîné de l'Eglise. Mais à
peine

peine ce Prince est arrivé à l'âge de trente ans, que la fronde étant dissipée, & les ennemis de la France humiliés par plusieurs de nos victoires, on change de vue dans le ministère à l'égard des Protestans; on ouvre les yeux sur un mal enraciné depuis soixante ans, ratifié par sermens authentiques, confirmé par des Déclarations enregistrées. Comment revenir sur ses pas, & par quel moyen remédier à des désordres, dont la Religion se plaint? C'est ce qui me reste à expliquer. Je le ferai, peut-être d'une manière qui ne plaira pas à tout le monde; mais impartial en tout, excepté pour la Religion, je me flatte du suffrage des gens sensés, sur tout ne me permettant jamais que des conjonctures analogues à la vérité des événemens.

Vers l'an 1664 & 1665, tout était assez tranquille au-dedans & au-dehors. Les Protestans avaient beaucoup d'ennemis dans le Royaume, & Louis XIV beaucoup de flatteurs autour de sa personne. Les premiers crurent le moment favorable pour la ruine de la Religion Protestante, & s'unirent aux autres pour la procurer. A la tête de ces ennemis était le Clergé, & cela n'est pas surprenant: Evêques, Prêtres, Religieux, tous voyaient d'un œil chagrin les établissemens nombreux d'une Secte excommuniée, placée sous la protection des Loix. Est-ce par un zèle aveugle ou éclairé, qu'ils agissaient? Etaient-ils animés par des motifs humains, ou par un esprit de piété? Je ne doute nullement que beaucoup ne fussent excités par des motifs louables; mais aussi faut-il convenir que les passions, dans un grand nombre, influaient plus que l'amour de la Religion. Ce qui est certain, c'est que les revenus de plusieurs Evêques n'étaient pas à l'unisson de leurs desirs, & que plus de 1200 Eglises Protestantes, au-delà de la Loire, occupant un terrain considérable, le temporel des Evê-

ques gagnait beaucoup à leur ruine. Ce qui paraît encore certain , c'est que les Jésuites ayant été souvent aux prises avec les Religionnaires , & ceux-ci leur ayant reproché plus d'une fois , & prouvé solidement la perversité de leur Doctrine & le relâchement de leur Morale , les autres las de ne se venger qu'à coups de plume , desiraient ardemment d'armer le bras séculier contre leurs adversaires. Ce qui ne peut encore se contester , c'est que les Religieux avaient beaucoup à se plaindre des Protestans , qui , dans des écrits , quelquefois piquans , avaient frondé leur conduite , attaqué leurs fausses reliques , & relevé avec force les abus de certaines pratiques superstitieuses , qu'ils n'entretenaient que par intérêt & cupidité. On peut cependant , je le répète , & l'on doit croire que le zèle de la maison du Seigneur ne permettant pas de voir dans son voisinage , avec indifférence , un culte impur dans des Temples consacrés à l'erreur , beaucoup d'Ecclésiastiques n'avaient en vue que la gloire de l'Arche , en desirant la chute de Dagon.

Quoiqu'il en soit des motifs , les faits nous apprennent assez que le Calvinisme avait à la Cour des ennemis d'autant plus redoutables , qu'il avaient remarqué dans Louis XIV deux ressorts puissans sur son cœur , celui de la Religion & celui de la gloire. On peut dire que ce Prince , sans être dévot , était religieux , & qu'il honorait la piété sans en avoir. Le feu de l'âge , la violence des passions l'entraînait vers le plaisir ; mais jamais vers l'impiété. Ce qu'on doit à Dieu , s'il ne le lui rendait pas toujours , du moins il voulait qu'on le lui rendît : comme il aimait à donner un air de grandeur à tout , il ne s'en tenait pas à la décence pour la Religion , il voulait de la magnificence dans l'appareil ; aussi n'avait-il qu'une aversion naturelle pour le Calvinisme , dont le culte était rebutant par l'excès de la simplicité. Jugez s'il était

facile d'inspirer à ce Prince le dessein d'en purger ses États. Mais on avait encore plus beau jeu en le prenant du côté de la gloire, dont l'amour était sa passion dominante. Par ses victoires sur les ennemis de la France, il n'était qu'un Scipion, un César; mais Hercule, vainqueur de l'Hydre, était un modèle, qu'il suffisait de lui présenter pour enflammer son courage. Rien n'était donc plus aisé, que de déterminer ce Prince à renverser le colosse du Protestantisme, dont la chute était pour l'Eglise un service important, & pour lui une source de gloire: son Clergé lui en faisait un devoir, son Confesseur un grand mérite devant Dieu, & sa vanité un trophée éternel devant les hommes. En fallait-il davantage pour engager ce Monarque dans une entreprise, qui, louable sous certains rapports, ne demandait, pour l'être en tous points, que d'être reserrée dans de justes bornes, & conduite avec prudence, & modération? Si l'on avait voulu s'en rapporter aux Jésuites, à certains Evêques, aux Courtisans, dès l'année 1665, l'Edit foudroyant contre la Secte eût été publié. Mais la sagesse de Colbert, la prudence de Villeroy, l'habileté des autres Ministres l'emportèrent au Conseil sur la fougue d'un zèle indiscret. On fit sentir au Roi que trois millions de ses sujets tranquilles sous la fauve-garde des Loix, à qui l'on n'avait à reprocher qu'une mauvaise théologie, n'étaient ni un vil bétail à sacrifier brusquement, ni des ennemis assez méprisables pour les jeter tout d'un coup dans le désespoir. On lui persuada que la lenteur dans cette entreprise, ne ferait qu'en assurer le succès, & qu'il falloit, sans toucher au tronc de l'arbre, se contenter d'en abattre successivement les branches. Aussi l'on compte depuis 1665 jusqu'en 1684, au moins cinquante Edits ou Déclarations, qui, donnés d'années en années dérobaient la force des coups sans

en ôter l'effet. Pendant le cours des ces vingt années, plus de 700 Temples des Protestans furent abattus, la plupart de leurs Ecoles supprimées, leur fameux Collège de Sedan fermé, toutes Charges judiciaires ou municipales interdites, les Chambres mi-parties absolument abolies, les fonctions d'Avocat, de Procureur, de Médecin défendues; plus de place pour eux, ni dans la maison du Roi, ni dans celle des Princes; les pensions retranchées aux Officiers Protestans; défense à leurs Synodes de se mêler d'affaires publiques, ou de recevoir aucun legs ou donation: défense à leurs Ministres de rien dire contre les Catholiques, & de célébrer publiquement leurs mariages: défense aux Seigneurs d'admettre des prêches dans leurs Châteaux: défense même d'enseigner chez eux le Grec, l'Hébreu, la Philosophie, la Théologie. Il n'y eut pas jusqu'aux Chirurgiens, aux sages Femmes, qui furent privés de toute exercice, & cette foule de Déclarations sémées dans le cours de vingt ans, étaient passées sans résistance, & exécutées sans clameur, sans murmure, sans violences. C'était-là le point où il était à propos d'arriver à quelques modifications près, & où il convenait de s'arrêter. Les Protestans étaient réduits à l'état civil, ce qui n'était qu'utile au Royaume, à la liberté de conscience, ce qu'aucune Puissance sur la terre n'a droit d'ôter, à la permission de se marier, d'élever leurs enfans, & de prier selon leur rit, ce que la nature & l'humanité leur adjugeaient. Plus d'assemblées d'éclat, plus d'appareil de Religion, plus d'ostentation dans leurs pratiques. La Secte n'était plus qu'un squelette desséché, sans mouvement que pour le commerce, sans vigueur que pour les arts, sans vie que pour la propagation. Ah! si Colbert eût encore vécu, ou si Louis XIV eût été bien conseillé, c'était-là le moment, non pas de mettre la coignée à la racine de

l'arbre ; mais plutôt de l'entretenir avec la science de Port-royal , & de l'arroser par la main de nos Arnaults , Nicoles , Bossuets. Déjà même l'espérance des conversions était mieux fondée que jamais. Les écrits de nos Controversistes ouvraient déjà les yeux aux Papins , aux Pajons , aux Saurins , & par eux à des millions d'autres. Mais l'ouvrage allait trop lentement au gré de certains Zélateurs impétueux , dont la vengeance ou la cupidité n'était pas satisfaite. On ne cesse de répéter à Louis XIV , que le titre d'exterminateur de l'hérésie est le plus beau des titres ; que sa gloire demande qu'il en efface dans ses Etats jusqu'aux moindres traces ; qu'un Roi Chrétien ne peut en conscience permettre à trois millions de ses sujets de rejeter les décisions du Concile de Trente : on lui fait entendre par de faux exposés , que du reste , il ne s'agit que de quelques milliers d'opiniâtres à subjuguier par un coup d'autorité. Charlemagne & Saint-Louis n'auroient point eu d'égard à ces Conseils : mais Louis XIV , tout grand qu'il était , n'avait ni la pénétration de l'un , ni la modeste fermeté de l'autre. Il se rend à ses instances , & donne enfin ce fameux Edit , qui non-seulement , révoque celui de Nantes , & tous ceux qui lui étaient analogues ; mais qui réduit encore tous les Protestans de son Royaume à la fâcheuse alternative , ou de tout perdre , ou d'aller à la messe , de sortir de la France en fugitifs , ou d'y rester en proie à mille vexations. Pour comble d'imprudence , ce violent Edit est envoyé dans les Provinces , avec ordre aux Commandans , aux Gouverneurs , Intendans , de l'exécuter avec sévérité. L'on fait très-bien à quels brigandages il donna lieu par les emportemens des Dragons , quelle plaie il fit à la France par les émigrations au moins de fix cens mille habitans seulement , dès le commencement de la publication de l'Edit , sans comp-

ter celles qui s'enfuirent & qui continuaient journellement ; & de quelle inutilité il fut pour la conversion des Religionnaires , qui depuis cette époque , vivent dans le Royaume sans état , quoique nombreux sans droit , quoique tributaires sans femmes , quoique mariés sans héritiers , quoique peres , tantôt vexés , tantôt tranquilles , confondus dans la foule , sans être tolérés , maintenus dans leurs possessions , sans pouvoir en disposer à leurs gré , défavoués dans leurs pratiques , impunis & punissables , soutenus par le Législateur même dans l'infraction des Loix : position singulière , bizarre , ridicule , sur laquelle on demanderait volontiers , si son changement n'est pas aussi désirable pour l'honneur du ministère , que pour le bien des Protestans.

D'après cet exposé , l'on voit que la fortune des Secrétaires balottés , a passé par des variations relatives aux conjonctures. Puissans , mais contenus sous Henri IV , désarmés sous Louis XIII ; mais maintenus dans leurs Privilèges , confirmés dans leurs Droits sous Louis XIV ; mais bientôt affaiblis & dépourvus , ils étaient réduits au point précis que demandaient les intérêts de l'Eglise & de l'Etat ; mais au-dessous duquel on ne pouvait les faire descendre , sans blesser la justice & l'humanité. Aussi quel est le politique de bonne foi , qui ne conviendra pas que l'Edit révocatoire était de trop , puisque pour en faire l'apologie , on est forcé de soutenir les absurdités les plus choquantes , & quel absurdités ? Que les violences de la Dragonade n'étaient que des bagatelles , que tout mariage sans sacrement est concubinage , que les Peres Hérétiques n'ont pas de droit sur leurs enfans ; que des abjurations feintes & simulées , sont préférables à des professions de Foi erronées ; qu'il vaut mieux exposer nos augustes Sacremens à d'horribles profanations , que de rendre la jouissance de

l'état civil indépendante de leur participation ; que la perte de cinq à six cents mille habitans , & même d'un million , n'est qu'une plaie légère pour l'Etat , & bientôt cicatrisée ; qu'il est , selon l'esprit de l'Evangile , d'employer amendes , prisons , confiscation de biens & autres vexations , pour faire changer de conscience aux errans , que conseille une aveugle & ardente charité ; qu'un Roi Chrétien ne peut pas sans crime établir des formalités , qui rendent valides les mariages des excommuniés & tant d'autres paradoxes effrayans , qu'on est fort surpris de trouver dans des Ecrits imprimés avec approbation & privilège , qui prouvent dans leurs Auteurs , plus de zèle que de lumières , plus de préventions que de jugement.

Nous venons de développer le mystère d'iniquité , & après avoir exposé les raisons pour & contre , nous voilà conduits à des conclusions , qui sont l'objet de mon système. L'Edit de révocation surpris à la Religion de Louis XIV , loin d'être le fruit d'une politique saine , porte visiblement l'empreinte de l'injustice & de l'imprudence , & fait plus de tort à la mémoire de ce Prince , qu'il ne contribue à sa gloire. Rien ne pouvait le justifier , que le crime de rebellion de la part des Protestans ; & même en le supposant , ce n'est pas par un Edit qu'il convenait de les punir : il falloit les traiter en sujets rebelles , marcher en force contr'eux , les subjuguier à main armée , faire pendre les chefs , dégrader les nobles , & réduire le reste sous le joug du devoir : mais ce crime étant imaginaire , & la crainte une puérilité , rien n'était plus déplacé que d'attaquer avec l'épée leur Religion , de violenter leurs consciences par des vexations , & d'aller chercher dans leur hétérodoxie , un prétexte pour les écraser. Je fais bien que dans nos Rois , le desir de ne permettre dans ses

Etats qu'un culte agréable à Dieu , est très-louable. Je crois même qu'un tel projet est de devoir ; mais n'ayant pour l'exécution qu'un seul moyen légitime , celui de la persuasion , il n'en fallait pas employer d'autres. Il est donc constant que l'Edit révocatoire a ouvert la porte à mille injustices criantes.

Je fais bien qu'on a voulu faire accroire au Roi , que les peines portées par les Ordonnances , ne sont que des afflictions salutaires , propres à faire rentrer les Hérétiques en eux-mêmes , & les ramener dans la bonne voie : que ce n'est pas persécuter les gens que de leur rendre service malgré eux : que c'est arrêter un aveugle , qui va se précipiter dans la rivière : que c'est désarmer un Frénétique un poignard à la main , qu'il faut l'enchaîner quand le besoin le réquiert pour le sauver. (a) Je fais fort bien que si le Roi croyait les Religionnaires injustement opprimés depuis 95 ans , Sa Majesté regarderait comme un devoir essentiel d'annuller l'Edit de révocation & de proportionner la réparation aux dommages. Je fais bien que si l'on a excédé du côté des mauvais traitemens , ce n'est pas la faute de l'Edit , qui ne les ordonnait pas ; mais celle des exécuteurs , qui l'ont transgressé.

Mais on prend bien le change dans cette affaire. On aurait tort , sans doute , d'appeller persécution , la violence qu'on fait ou à des phrénétiques qu'on désarme , ou à des aveugles qu'on détourne de l'abîme. Mais en est-il des maladies de l'esprit comme de celles du corps ? L'erreur se traite-t-elle comme la phrénésie ? L'on ferait une belle opération de transf-

(a) Ainsi les Espagnols brûlent les Hérétiques pour les sauver , & leur font souffrir un feu temporel , pour leur épargner des peines éternelles.

porter les Witasses dans la faculté de Médecine & les Bouvards en Sorbonne. Pour sauver un aveugle qui va se précipiter, je n'ai pas besoin de son consentement; mais celui d'un Hérétique pour sa conversion, ne m'est-il pas nécessaire? Et puis-je me flatter de l'avoir, si je lui mets le poignard dans la gorge pour l'arracher? Et quand je l'aurai tiré, l'aurai-je converti? Ses erreurs s'écouleront-elles avec son sang? Quand l'on dit donc que c'est rendre service à quiconque est dans l'erreur, que de le contraindre à l'abjurer; que fait-on, peut-être le rendrait-on plus coupable? Son abjuration n'est-elle pas simulée? Les faux convertis sont-ils si rares? L'hypocrisie n'est-elle pas la ressource ordinaire contre les coups de poignard? Et dans ce cas, au malheur de l'hérésie, on fait ajouter le crime de l'imposture. Or, un bon Huguenot, qui est de bonne foi dans l'erreur, ne vaut-il pas mieux qu'un mauvais Catholique, qui en manque dans le parti de la vérité?

Or, toute violence employée contre les consciences même les plus erronées, est une persécution; ainsi je ne crains pas de donner ce titre odieux de persécuteurs à nos aveugles ancêtres assez cruels pour faire brûler les Albigeois en Guyenne, les Manichéens dans l'Orléanois, les Protestans à Paris. Les Rois Chrétiens n'ont pas plus de droit de condamner à mort des sujets fidèles, parce qu'ils sont Hérétiques, que les Empereurs Payens n'en avaient de tourmenter les Chrétiens. Comme ce n'est pas la vérité qui m'attache au corps civil, ce n'est pas l'erreur qui m'en détache; & l'hérétique le plus infecté n'a pas plus de compte à rendre au Prince, que le Prince n'a de droit de l'interroger sur sa croyance. Quelque hétérodoxe que soient mes sentimens, ma maison, ma femme, mes enfans, mon bien, ne m'en appartiennent pas moins: mon droit de propriété

n'est pas établi sur la justice de mon discernement en Religion, mais sur la Loi. Quand je serais plus coupable que ces Protestans, jusqu'à croire que l'Ancien & le Nouveau Testament ne sont que des rêveries ; si je n'écris point, si je ne fais pas l'office de Prédicant, mon extravagance ne m'ôte ni le titre, ni les prérogatives de citoyen. Que l'on me fasse changer de sentiment par de bonnes raisons, je les écouterai : si je ne m'y rends pas, que l'on me traite d'esprit baroque, de mauvais raisonneur ; mais qu'on ne m'envoie pas aux galères pour cela. Le Roi lui-même n'en a pas le droit. Dans l'empire des esprits il n'y a pas de bras séculiers.

Le despotisme sur les intelligences est une absurdité dans la politique, & son exercice un attentat contre la Divinité, comme j'ai déjà dit ailleurs.

I I^e. O B J E C T I O N.

L'on me dira qu'il faut décharger la France d'un fardeau qu'elle n'a jamais pu porter : que les Protestans n'ont jamais été tolérés dans le Royaume, ni ne peuvent l'être : que leur existence pour être légale doit être revêtue non-seulement de l'autorité des Loix ; mais de l'acquiescement libre du Souverain & du vœu de la Nation, que ces trois avantages leur ont toujours manqué, & que quoiqu'ils aient joui pendant plus d'un siècle de tous ces privilèges, les Loix n'étaient pas accordées, mais arrachées : que le Prince en cédant, gémissait des faveurs, que la politique lui dérobait : que la Nation étonnée de voir au milieu d'elle un Peuple d'excommuniés ne soupirait qu'après sa délivrance : qu'on souffrait ce qu'on ne pouvait empêcher, & que le mélange de deux Religions en France, faisait desirer sans cesse

à la véritable, l'heureux moment de se voir débar-
 rassée de la fausse : que ce moment est arrivé , &
 que les deux glaives s'unissent ici contre le Pro-
 testantisme ; celui de l'Eglise , qui par sa nature , est
 intolérant de tout Culte hétérodoxe , & celui du
 Prince engagé par serment à bannir toute hérésie
 de ses Etats. L'on ajoutera à tout cela le cri de la
 Nation , qui ne s'indignerait pas moins de la pro-
 position des deux Religions dans le Royaume , que
 celle de deux Rois pour les gouverner : que l'ad-
 mission des Protestans serait une source de troubles,
 leurs écrits une sémence de nouvelles disputes , &
 leurs pratiques peut-être une occasion de chûtes pour
 plusieurs : que l'on ne peut pas en conséquence ,
 oser proposer leur tolérance , que le Monarque , les
 Evêques , les Parlemens , tous les sujets semblent
 ne jeter qu'un cri pour l'unité de la Religion do-
 minante.

Dieu , quel paradoxe ! Quoi ! Les Protestans n'ont
 jamais été dans le Royaume , ils ne peuvent pas y
 être ? Il ne faut donc désormais faire aucun cas ,
 ni des Histoires les plus avérées , ni des Traités les
 plus solennels , ni des Déclarations les plus authen-
 tiques , ni des enregistremens des Cours souverai-
 nes , ni des sermens des Rois. Comment ose-t-on
 dire que tout a été forcé , rien de libre , rien d'a-
 voué par la Nation ? On nous jette par-là dans un
 Pyrronisme bien ténébreux : mais pour ne pas repé-
 ter ce que j'ai déjà dit là-dessus ; l'on me permettra
 une hypothèse singulière & délicate , mais intéres-
 sante , & propre à désabuser ceux qui tiennent de
 pareil propos.

Remontons à l'année 1593 , au tems du siège de
 Paris , par Henri de Navarre , ce Prince demandé la
 Couronne comme un bien , qui n'appartient qu'à lui ;
 ses droits étaient incontestables : cependant quelle

étrange opposition de la part des Français pour reconnaître leur Roi ! Pourquoi ? C'est qu'il est Protestant. Mais y pensait-on ? L'hérésie efface-t-elle dans l'héritier légitime du trône , les droits de la naissance ? La perte de la Foi entraîne-t-elle après soi celle de la souveraineté ? L'Évangile ordonne-t-il de se révolter contre les Princes qui tombent dans l'erreur ? Si cela est , les premiers Chrétiens n'observaient guères l'Évangile , puisque les Empereurs idolâtres ne trouvaient en eux qu'obéissance , soumission & fidélité. Que l'on ne me dise pas que c'est parce qu'ils n'étaient pas les plus forts. Il faut laisser de tels propos au Jésuite Bellarmin , qui dans un ouvrage approuvé & imprimé à Rome , s'est avisé de dire que les premiers Chrétiens auraient du détrôner les Empereurs s'ils avaient eu la force en main. Des oreilles Françaises ne se feraient jamais à de telles maximes. De plus , ne nous trompons pas : dès le second siècle , la multitude des Chrétiens était si prodigieuse , qu'ils auraient pu fournir aisément une armée de deux cens mille hommes , bouleverser au moins tout l'Empire , & disposer peut-être à leur gré de la Couronne. Mais laissons-là cette question , qui ne fait rien à la nôtre.

Il s'agit de savoir si notre Religion établit les droits des Souverains sur leur force , & les devoirs des Sujets sur le symbole des Souverains. L'Écriture-Sainte n'oblige-t-elle d'obéir qu'aux Puissances qui soutiennent le parti de la vérité ? Le vrai zèle pour la Foi change-t-il en vertu le crime de la rébellion ?

Non , sans doute , non : le devoir de tous les Français était de reconnaître alors Henri pour leur Roi , tout imbu qu'il était des erreurs des Protestans. Aussi vit-on un grand nombre de Catholiques éclairés se ranger sous ses drapeaux. Les meilleurs têtes du Parlement , les Harlay , les Molé , les le Maî-

tre & beaucoup d'autres , ne balancèrent pas d'avouer la légitimité de son droit , & l'eussent conduit avec pompe sur le trône de ses ancêtres , sans je ne fais quel esprit de vertige , qui s'était emparé de presque toute la Nation.

Que ferait-il donc arrivé , si Henri IV fût monté sur le trône avec l'Hérésie dans l'esprit & le Schisme dans le cœur ? De deux chose l'une : ce Prince eût rempli les devoirs de la Royauté , ou non. Dans le premier cas , c'est-à-dire , s'il se fût conduit en grand Roi , il eût également respecté les consciences de tous ses sujets , & les eût tous maintenus dans le libre exercice de leur Religion , sachant qu'un Roi Protestant n'a pas plus de droit sur les consciences des Catholiques , qu'un Roi Catholique sur celles des Protestans. Bientôt le seul bon sens lui eût appris , que la vérité ne pouvant être dans deux partis contradictoires , il devait consulter les plus savans de part & d'autre , ménager entr'eux des conférences , examiner leurs raisons , apprécier leur motifs de crédibilité ; & Dieu ne manquant jamais de récompenser une droiture de cœur , dont il est le principe , par les lumières qu'on lui demande , il eût enfin découvert que tous les caractères de vérité se réunissent sur la croyance Catholique ; & que celle des Protestans n'a pour source que l'audace des Novateurs ; pour prétexte , que des clameurs contre des abus ; pour aliment , que des préventions injustes ; pour appui , que des calomnies , & pour base qu'un système absurde , qui ne tend à rien moins qu'à établir chaque particulier Juge en dernier ressort , en fait de doctrine. Le Prince alors conduit par la lumière à la vérité , se fût déclaré hautement pour les Catholiques , & loin d'accorder aux autres ce fameux Edit de Nantes , qui leur donnait tant de privilèges , il eût pris de sages mesures , soit pour les gagner

par la voie de la persuasion & des bienfaits, soit pour les contenir dans les bornes, que prescrivent l'humanité, la justice, la douceur, la modération, la reconnaissance, la charité.

Mais si au second cas, Henri IV Protestant, dominé par un esprit de parti, une fois affermi sur le trône n'eût accordé des faveurs qu'aux Huguenots, si, regardant les Papistes comme des idolâtres entêtés & de vils superstitieux : il les eût exclus des charges & eût autorisé des vexations contr'eux pour les faire changer de Religion ? Quel parti les Catholiques avaient-ils à prendre ? Etoit-ce celui de se révolter contre ce Monarque, de tramer des conspirations contre sa vie, d'armer contre lui ses sujets ? Ce sont-là des forfaits que condamnent également l'Ecriture, la Tradition, les Loix divines & humaines. Non, l'unique moyen des Catholiques, était alors d'obéir au Prince dans tout ce qui n'intéressoit pas leur conscience. L'attaque-t-on de ce côté-là ? Et pour les contraindre à renoncer à leur Foi, le Prince est-il assez injuste pour les priver de leurs biens, de leurs emplois, de leur liberté ? C'est-là l'occasion de mériter par le sacrifice de ce qu'on a de plus cher, la Couronne du Martyre. Nulle ressource pour eux, que dans la patience, les prières, les gémissemens, les larmes. Je me trompe, il en reste encore une très-légitime, c'est de fuir la persécution, & de passer en Espagne, en Italie, dans des pays, où la liberté de conscience serait assurée.

Que la Religion devienne ce qu'elle pourra en France, cela ne nous regarde pas. Dieu donne les Rois ou dans sa colère ou dans sa bonté : il ne nous appartient pas de sonder ses décrets, encore moins de les corriger. Le soin de l'Eglise regarde son fondateur, & celui de l'Etat est l'affaire du Souverain. Est-il bon & juste ? Remercions le Ciel du présent

qu'il nous a fait, est-il un tyran ? Obéissons en adorant la main invisible , qui nous frappe par la fienne. Les sujets nulle part ne sont législateurs , quoique les Gouvernemens varient selon la différence des concordats , la soumission est toujours le partage du Peuple. L'abus du pouvoir rend sans doute un Roi coupable devant Dieu ; mais le seul cas de la conscience compromise autorise le refus d'obtempérer. Ces principes posés voici mon raisonnement.

Si Henri IV , vainqueur à la journée d'Arques , d'Yvry , de Fontaine-Française , soutenu par soixante mille Protestans , appuyé par huit mille Anglais , secondé par un grand nombre de Catholiques , fût monté sur le trône sans avoir fait d'abjuration , & qu'il eût dit au Français. Mes enfans , je suis votre Roi , & par droit de naissance & par droit de conquête. Vous me devez obéissance & fidélité : ma conscience ne me permet pas de renoncer à la Religion réformée , que je crois la meilleure. La votre , ô Catholiques , vous ordonne de rester attachés à la Communion Romaine , suivez-là , j'y consens ; conservez vos Eglises , vos Colléges , vos Académies : allez à la Messe , à Confesse , à l'adoration de la Croix tant qu'il vous plaira , je vous maintiendrai dans la jouissance de tous vos privilèges ; mais la liberté que je vous laisse , vous ne saurez me la contester. Comme j'ai seul le droit de gouverner , c'est à moi de choisir mes Ministres , mes Confidens , mes Favoris. Les Réformés , à qui je suis redevable de la couronne , que vous m'avez refusée , ont droit à ma reconnoissance , & doivent avoir plus de part à mes bienfaits. Vous , cependant , ô Catholiques , quoique vous marchiez dans une voie d'erreur à mes yeux , je vais donner en votre faveur un Edit perpétuel & irrévocable , qui , sans vous exclure des charges , vous assurera le libre exercice de votre Religion , & vous

maintiendra dans l'ordre civil au niveau de mes fidèles Réformés.

A ce discours , quelle réponse devaient faire les Catholiques ? Est-ce un Barrière , un la Ramée , un Jean Châtel , un Ravaillac qu'ils devaient charger de répondre par des coups de poignard ? Qu'on se rappelle la belle réponse des premiers Chrétiens à un Empereur qui les persécutait. « Ce n'est pas par-
 » mi nous , ô Prince , disaient-ils , qu'on trouvera
 » un Albin , un Niger , un Cassien , capables de
 » conspirer contre votre vie. Notre Religion nous
 » défend de faire , de dire , de penser , de desirer
 » du mal à qui que ce soit , à plus forte raison , à
 » nos Souverains , que le Ciel a placé sur nos têtes ,
 » & que nous devons honorer & respecter quelque
 » mal qu'ils nous fassent. »

A moins que l'Evangile ne fût changé , n'est-ce pas le même langage que devaient tenir les Catholiques sous Henri Protestant ? Cependant si par une permission de Dieu , les affaires eussent malheureusement pris cette tournure , la Religion du Prince à la longue , serait devenue la Religion dominante. Louis XIII élevé dans les mêmes principes , eût suivi le même plan. Louis XIV imbu dès l'enfance des mêmes idées , n'eût regardé de bonne œil que les Protestans ; & si les flatteurs l'eussent engagé au bout de quarante ans à révoquer l'Edit favorable aux Catholiques , & à les forcer tous , sous peine de perdre tous les droits civils , à rompre avec Rome , & qu'on leur eût crié sans cesse ou le Prêche ou la Bastille. Qu'aurait-on dit ? Que c'eût été la plus criante injustice , une vexation atroce , une horrible persécution ; oh aurait dit que les Catholiques étant en persécution depuis tant de siècles d'un état civil , on ne pouvait les en priver sans violer toutes les Loix , sans outrager Dieu & les Hommes , & l'on aurait
 raison.

raison. Mais pourquoi ne dit-on pas la même chose en faveur des Protestans ? Dira-t-on que les Huguenots n'ont dans le Royaume qu'une existence précaire , passagère , empruntée ; que celle des Catholiques , date de Clovis , quelle est de droit ; que la Catholicité est le caractère essentiel & distinctif du Royaume de France ; que tout Hérétique n'y est que comme étranger & passe-volant ?

Mais dans mon hypothèse , outre que le Protestantisme est , dès sa naissance établi en France ; voilà trois Souverains Protestans qui se succèdent , qui ne sont assurément pas étrangers dans leur propre Royaume , & l'existence de son vrai propriétaire en France n'est pas précaire & momentanée , & le Roi , parmi nous , est l'unique chef de la Législation : or , étant maître de tout l'Etat , appartient-il à d'autres qu'à lui d'y recevoir ou d'en exclure qui bon lui semble ? Et quelle existence fut jamais plus légale , que celle que donne le Législateur ? Laissons , laissons aux Ultramontains la sottise de croire que l'hérésie rend un Prince indigne de la couronne , & qu'il suffit pour détrôner un Roi , que le Pape l'ait excommunié. Nous autres Français , nous sommes plus Catholiques que les Romains mêmes , puisqu'ils s'écartent des maximes de l'Evangile , & que nous n'en suivons pas d'autres. Par conséquent , si Henri IV eût porté le Protestantisme sur le trône , comme cela pouvait naturellement arriver ; si Louis XIII & Louis XIV , par un effet de leurs préjugés , l'eussent autorisé par leurs exemples & leurs Loix , les Catholiques aujourd'hui , seraient sur le même pied que les Religionnaires , vexés par des Déclarations fréquentes , poussés pour le bien de la paix à abjurer le Papisme , tourmentés chez eux par des gens-de-guerre , sans Temples , sans Paroisses , sans sûreté , à la veille de passer chez l'étranger , obligés de s'assembler au désert , con-

traints enfin , ou de subir des peines afflictives , ou de mériter le martyre par la patience. Prétendra-t-on que c'est-là le cas de combattre *pro aris & focis* ? Mais contre qui ? Contre son Roi ? Est-ce-là ce qu'ordonne l'Évangile ? Les Apôtres ont-ils jamais invité à la révolte contre les Césars ? Les premiers Chrétiens , nos modèles en état de secouer le joug des Empereurs idolâtres , ne se seraient-ils pas fait un scrupule même d'y penser ? Entre la mort & le crime de lèse-Majesté , la Religion permet-elle de balancer ? Le projet de la Ligue n'était-il pas criminel en lui même ? Et Henri IV vainqueur , n'était-il pas en droit de faire couper la tête à ses chefs , & d'en punir les partisans ? Remercions Dieu d'avoir garanti le Royaume d'une révolution si funeste : mais aussi n'ayons pas deux poids & deux mesures. Si , après trois règnes de l'hérésie en France , c'eût été une grande injustice , comme j'en conviens , de priver les Catholiques de leur état ; convenons aussi que l'injustice n'est pas moindre à l'égard des Protestans , que l'on prive des mêmes avantages.

Remarquons au surplus , que toutes les consciences étant exposées à prendre la vérité pour l'erreur , & l'erreur pour la vérité , nous mettons le poignard dans la main de chaque particulier , si nous permettons & à la vérité de faire violence , & à la conscience de décider où est la vérité. Quel est le Roi Protestant qui ne pense pas avoir la vérité dans son parti ? Et quel est le Roi Catholique , qui ne regarde pas comme hérétique le Protestant ? Depuis quand puise-t-on dans le for intérieur les règles d'un sage Gouvernement ? Quand ce sont des hommes , qui gouvernent d'autres hommes , s'agit-il de peser dans la balance du ministère , les opinions religieuses des Particuliers ? L'homme d'Etat n'a que la Loi de l'Etat devant les yeux , & cette Loi n'ayant pour objet que

l'ordre extérieur, la différence des sentimens est tellement nulle pour lui, qu'il doit, sans balancer & tolérer les errans sages, & réprimer des défenseurs turbulens de la vérité.

Ici je demanderais volontiers à ceux qui veulent accorder des avantages à la vérité sur l'erreur, à quels traits le Gouvernement distinguera l'une de l'autre ? Une dispute de Religion s'élève en France ; deux partis se forment dans l'Etat ; le Royaume se partage ; on se prodigue réciproquement les titres d'Hérétiques, de Novateurs, de Sectaires, de Schismatiques. Les Zélantis de part & d'autre se disent seuls en possession de la vérité. La persuasion des deux côtés est égale, le ressort des consciences est partout mis en jeu, quel parti doit prendre alors le Gouvernement ? Celui de n'en prendre aucun. Des coups d'autorité de sa part de quelque côté qu'ils tombent, seraient de vraies injustices. Que faut-il donc faire ? Laisser un libre cours à la dispute, maintenir les antagonistes dans une égalité parfaite, ne sévir que contre la licence, borner les écrivains à la voie du raisonnement, punir les abus de la plume, ou de la presse, ne donner des lettres de cachet que contre ceux qui les solliciteraient, permettre à la controverse de développer toutes ses forces, & l'on verra bientôt ou les disputes tomber d'elles-mêmes, ou la vérité se faire jour, & triompher de tous ses adversaires.

Ah ! si Louis XIV eût été bien conseillé. A la première requête des Evêques intolérans, il aurait répondu : Messieurs vous avez des ennemis dans votre Eglise, nous en convenons ; mais leur haine théologique ne nous regarde pas : ils soutiennent des erreurs ; mais ces hérétiques sont nos sujets. Leurs cœurs sont gâtés ; mais leurs bras nous sont nécessaires. Vous voudriez qu'on les exterminât ; mais

nous en avons besoin pour le soutien de nos manufactures , de notre commerce , de notre agriculture , & pour les employer contre les Ennemis de l'Etat. Ils attaquent vos dogmes ; mais vous avez vos armes spirituelles pour les défendre. Ils sont sourds à vos voix ; eh bien , retranchez-les de votre Communion & priez pour eux. Envain tâchez vous de tourner le glaive que nous portons , il ne doit frapper que les malfaiteurs : s'ils s'avisent d'attenter à votre repos , & de vous troubler dans l'exercice de votre Religion ; alors c'est une affaire de Police : portez vos plaintes & ils seront punis , non pas à titre d'Hérétiques , mais comme perturbateurs du repos public. Mais tant qu'ils vous laisseront tranquilles , ils ont droit à la même tranquillité. Il est vrai qu'ils sont dans l'erreur , eh bien ! plaignez-les , tachez de les éclairer & de les gagner par persuasion : s'ils écrivent contre vous écrivez contre eux. Défenseurs de la vérité , quelles victoires ne devez-vous pas vous promettre ? Cependant comme nous sommes persuadés que votre culte est le seul qui plaise à Dieu , vous pouvez compter non seulement sur notre protection ; mais sur toutes les faveurs , dont nous sommes les maîtres ; tandis que vos adversaires seront bornés aux simples avantages , que leur assurent les Loix , la Justice , l'humanité.

Voilà ce qu'aurait du répondre Louis XIV aux sollicitations du Clergé ; mais conclure que les Protestans étant Hérétiques , Schismatiques , Excommuniés , nos Rois sont en droit de les molester dans leurs biens , dans leur liberté , dans leurs personnes , dans leurs familles : que l'Eglise Romaine ne les reconnaissant plus pour ses enfans , la France doit les regarder comme étrangers dans son enceinte : la belle conséquence ! Parce qu'ils ne veulent pas reconnaître l'autorité du Concile de Trente , l'on fera dispensé

à leur égard de tout sentiment d'humanité; nous ne leur devons que des menaces, des coups, des mauvais traitemens; il leur faudra interdire le mariage, ou les priver des avantages de cet état, ou les leur faire acheter par des sacrilèges.

Parce qu'ils raisonnent mal sur l'écriture, sur la tradition, sur le culte des images, sur la primauté du Pape; donc plus de société entr'eux & nous, plus de confiance dans leur commerce, plus de rapport entre leurs familles & les nôtres.

Parce qu'ils sont assez simples ou assez aveugles, pour ne pas voir dans la naissance de leur secte tous les caractères de la séduction & du mensonge, & dans leurs premiers chefs des novateurs artificieux, jaloux, vindicatifs, ambitieux, qui les ont éblouis par les fausses apparence d'une belle réforme; donc les concessions, qui leur ont été faites par trois de nos Souverains sont nulles de plein droit; donc la France doit les retrancher de son corps comme des membres inutiles sans talens, sans industrie, sans capacité.

En un mot, parce que les Protestans se font un bizarre scrupule de faire baptiser leurs enfans dans nos paroisses, l'intolérance est pour nous de devoir. Parce qu'ils ont le malheur de marcher dans le chemin de la perdition, par un effet des préventions injustes qui les tyrannissent, la charité nous ordonne donc de nous séparer d'eux par un mur éternel, & de rendre leur retour dans la voie du salut presque impossible. Et l'on croit que la gloire de Sa Majesté demande que nous raisonnions aussi mal.

Cependant ces raisonnemens si ridicules par leur singularité, si révoltans par leurs inconséquences résultent de toutes les Ordonnances données contre eux. Car dès qu'on prétend qu'un corps d'hérétiques séparé de l'Eglise par l'excommunication doit être aussi séparé de l'Etat, & qu'en cessant d'appartenir à l'une,

on cesse d'appartenir à l'autre : il est plus clair que le jour que c'est une proposition insoutenable de laquelle résultent toutes les conséquences que j'ai alléguées ci-dessus : proposition qui détruit nos libertés , attaque les droits du Souverain , ouvre la porte aux plus grands désordres , renverse l'œconomie de tous les Gouvernemens , & autorise tous les mauvais raisonnemens que nous avons fait en conséquence.

Or, tout bon Français doit rejeter avec indignation de pareilles propositions. Car de quel œil serai-je regardé par des gens sensés si je débitais de tels principes , & dans quels désordres n'ont-ils pas plongé tout le Royaume ? L'on m'avouera sans peine que toute Loi qui contraint la conscience des particuliers , est contre le bon sens & la raison. Toute Loi qui vexe des Citoyens , parce qu'ils sont dans l'erreur , est une Loi absurde. Tout Edit qui condamne à l'amende ou aux galères quiconque ne pense pas en tout point comme le Pape & les Evêques , blesse l'humanité & le bon sens. Enfin toute Déclaration qui tend à dépouiller un Etat d'une portion considérable de ses habitans , qui jette la confusion dans des milliers de familles , qui s'oppose à la population , en annullant cent mille mariages , ou en facilitant la corruption des mœurs , qui jette enfin un peuple nombreux dans une détresse à ne savoir s'il doit sacrifier la conscience aux Loix , ou les Loix à la conscience : pour moi je soutiens que le plus mince politique ne balancera pas de la prendre comme un chef-d'œuvre d'impéritie & d'iniquité. Mais le mal est fait , il faudrait tâcher d'y remédier autant qu'on pourra.

Des avantages que le Gouvernement , &c.

Examinons à présent quels peuvent être les avantages que le Gouvernement pourrait procurer aux

Religionnaires, sans que le Clergé fût obligé en conscience de s'y opposer.

Je réduis à trois avantages ceux qu'on peut accorder aux Protestans, sans blesser les intérêts de l'Eglise, & sans occasionner de la part des Evêques une juste réclamation.

Le premier serait de regarder comme non avenus tous les Edits rigoureux donnés jusqu'à présent aux Religionnaires: Edits funestes, qui autorisent encore à poursuivre dans le Royaume deux millions de personnes, & à les inquiéter dans leurs biens, dans leur honneur, dans leurs personnes & dans leurs familles. Que trouvera-t-on dans l'abrogation de ces Edits, de préjudiciable aux intérêts de l'Eglise, & capable d'exciter le zèle de nos Prélats? Au contraire, cet article loin de souffrir la moindre contradiction, doit être reçu dans le Royaume avec une acclamation générale. Il met à l'aise, je ne dis pas seulement la charité, la justice & le bon sens, mais la nature & l'humanité qui respireraient enfin n'ayant plus à craindre ces vexations atroces qui sont contre le droit des gens. Le Clergé pourrait-il s'opposer à ce premier article sans couvrir d'opprobre la Religion Romaine, & sans afficher cet esprit persécuteur nommé si bien par S. Athanase, esprit de satan?

Le second article est que les Protestans mis à l'abri de toute vexation, & reconnus ainsi que les autres sujets du Roi, membres du corps politique, il faut nécessairement qu'ils se marient. Le mariage est de droit naturel; mais leurs préventions ne leur permettant pas de se marier dans nos paroisses, on peut par condescendance pour leur faiblesse leur permettre de le faire, après trois publications de bans à l'audience de la Jurisdiction prochaine, en présence de témoins, & devant le Juge de leur domicile; & quoiqu'on en dise, les Evêques n'auraient aucun droit de s'oppos-

fer à une telle permission ; car je ne connais aucune décision de l'Eglise , [qui déclare qu'il n'y a point de mariage , où il n'y a pas de Sacrement. Cette décision n'y est pas , parce qu'elle ne peut pas être. Toute la terre est couverte de mariages sans Sacrement , Hérétiques , Schismatiques , Juifs , Infidèles , Idolâtres , tous sont mariés , & point de Sacrement. Il est vrai que des Catholiques auraient tort de se marier de la sorte ; mais la Loi de l'Eglise ne lie que ses enfans : notre Clergé est trop instruit pour croire qu'on ne puisse être mis sous le joug de l'hymen que par la main d'un Curé. L'union conjugale n'a-t-elle pas précédé l'institution du Sacrement ? Le contrat civil , qui lie les souffignés , tire-t-il sa force de la bénédiction Sacerdotale ? L'engagement mutuel des contractans devant des témoins autorisés , ne suffit-il pas pour l'indissolubilité du lien conjugal ? Remarie-t-on ceux qui se convertissent , tant il est vrai qu'on les croit bien mariés ? Qu'on dise tant qu'on voudra , qu'en se mariant devant un tribunal séculier on est privé des graces attachées au Sacrement ; mais cette privation n'annule pas l'engagement authentique & réciproque des contractans. Pourquoi donc nos Evêques se croiraient-ils obligés en conscience de regarder comme nuls , ou concubinaires des mariages que le Prêtre n'aurait pas bénis ? De tels mariages n'étant pas de leur district , leur opposition serait déplacée. Ah ! Si le Prince donnait une Loi contradictoire à celle de l'Eglise & destructive du Sacrement , ce serait-là le renversement des règles , & le cas d'une réclamation légitime de la part du Clergé. Le Prince ne pourrait sans-doute donner une telle Loi sans crime , ni les Evêques se taire. Mais il s'agit de deux millions d'Hérétiques dans le Royaume , qui séparés de l'Eglise ne reconnaissent ni le Sacrement de mariage , ni le Concile de Trente,

n'est-il pas à propos de prendre un parti à cet égard ? Or je n'en vois que quatre, ou de les empêcher de se marier, ou de les forcer au Sacrement, ou de déclarer leurs mariages concubinaires, ou de leur permettre de se marier devant des Juges Séculiers ; le premier de ces partis est un outrage à la nature ; le deuxième une source de Sacriléges ; le troisième une insulte aux mœurs & un opprobre pour la nation : reste donc la quatrième, qui non seulement me paraît légitime ; mais de devoir pour le Prince ; & pour les Evêques un sujet d'actions de grâces.

On ne peut pas refuser aux Protestans la liberté de conscience, qu'aucune puissance sur la terre n'est en droit ni d'accorder, ni de refuser. L'empire des consciences, ne connaît d'autre Souverain que Dieu, qui lui-même s'est en quelque sorte dépouillé de son pouvoir pour leur laisser une entière liberté : un Edit pour asservir les consciences ferait rire jusqu'aux bonnes-femmes de la Halle ; les volontés ne connaissent point de chaînes ; mon consentement ou mon refus est dans la main de mon conseil ; les opinions s'insinuent, les vérités se persuadent, les sentimens ne se commandent pas : c'est ainsi que pensaient & parlaient les Fenelon, les Flechier. Nos Prélats sont trop sages & trop sensés pour penser & parler autrement. Ils savent que l'Eglise ne peut avoir de for intérieur, que la connaissance qu'on veut bien lui en donner : *Ecclesia non judicat de internis.*

Le troisième article regarde l'éducation de leurs enfans, qui suit naturellement du second article.

De ces mariages déclarés valides & consommés dans la paix, vont naître tous les ans des enfans. Qu'en ferons-nous ? Faudra-t-il les arracher d'entre les bras des Peres & meres pour les enfermer, les filles dans des Couvens, les garçons dans des Colléges, & les y élever dans les principes de la Com-

munion Romaine ? Ne serait-ce pas déchirer les entrailles de la nature & attenter au droit du Créateur ? Si les Evêques faisaient la moindre difficulté sur cet article , on les regarderait ou comme des Barbares odieux , qui foulent aux pieds froidement les droits les plus sacrés de la nature , ou du moins comme des êtres froids & apathiques , qui ne connaissant pas les tendres émotions d'un cœur paternel , ne s'imaginent qu'une peine légère pour des Peres & des meres de se voir privés du fruit de leur union. Qu'on se mette à la place de ces Peres infortunés , qui se font vus arracher leurs fils pour les élever , malgré eux , dans d'autres sentimens que celui de leurs Parens ; qu'on juge à quel excès de désespoir ils se virent poussés. On ne lit qu'avec horreur le détail de ces expéditions nocturnes , faites par des Archers & des Prêtres pour enlever les enfans des Religionnaires : on ne peut pas concevoir dans cette occasion , ni la dureté des Français naturellement si doux , ni la tranquillité des Protestans , qui n'opposaient à ces violences , que des cris & des larmes. L'autorité paternelle , la plus ancienne de toutes , est si profondément gravée dans les cœurs des Peres & des enfans , que je ne connais aucune raison solide pour justifier leur cruelle séparation.

Il n'y a pas non plus aucune raison légitime pour priver les Peres de disposer de leurs biens , & les enfans de celui d'en hériter.

Sur tous ces points , le cri de la nature est si vif & si puissant , que je traiterais sans balancer de tyrannique toute Loi , qui donnerait atteinte à des droits aussi sacrés.

Il se présente ici une observation à faire & qui n'échappe pas au Clergé : c'est que si l'on accorde aux Peres & meres la validité des mariages , & à leurs enfans le droit de recueillir leurs successions ,

les Sectaires en possession d'un état heureux, paisible & permanent, vont se multiplier prodigieusement, se fortifieront peu-à-peu, & enfin prévalant en force sur les Catholiques, ils élèveront un trophée à leur Religion sur les débris de la nôtre.

Velut ægri somnia. Pourrait-on répondre, ce sont-là les rêves d'un malade, qui ne voit autour de son lit que des précipices. Que les Protestans se multiplient à la bonne heure, c'est ce que nous desirons; nos champs, nos ateliers, notre commerce, nos manufactures, notre marine demandent des cultivateurs, des artistes, des élèves, des ouvriers, des matelots. L'homme d'Etat ne craint rien tant que la dépopulation, les déserts lui font peur : un peuple nombreux est la richesse d'un Roi; mais la multitude dans la suite prévaudra : quelle chimère ! Ne peut-on pas assurer que malgré la fécondité des Protestans & le célibat des Catholiques, ceux-ci dans deux cens ans seront encore douze contre un ? Et quand un politique embrasse deux siècles, il peut hardiment traiter de petit esprit quiconque s'égare dans le vague des contingens. Pour que le nombre des Protestans prévaut dans la suite, il faudrait supposer que les trois quarts de nos Catholiques se feront moines ; & n'y a-t-il pas beaucoup plus d'apparence aujourd'hui que les trois quarts des Monastères seront abandonnés ?

Mais me dira-t-on devenus plus nombreux & parlant plus hardis, ils demanderont des charges, écriront contre nos dogmes, déclameront contre le Pape, attaqueront notre culte, aigriront les uns, pervertiront les autres. Eh bien ! S'ils demandent des charges on les refusera ; s'ils écrivent on leur répondra ; s'ils déclament on les réprimera ; s'ils invectivent on les punira ; s'ils font des conquêtes parmi nous, ils feront donc des miracles ? Car sans miracles comment attireraient-ils dans leur pauvre secte les Ca-

tholiques, qui ont pour eux les miracles de tous les siècles ! Or on verra plutôt la fin du monde qu'un Thaumaturge chez les Protestans. Concluons donc que mes deux articles ne peuvent faire aucune peine au Clergé, l'abrogation des Loix pénales contre les Religioneux, la validité de leurs mariages devant les tribunaux Séculiers, l'autorité paternelle maintenue sur les enfans.

Mais ne pourrait-on pas en ajouter une quatrième en leur faveur ? Que l'état civil des Protestans étant une fois établi sur une Déclaration & mis sous les auspices des Loix, ce serait pécher contre la politique, & même contre la morale que de laisser un peuple si nombreux, rester dans le Royaume sans Religion, & l'on doit lui accorder la permission de s'assembler pour prier Dieu en commun. Mais entendons-nous. Il n'est point question ici ni de Temples, ni de Synodes, ni d'exercice public de Religion. Ainsi tous ces grands mots si propres à échauffer des têtes Catholiques, doivent être écartés, d'autant plus que les Protestans ne demandent point qu'on les leur accorde. Mais supposons pour un moment qu'il en fût question ; & voyons, de sang froid, s'il serait bien raisonnable que deux millions de citoyens appartenans à l'Etat, vécussent sans aucune espèce de Religion : en quoi leurs prières faites en commun nous offrent un spectacle digne d'indignation ? On permet aux Juifs des Synagogues où l'on déclame contre le fils de Dieu & son Evangile. On permet même en Alsace la célébration d'un culte Hérétique dans le même Temple, où l'on vient d'offrir le Sacrifice de l'Agneau sans tache. Si nous faisons des conquêtes dans les Colonies on permet aux habitans d'aller comme auparavant se prosterner devant leurs Idoles ; & nous nous ferions un scrupule de permettre à des milliers de Chrétiens de se réunir pour adorer le vrai Dieu, le

remercier de ses graces , en demander de nouvelles ; & implorer son secours pour la prospérité du Royaume & la gloire de son Souverain ? Je ne conçois pas , je l'avoue , d'un côté cette tolérance vis-à-vis des Juifs , & de l'autre cette intolérance de cérémonies , à la vérité stériles en bons fruits ; mais du moins sans aucun préjudice pour les mœurs , pour l'Eglise & pour l'Etat. Car enfin qu'est-ce qui se passe dans ces assemblées des Protestans ? On y recite des prières en mauvais Français ; on y chante des Cantiques , ou des psaumes , dont la poésie est assez plate ; mais dont les sentimens sont bons , on y prêche une morale utile , on y rappelle l'institution de l'Eucharistie en figure , il est vrai ; mais en mémoire de la passion du Sauveur & de sa mort ; on y fait une quête pour les pauvres ; on y instruit le peuple de la soumission due aux Puissances. Je ne vois rien dans tout cela qui doive tant irriter nos Evêques , ou s'attirer l'animadversion du Gouvernement.

A l'appui de cette réflexion , on peut en ajouter une autre , qui me paraît décisive. Qu'on mette en parallèle la permission de ces sortes d'assemblées avec leur prohibition , de quel côté sont les inconvéniens ? Quoi ! deux millions de citoyens en France , y vivront sans aucune édification , les uns pour les autres ? Les peres & les meres , sans avertissement sur leurs devoirs ? Des enfans sans principes & sans instructions ? Des négocians riches , sans exhortation à l'aumône ? Des paisans grossiers , des laboureurs ignorans sans lumière & sans connoissance sur ce qu'ils doivent à leur Créateur , à leur Roi , aux Magistrats , à leurs familles , à eux-mêmes ? Eh bon Dieu ! que faudrait-il penser de la seconde génération ? Ne ferait-ce pas le moyen de former dans le sein de la France , un peuple ou de scélérats livrés à leurs passions , ou d'athées , sans frein & sans remords , ou de

déistes, sans idée d'une Providence, ou de fanatiques capables des plus grands excès, ou de superstitieux, jouets de mille extravagances ?

III^e. O B J E C T I O N.

Les Zélateurs Catholiques, tels qu'un Curé, placé à la tête d'une des plus étendue Paroisse de Paris, a dit dans une occasion, où il s'agissait de cet objet, qu'il résulterait de grands inconveniens de la concession de ces assemblées. Il a osé avancer que les Protestans suivent les principes d'une Religion qui entretient parmi eux cet esprit républicain, qu'ils ont manifesté tant de fois, accoutumés à examiner les Dogmes qu'on leur propose de croire, ils voudront en faire de même à l'égard des Ordonnances, qui émaneront du Trône, & par ce moyen on ne pourra jamais compter sur leur soumission & sur leur attachement : il osa avancer aussi que les Protestans viendraient dans leurs assemblées en armes pour attaquer, ou se défendre, ils y trameraient des complots contre le repos de l'Etat, ils y ménageraient des intelligences avec l'Etranger, ils feraient dans les Prêches des principes de révolte, ils se concerteraient pour séduire les Catholiques du voisinage ; & si l'on permettait ces sortes d'assemblées seulement une fois la semaine, ce serait autant d'outrages hebdomadaires qu'on permettrait contre la vraie Religion.

Le Lecteur judicieux peut bien voir que la politique de cet Ecclésiastique était fondée en phantômes trop vains pour m'amuser à les combattre. Il a parlé du prétendu esprit républicain des Protestans, il a répété en cela ce qu'il a entendu dire par les intrigans des Cours, qui ont toujours calomnié les opinions de ceux dont les actions sont irréprochables.

Il serait difficile de prouver, par l'histoire de ce prétendu esprit républicain des Protestans. Où est l'esprit républicain des Brandebourgeois, des Danois, des Suédois, des Saxons, des Palatins, des Hessois, des Wurtembergeois, des Hanovriens? Le Dannemarck est le seul país de la terre, où la nation, solennellement assemblée, a déferé à son Roi une puissance absolue, & le Dannemarck est protestant.

Lorsque la Suède embrassa la Réforme, parce que *Gustave Vasa* le voulait; lorsque l'Angleterre se fit protestante pour que Henri VIII pût épouser sa maîtresse, ces Nations étaient-elles animées d'un esprit républicain? Les Républiques Suisses qui se sont formées dans un tems, où l'Europe était toute Catholique, sont partagées entre les deux Religions, comme entre le Gouvernement aristocratique; & la Démocratie, & les Aristocraties les plus absolues sont protestantes.

Quel Protestant a jamais porté sur son Souverain une main parricide? Quel Trône ont-ils ébranlé? Quand ont-ils profité de la faiblesse ou de la minorité des Princes, pour exciter des séditions dans l'Etat? L'Histoire nous montre en France un Chilperic détrôné par un Pape, un Louis & deux Charles déposés par les Evêques, deux Philippes luttant pour l'indépendance de leur Couronne contre les prétentions des souverains Pontifes, la plupart des Catholiques du Royaume ligués contre les deux Henris, & soutenus dans leur révolte par la Cour de Rome; le dernier des Valois & le plus grand des Bourbons, assassinés par des Moines ou par leur suppôts, Louis XIV chassé, en quelque sorte, de sa Capitale par la faction d'un Prélat, & combien d'autres exemples semblables & plus effrayans encore dans toutes les autres Monarchies?

Quels pareils attentats peut-on reprocher aux Protestants ?

Les persécutions de Philippe II. & les cruautés inouïes du meurtrier Duc d'Albe ont été la cause de l'établissement de la République de Hollande : mais la violation des privilèges de ces Provinces, l'établissement des impôts furent les sources des premiers troubles. Ce fut le Peuple qui se souleva le premier, comme le prouve le surnom de *Gueux*, donné aux premières associations. La Flandre s'était déjà soulevée contre la Maison de *Bourgogne*, si les armées de Charles VI n'avaient battu celle du Brasseur *Artevelle* ; si la France entière ne s'était unie au Duc de Bourgogne contre les Gantois, il y aurait eu une République en Hollande long-tems avant la naissance de Calvin.

Ne soyons donc pas si injustes que d'accuser les Religionnaires de France d'avoir fait, dans aucuns tems, la moindre tentative pour altérer la Monarchie, & fécouer le joug de la Maison de Valois & de Bourbon. Disons hardiment, & sans crainte d'être démentis que les Gentils-hommes Français, les Banquiers de Paris, les Frabriquans de Nîmes, les Négocians de Bourdeaux, les Laboureurs de la Normandie (je ne parle ici que des Huguenots) sont tous pour l'Etat Monarchique, & sont très-éloignés des systêmes aristocratiques, ou démocratiques.

Cette chimère républicaine a si peu de réalité, que l'Histoire politique des Etats protestans offre même une singularité très-remarquable, c'est que tandis que dans les Etats Catholiques, le Pape, le Clergé, les Nobles ont mis tout en œuvre pour partager entre plusieurs l'autorité d'un seul, la plupart des païs Protestants ont employés les plus grands efforts pour réunir sur la tête d'un seul l'autorité de plusieurs. La Suède vient d'en donner un exemple

ple frappant. Le Dannemarck a mis volontairement & librement dans les mains de son Prince le seul sceptre despotique qui existe légalement en Europe ; & le vœu du peuple de la Hollande n'a été parfaitement rempli, que depuis qu'il a vu rapprocher sa constitution républicaine de la Monarchique, par l'élection d'un Stadthouder héréditaire. Passons à présent à combattre le reste du raisonnement de ce Curé : il prétend que les Protestans viendraient dans leurs assemblées en armes pour attaquer ou se défendre, &c. Mais où prendront-ils ces armes ? Où sont leurs magasins à poudre, leurs arsenaux, leur artillerie ? La même déclaration qui leur permettrait l'assemblée n'aurait-elle pas soin de leur interdire jusqu'au moindre couteau ? Il a parlé de complots. Quoi ! devant des femmes, des enfans ? Voilà des conspirations bien conçues & bien conduites, & des trames avec l'Etranger : en effet, on doit bien redouter des intrigans aussi déliés, qui ne pensent qu'à leur commerce, & qui n'ont à cœur que le produit de leurs métairies & la durée de leur repos. Ils pervertiront les Catholiques : cela serait curieux de les voir séduire ceux de notre Communie en France, où ils seraient surveillés, tandis qu'à peine dans un siècle, en gagnent-ils un seul en Hollande, pais de liberté. Enfin que d'outrages, dit ce Curé, pour la vraie Religion ? Où feraient-ils ces outrages, tandis que la comparaison de nos deux cultes serait un hommage perpétuel de la misère à la magnificence, de la faiblesse à la force, du mensonge à la vérité ?

De plus, le Gouvernement ne pourrait-il pas prendre des précautions, si elles étaient nécessaires, ce que je ne crois nullement, les inspecter par les Intendans & leurs Subdélégués, & s'assurer de tout ce qui se passerait dans leurs assemblées ? Mais

d'ailleurs il est, sinon absurde, du moins contre toute vraisemblance, de leur prêter en pleine paix des projets sinistres de sédition, lorsqu'aujourd'hui, sous le glaive de la Loi, ils ne se réunissent au desert que par des vues de conscience.

Mais il n'est pas question de discuter les inconvéniens de ce Culte public, & avec éclat: peut-être trouverait-on que ces assemblées dans les Provinces, où les Protestans sont nombreux, pourraient, quoique sans trouble & sans dessein d'en exciter, donner des inquiétudes au Gouvernement; & dans cette hypothèse, si l'on voulait faire entrer le Culte pour quelque chose dans la nouvelle déclaration, il serait plus naturel de ne permettre qu'un Culte domestique dans des maisons particulières, où plusieurs familles se réuniraient sans bruit & sans éclat, pour remplir, selon leur rit, leurs devoirs de Religion. Un ou deux Ministres suffiraient dans chaque Province, d'où ils n'auraient pas la liberté de sortir, où étant connus, ils répondraient de la tranquillité de leurs Sectateurs; & où ne faisant presque aucune sensation, ils ne feraient point d'ombrage au Ministère. Par-là on écarte toute idée de Temples ouverts, d'érection d'Autels, d'exercice public de Religion, ou bien on pourrait former un rendez-vous dans le centre de chaque Province, ouvert & fermé par la main de la Police, éclairé par l'homme du Roi, qui ne donnerait pas même lieu au soupçon. Une douzaine de granges, qu'on appellerait, non pas des Temples, mais des Salles des Huguenots, si vous le voulez, en feraient l'affaire: une table dans le fond, & des bancs à l'entour en formeraient toute la décoration. Le jour & l'heure de l'assemblée fixés pour chaque semaine, ou chaque mois, n'occasionneraient ni incertitude dans les esprits, ni fausses mesures de la part du

Gouvernement. Tous les frais seraient à la charge des Religionnaires, qui ne craindraient pas de paier trop cher un tel avantage. Par-là vous rassurez l'esprit de deux millions de Sujets qui sont toujours en allarmes, vous vous épargnez l'odieux des Loix vexatoires & les dépenses des recherches toujours fatigantes. Par-là vous ôtez aux consciences les entraves dont elles se plaignent ; à notre Clergé cet air de domination qu'on lui reproche ; & à nos Sanctuaires des profanations sans nombre, auxquelles ils étaient exposés ; par-là enfin, laissant un libre cours aux causes secondes dans l'ordre de la Providence, vous donnez, selon les règles d'une politique bien entendue, plus de consistance & de force à toutes les parties de l'Etat.

Mais, dira-t-on, & que pensera la Cour de Rome à la vue d'une déclaration qui procurerait aux plus grands ennemis de sa Communion l'avantage de vivre en paix dans le Schisme, & d'exercer, sans éclat à la vérité, mais sans crainte, un Culte en horreur à Dieu & à son Eglise ?

Mais de quoi Rome pourrait-elle se plaindre ? De ce qu'on observe les règles du droit naturel à l'égard d'une multitude d'hommes qui les réclament ? De ce qu'à l'esprit d'intolérance qu'on lui attribue, on substitue l'esprit de l'Evangile, qu'elle doit partout inspirer ? De ce qu'on écarte de nos Eglises des Hypocrites qui ne reçoivent nos Sacremens que par politique, pour en faire l'objet de leurs railleries & l'instrument de leur cupidité ? Quel tort peut faire à la Cour de Rome l'aggrégation de deux millions de Français tributaires au Corps politique, dont ils sont nés les membres ? Brise-t-on par-là, le moindre de ses encensoirs ? Attaque-t-on les prérogatives de la Thiarre ou de la Pourpre ? Quel droit Rome aurait-elle de porter un re-

gard critique sur l'administration de la France ? N^{os} Rois n'exercent-ils pas dans une indépendance absolue un pouvoir qu'il ne tiennent que de Dieu ? Nous croira-t-on encore dans ces tems d'ignorance, où les foudres du Vatican rompaient les nœuds qui lient les peuples avec leurs Souverains ? Les Clefs du Royaume sont-elles en d'autres mains que celles du Prince, seul maître d'introduire dans ses Etats, ou d'en écarter qui bon lui semble ? Quelque respect que Louis XVI ait pour le Saint Siège, peut-il ignorer qu'il n'est point de Puissance sur la terre en droit d'augmenter malgré lui, ou de diminuer le nombre de ses Sujets ? Je fais bien que nos Monarques n'ont pas le pouvoir de garantir des anathèmes de l'Eglise ceux qui le méritent, ni de les effacer sur le front de ceux qui en sont frappés ? Mais peuvent-ils perdre celui qu'ils ont sur les Excommuniés ? Rome peut-elle leur contester le droit de valider leurs mariages, de légitimer leurs enfans, d'employer leurs bras dans la marine, leur courage dans le militaire, leur industrie dans les métiers, leur activité dans l'agriculture, leurs lumières dans les finances ? Et tous les Ultramontains du monde ne sont-ils pas dans l'impuissance de mettre dans la balance de notre politique le moindre poids, pour la faire pencher contre le gré du Souverain.

Et même sans se jeter dans des discussions épineuses sur les droits des deux Puissances, quelle apparence y a-t-il que Rome n'applaudisse pas à la sagesse de la déclaration dont il s'agit ? Un Pape éclairé, qui verrait tout en grand, & peserait au poids du Sanctuaire, les inconvéniens & les avantages pour l'Eglise du rétablissement civil des Religioneux ne trouverait-il pas plus de probabilité dans ceux-ci que dans les autres ? Car enfin n'est-il pas visible, qu'en laissant les choses *in statu quo*,

c'est nourrir le schisme au lieu de l'éteindre, c'est perpétuer les scandales, au lieu d'y remédier. Si l'Ange ne descendait jamais pour remuer l'eau de la piscine, les Paralytiques ne resteraient-ils pas toujours dans le même état ? Où sont les Négociateurs qui s'occupent aujourd'hui d'une affaire aussi intéressante ? Où sont les Missionnaires qui portent dans nos Provinces méridionales quelque étincelle de charité, & aillent souffler un esprit de vie dans cette Région de mort où sont ensevelis nos frères errans ? N'est-il pas plus que probable que le bandeau d'erreur, que personne n'arrache, restera toujours sur les yeux ? C'est donc à les voir périr misérablement que nous sommes condamnés ; & Rome ne faisant aucun pas vers eux, perd jusqu'à l'espérance de les voir s'approcher d'elle : au lieu qu'un changement dans leur état, en peut opérer un dans leurs dispositions : les bienfaits du fils aîné de l'Eglise ne formeraient-ils pas pour eux une pente douce vers la réunion ? La jouissance d'un bien-être qu'ils desirent, ne serait-elle pas propre à les faire revenir de leurs préventions ridicules contre les Catholiques ? Cette tache d'intolérance, qu'ils nous reprochent, ne s'effacerait-elle pas insensiblement à leurs yeux ? Le silence approbatif du Clergé à la vue de leur aisance, & de leur prospérités, ne leur ferait-il pas sentir l'injustice de leur éloignement pour lui ? La liberté de conscience accordée ne dissiperait-elle pas, dans peu, toutes ces noires idées de despotisme épiscopal, & de tyrannie ecclésiastique ? Les préventions une fois surmontées dans les esprits, quelle facilité les cœurs n'auraient-ils pas pour se rapprocher ? Le commerce se reprend, les liaisons se forment, on se voit sans peine, on se parle sans répugnance, on s'écoute avec plaisir. Les conférences si bien ménagées avec Molanus, si mal rompues

par Leibnitz , peuvent se reprendre avec plus de succès. Les difficultés se présentent sans doute ; mais quand la modestie les propose , que la charité les discute , que la raison les éclaire & qu'une autorité légitime les décide , l'unanimité n'est-elle pas enfin le résultat de toute dispute , où président la justice & la bonne foi ? Les Protestans n'ont-ils pas des Ministres judicieux , & les Catholiques des Docteurs éclairés , qui déjà d'accord sur la certitude d'une Eglise fondée par Jesus-Christ , la caractériseraient si bien , qu'enfin ils se réuniraient pour la trouver où elle est ? La conquête des Ministres entraînerait infailliblement celles de leurs partisans. Quelques années pourraient suffire pour opérer une révolution si désirable. Et avec quelle joie de ce peuple d'excommuniés , nous verrions sortir un peuple d'Elus , qui nous édifieraient par leurs exemples , & nous précéderaient peut-être dans le chemin du Salut ? Et il se trouverait que la déclaration du Roi , contre laquelle on s'élève , serait dans les vues de la Providence le premier anneau de la chaîne de leur prédestination. Rome alors aurait-elle à se plaindre ? Et pensez-vous que le spectacle heureux donné par la France à toute l'Europe y ferait vu sans émotion , & avec indifférence ? Les Religionnaires de France devenus Catholiques , ne feraient-ils pas autant de trompettes , qui , faisant retentir partout le bonheur de leur changement , exciteraient dans les Etats voisins une fermentation salutaire ? La Hollande , la Prusse l'Allemagne , la Suède , le Danemarck , seraient-ils des témoins insensibles d'une métamorphose qui n'a pour principe que le bon sens , ni pour objet que la félicité ? Les hommes ne sont pas par tout des animaux raisonnables ? Faut-il que l'esprit de parti les aveugle éternellement sur leurs vrais intérêts , & que , jouets de leurs préventions

pendant trois siècles, ils le soient toujours ? N'est-il pas tems enfin de renverser ces barrières ridicules, qu'ont élevées de tous côtés les extravagances d'un Luther, & l'humeur vindicative d'un Calvin ? Serait-il dit que deux hommes de cette trempe, méprisables à tant d'égards, auront haché toute l'Europe en mille Sectes différentes, sans que les Protestans aient le courage de se dire les uns aux autres : par quel charme sommes-nous donc aveuglés au point d'être ainsi les Victimes de deux écervelés, qui, sous prétexte de mettre par-tout la réforme, ont, au contraire, mis tout en combustion ? Ne serions-nous pas plus heureux, nous & nos Sujets, de bannir cette discorde, source de tant de haines mutuelles, & de revenir tous au même point, où nos ayeux s'applaudissaient d'être dans le quinzième siècle ? Loin d'être réformés, comme on nous l'annonçait, les abus n'ont fait que multiplier la bigarrure des Cultes qui règne dans nos Etats, cette cacophonie de Religions n'est-elle pas une forte présomption contre leur légitimité ? La nouveauté seule de tant de Sectes qui se contrarient, ne dévoile-t-elle pas, dans leur berceau, l'erreur qui les a enfantés ? Après tout, la Bannière de Rome, si elle n'est pas sans tache, du moins est-elle la plus respectable par son antiquité ? L'Eglise Catholique était à coup sûr avant Luther & Calvin. Sa voix seule autrefois se faisait entendre dans nos Etats, & si l'on creusait un peu avant dans nos Cimetières, ne sont-ce pas des ossemens des Catholiques qu'on y trouverait de tous côtés ? Par quel esprit de vertige aujourd'hui suivons-nous l'Étendart d'un Moine défrôqué, & d'un Curé atrabilaire, qui prêchaient eux-mêmes la présence réelle & les Indulgences, & qui visiblement n'ont seconé le joug de

Rome, que par dépit, humeur, jalousie, ambition & desir de vengeance ? Serons-nous donc assez ennemis de nous-mêmes, pour nous obstiner dans des querelles vicieuses dans leur principe, & funestes dans leur suite ? On ne doit rougir, quand on s'est égaré, que de ne point revenir sur ses pas.

Voilà ce que les Princes Protestans diraient dès ce moment, si le voile des préjugés n'offusquait leur entendement, & ne leur dérobaient la lumière de la vérité ; mais doutez-vous que ce voile ne tombât bientôt, si les Religionnaires parmi nous, gagnés par les bienfaits du Roi, par la tolérance du Clergé, par l'accueil de toute la Nation, venaient à leur donner le signal de la réunion ? Alors quelles larmes de joie répandrait le souverain Pontife, quel tressaillement dans Rome, à la vue d'un tel ébranlement dans le Monde Chrétien, occasionné par une simple déclaration de Louis XVI.

Des avantages qui résulteraient à l'Etat.

Jusqu'ici nous avons parlé des avantages que l'Eglise tirerait d'une telle déclaration, examinons un peu ceux qui en résulteraient pour l'Etat.

Il ne suffit pas de sentir & de déplorer les maux que nous éprouvons par le vuide que fait à la population & au commerce la révocation de l'Edit de Nantes ; il faut songer aux moyens d'y remédier, il faut en trouver qui soient assez efficaces pour nous faire rentrer en possession de nos anciens avantages ; la chose est très-possible, & je vais indiquer ces moyens.

La persécution suscitée contre les Protestans a été la seule cause de notre affaiblissement, & de l'aggrandissement de nos voisins, de la décadence de nos manufactures, ainsi que celle de notre commerce

(a) Il m'est facile de prouver maintenant, qu'en rendant aux Protestans une partie de leurs anciens privilèges, non seulement le Ministère remédierait à

(a) Ce qui mérite le plus le d'attention du Gouvernement ce n'est pas seulement le nombre des Réfugiés (dont le nombre monte à plus de deux millions de personnes, depuis cette malheureuse révocation, jusqu'aujourd'hui;) mais ce sont, sur-tout, les avantages qu'ils ont portés chez l'Etranger: avantages, dont personne ne peut disconvenir, & qui, par une fuite naturelle, ne peuvent qu'influer beaucoup sur toutes nos manufactures, & sur notre commerce en général. Avant la révocation de l'Edit de Nantes, la France remplissoit presque toute l'Europe du produit de toutes ses manufactures, & l'on peut juger par-là des sommes immenses que ce commerce faisait entrer dans le Royaume; toutes les Nations de l'Europe tiraient de nos manufactures & apportaient à leurs trésors: nos Ouvriers s'enrichissaient, le commerce fleurissait, les coffres du Roi se remplissaient, & le mettaient en état de soutenir ces guerres longues & ruineuses, que ses voisins, jaloux de sa puissance, lui suscitaient sans cesse, & dont la ressource qu'il trouvait dans la fidélité, la bravoure & les richesses de ses Sujets, le faisait toujours sortir avec gloire. Au milieu de la guerre, des forteresses redoutables s'élevaient de toutes parts pour garantir nos frontières de toute invasion: des armées nombreuses rendaient notre Monarque victorieux sur terre: des flottes formidables faisaient trembler les Puissances maritimes; & pendant que ces dépenses excessives semblaient avoir épuisé tous les coffres, la Cour la plus magnifique, les Fêtes les plus brillantes, & des bâtimens superbes annonçaient l'abondance dans le Royaume, & attiraient une foule d'Etrangers dans la Capitale.

Quelle différence de ces tems aux nôtres! Les Etrangers ont profité de nos fautes. Les Réfugiés Français ont élevé chez eux des manufactures de toute espèce. L'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Suède, les Etats du Roi de Prusse & ceux de l'Empereur non seulement peuvent se passer de nos marchandises; mais l'entrée des étoffes provenant des Fabriques de France y est même sévèrement défendue.

tous les maux que la révocation de l'Edit de Nantes à occasionnés ; mais qu'il procurerait encore par-là au Royaume les avantages les plus considérables & les plus solides.

Et qu'on ne dise pas que je charge ici le tableau, & que le mal n'est pas, à beaucoup près, si grand que je le fais paraître. Qu'on lise ce que le Comte de Boulainvilliers en dit, d'après les Mémoires de quelques Intendans. M^r. de la Bourdonnaye déclare qu'avant la révocation de l'Edit de Nantes, il se faisoit à Caudebec, Neufchâtel & autres endroits un grand débit de chapeaux foulés, qui passaient dans le Nord, en Hollande & en Angleterre ; mais que depuis la révocation, les Réfugiés ont établi dans ces Pais des Fabriques qui ont ôté le débit de celles de Normandie ; qu'autrefois il abordait à Rouën beaucoup d'Etrangers, surtout d'Hollandais, & que plusieurs s'y établissaient au grand avantage du commerce ; mais que la révocation de l'Edit de Nantes les a fait retirer. M^r. Foucault, Intendant de Caen, annonce que le commerce est extrêmement diminué dans cette Généralité depuis 1685 ; que la retraite des Religionnaires qui étaient les plus forts Marchands, ayant enlevé presque tous ceux qui étaient en état de le soutenir, ceux qui sont restés n'ont pas eu la force de le rétablir. M^r. de Maupeou d'Ablége, Intendant en Poitou, écrit au Gouvernement qu'on avait établi au Bourg de Cologne en Poitou une manufacture de droguets ; mais que la retraite des Huguenots qui en soutenaient tout le commerce, l'avait presque aussitôt ruinée ; qu'au Bourg de la Chataigneraye, il y avait aussi une manufacture, mais qui avait souffert le même déchet par la même cause. M^r. de Beron, Intendant de Bourdeaux, assure qu'à Clérac en Guyenne, le commerce était très-vif avant la révocation de l'Edit de Nantes ; mais que depuis, plusieurs des meilleurs Marchands avaient été obligés de se retirer ; que le commerce de Nerac, qui se soutient par la navigation de la Baye, avait beaucoup souffert par la révocation, parce qu'elle avait ruiné ou fait fuir les principaux Marchands. Quel changement enfin que celui que M^r. de Miromesnil, Intendant de Tours nous annonce, en disant qu'à Tours, avant cette révocation funeste, la seule manufacture de soie faisoit travailler huit mille métiers & sept

Je n'examine pas maintenant s'il conviendrait de restituer aux Protestans tous les privilèges, qu'on leur avait accordés autrefois, c'est à la prudente sagesse du Monarque qui nous gouverne à décider sur les bornes de la liberté de conscience, dont on pourrait les faire jouir. Mais qu'on leur permette seulement d'avouer publiquement la Religion qu'ils professent dans le cœur; qu'on leur prescrive une manière de se marier qui ne blesse point leur conscience en les rendant traîtres aux deux Religions; qu'on les délivre de la frayeur continuelle, où ils se trouvent de voir mettre en exécution les rigueurs des Loix, toujours existantes touchant leurs enfans, leurs biens & leurs personnes : en un mot qu'on leur accorde les mêmes avantages, que l'on ne refuse pas aux Juifs, & vous verriez les effets que cette clémence produirait sur un Peuple qui est porté d'inclination pour son Monarque & pour sa patrie.

On a beau vouloir se le dissimuler, le Ministère fait, à n'en pouvoir douter, que les émigrations, loin d'avoir cessé, augmentent depuis la paix plus fort que jamais pour aller peupler les Colonies li-

cens moulins, qu'elle occupait vingt mille Ouvriers & plus de quarante mille autres personnes pour dévider de la soie, & que le le tarif de la soie de Tours montait alors, tous les ans, à dix millions de livres : mais que depuis la révocation il ne subsiste plus que douze cens métiers & soixante-dix moulins, & qu'on n'y emploie plus que quatre mille personnes; que la rubannerie, qui, avant 1685 avait seule trois mille métiers, n'en avait, depuis cette époque, que soixante. Voilà des faits que personne ne sauroit révoquer en doute, & dont je pourrais très-facilement augmenter le nombre, en parlant de la diminution bien plus frappante, survenue dans le commerce de Nîmes, de Lyon, de Marseille, & d'autres endroits considérables du Royaume.

Bres des treize Etats unis de l'Amérique ; & s'il est avéré que la crainte seule que quelque Intendant ou Subdélégué fasse mettre en exécution ces Ordonnances contr'eux , les oblige de quitter leur patrie , il est incontestable aussi que la moindre lueur d'espérance les déterminerait à y rester ; que serait-ce si on les rétablissait réellement dans une partie de leurs anciens privilèges ?

S'il est des Hypocrites parmi eux qui nous trompent , & qui par une abjuration simulée , obtiennent enfin la permission de se marier : S'il en est d'autres , qui bravant les événemens , préfèrent de se marier clandestinement devant les Ministres du desert , & s'exposent par-là , non seulement à la rigueur des Loix pénales , mais encore à la honte de voir leurs enfans déclarés illégitimes & incapables de succéder par la Loi ; il en est infiniment davantage , qui aiment mieux s'expatrier ou renoncer au mariage que de troubler ainsi leur repos. Or par la retraite des uns , & par le célibat des autres , l'Etat n'est-il pas privé d'un nombre infini de Sujets dont il pourrait tirer les services les plus importants ? Qu'on leur permette au contraire de se marier , & qu'on leur accorde les droits sacrés de Pere & de Mere , on verrait dès la première année célébrer plus de cent mille mariages , dont la progression est aisée à calculer , & qui , pour le moins , fourniraient par an une cinquantaine de milliers d'Habitans de plus au Royaume. Quelle pépinière pour la culture de nos terres , pour le soutien de nos manufactures , & sur tout pour l'augmentation de nos forces de terre & de notre Marine.

Qu'on me permette de m'arrêter à ce dernier article , qui , dans le système politique d'aujourd'hui , mérite le plus notre attention. La paix vient d'être faite , Dieu veuille qu'elle soit constante & dura-

ble ; mais l'Angleterre soutient toujours sa Marine : la France ne doit pas s'endormir sur ce sujet , & doit en faire autant. L'on fait que la plûpart des côtes de la Normandie ne sont habitées que par des Protestans ; & que depuis le Poitou , jusques à Bayonne , les trois quarts pour le moins des Habitans des côtes professent la même Religion. Le voisinage de la mer fait que ces gens ne s'appliquent qu'à la navigation. Les Anglais ne peuvent pas se suffire à eux-mêmes , & ont besoin d'étrangers pour Matelots : rien de si facile que le passage de la Mer à des gens qui veulent s'échapper. L'intolérance nous engagera-t-elle à renforcer nos rivaux pour qu'ils reviennent à la charge , & les mettre en état de rompre tout traité , tandis que nous pourrions conserver nos Matelots pour les combattre en cas qu'ils veuillent redevenir orgueilleux ? & que , profitant des avantages que la nature & la justice nous donnent sur eux , nous pourrions leur faire craindre un Pavillon , auquel , avant cette dernière paix , ils n'ont pas cessé d'insulter ? Je fais que la France n'a jamais manqué d'hommes pour équiper les flottes les plus formidables : mais qui ne fait aussi que l'Angleterre est bien éloignée d'avoir les mêmes avantages , qu'elle a besoin d'Étrangers pour compléter ses Matelots ; que pour les attirer , elle n'épargne ni peines , ni dépenses , & que peut-être le nombre de ses Vaisseaux serait réduit à moitié sans le secours des Français , Allemands & Hollandais ? Profiteront-ils toujours de nos fautes ? & n'est-il pas tems que le passé nous fasse ouvrir les yeux sur l'avenir ?

Il en est de même de ce qui regarde nos Troupes de terre : le Français est né soldat , la gloire le guide , sa bravoure & sa fidélité sont à toute épreuve : en conservant les Habitans du Royaume , en

augmentant leur nombre par les voies légitimes, c'est-à-dire, en procurant aux Protestans les moyens de vivre dans leur patrie sans crainte pour leurs personnes, & sans inquiétude pour leurs familles & pour leurs biens, ne pourrait-on pas se passer d'un grand nombre de Troupes étrangères & mercénaires, dont l'entretien coûte beaucoup plus que celui des nationales, & dont la plûpart est infiniment diminuée par les désertions, au moment que leur service nous devient le plus indispensablement nécessaire ? Car si l'on excepte de ces Corps les Suisses naturels & les Sujets que l'Alsace & la Lorraine peuvent nous fournir, peut-on compter raisonnablement sur les autres que l'intérêt, le libertinage ou la débauche nous ont amenés, & que les mêmes motifs nous enlèvent à la même occasion ? Le service par ce moyen est gêné, & le succès des opérations devient douteux : tandis qu'en ne menant en campagne que des Troupes nationales, nous ne serions pas exposés aux mêmes risques, & que nous pourrions nous assurer de la réussite, non seulement par la bravoure naturelle de nos soldats, mais encore par le zèle que leur inspire la gloire du Souverain, l'honneur de la patrie & la conservation de leurs propres foyers ? Et si c'est une politique de ménager les Sujets du Royaume, en prenant des Etrangers à la solde, n'en ferait-ce pas une bien plus grande de tâcher de se suffire à soi-même sans avoir besoin de recourir à autrui ?

Cette réflexion me conduit naturellement à une autre, qui mérite toute l'attention du Gouvernement. Je n'ai parlé jusqu'ici que des Sujets que l'on pourrait conserver dans le Royaume, en leur accordant la liberté d'y vivre selon leur conscience ; mais que dirons-nous lorsque nous jetterons les yeux sur cette foule de Protestans Français qui sont sortis de

leur patrie , qui ont peuplé les Païs étrangers , qui s'y sont établis ; mais qui n'y demeurent qu'à regret , & qui ne demandent pas mieux que de revenir en France , s'ils prévoyaient seulement la moindre apparence de soulagement.

Que ce soit sympathie , préjugé , ou vérité , tout homme aime sa patrie , & le Français a cet avantage sur les autres nations , que la beauté du climat , la fertilité du sol , l'affabilité de ses compatriotes , & la douceur du Gouvernement justifient l'éloignement qu'il a pour toute domination étrangère.

Quels maux ne falloit-il pas faire éprouver aux Protestans pour les déterminer à renoncer à leur patrie ? Nés sous le Ciel heureux de la France méridionale , ils ont été chercher un azile dans des climats de brouillards & de neiges ; les vieillards , qui nés dans ces climats , regrettent même dans un Gouvernement libre les douces influences d'un soleil qui a brillé sur l'enfance de leurs Peres , les fils des réfugiés , qui regardent encore la France comme une terre promise , dont le courroux passager du Ciel les a écartés ; ceux mêmes dont les Peres ont combattu contre nous à *Hochstet* & à *Ramillies* ; mais dont le cœur a besoin de pardonner à leur patrie & d'en obtenir grace , tous ces hommes qui brûlent de pouvoir consacrer à un fils de Henri IV leurs richesses , leurs talens leurs vies , feront-ils de mauvais citoyens , lorsque leur patrie leur sera rendue ? Avec quelle joie ne retourneraient-ils pas dans leur païs natal , s'ils pouvaient s'y promettre une espèce de tolérance ?

C'est aux Puissances ennemies de la France à redouter la révocation de ces loix. L'impossibilité de troubler la France , en réveillant le fanatisme des Protestans , ou de la dépeupler en les séduisant ; la population augmentée d'un nombre infini d'étrangers riches & industrieux , si pourtant ce nom d'étranger

peut leur être donné ; l'acquisition de tous les secrets , que l'industrie de nos voisins nous cache encore , tous les maux de la révocation de l'Edit de Nantes réparés en un instant ; un million de citoyens rendus à la patrie , deux autres millions rendus au bonheur , & animés pour le bien de l'Etat d'un zèle nouveau. Tels sont les effets d'un changement heureux , & voilà ce dont la *superstition* décorée du nom de *politique* voudrait nous priver.

Et qu'on ne dise pas que les enfans nés des anciens Religionnaires , & élevés chez l'étranger , ont oublié le lieu de la naissance de leurs Peres , qu'ils ont contracté le goût & l'habitude du pais , dans lequel ils vivent , & que jamais ils ne retourneraient en France , quand même ils n'auraient rien à craindre pour leur conscience & pour leur tranquillité. Pour faire cette Objection il faut n'avoir jamais connu les Protestans réfugiés. Quant à moi qui les ai vus de près , & qui connais leur façon de penser , je puis protester que de cent il n'y en pas dix qui ne souhaitent de tout leur cœur de retourner en France. La première nouvelle d'une tolérance accordée à leur Religion les ferait revenir par milliers de tous les côtés , & avant l'espace de dix ans nous en compturions pour le moins un million de plus dans le Royaume. Quel avantage que cette augmentation d'habitans pour un Royaume tel que le notre ! Et si l'on en reconnaît l'importance , à quel prix ne devrait-on pas se le procurer ?

Mais que dis-je , la conservation des sujets du Roi , le retour de ceux , qui ont quitté la patrie , la diminution des forces des voisins jaloux de la gloire de notre Monarque , & l'augmentation certaine du nombre de ses sujets , ne sont pas les seuls avantages , que je regarde comme des fruits inséparables de la tolérance. Il en est d'autres qui sont bien plus considérables

fidérables , & auxquels on n'a peut-être jamais pensé. Tout le monde convient que la décadence de nos manufactures , la diminution de notre commerce , & par conséquent des richesses du Royaume , ne proviennent que de la persécution suscitée contre les Protestans , & de la nécessité où on les a réduits de chercher un azile dans les pais étrangers. Chacun fait que la plupart des manufactures établies chez les autres nations ne doivent leur état florissant qu'aux Français réfugiés ; mais ce que tout le monde ne fait pas , & ce que je puis assurer comme une vérité très-certaine , c'est que ces mêmes manufactures ne se soutiennent encore aujourd'hui que par les Français , & qu'elles tomberaient dès à présent , si l'on facilitait aux Protestans les moyens de rentrer & de vivre dans leur patrie.

En effet , j'ignore si c'est la politique des réfugiés , ou l'indolence & la sécurité des peuples , chez lesquels ils se sont retirés , qui en est la cause ; mais le fait existe , les manufactures étrangères ne sauraient jamais subsister sans le secours des Français. Le Pere ne transmet sa science qu'à son fils , les ouvriers qu'il emploie sont Français , & leur nombre au lieu de diminuer , augmente tous les jours par les rigueurs toujours existantes des Loix , & par les promesses magnifiques dont on se sert pour les attirer. (a).

(a) Il n'y a que quatre ans que je reviens des cours du Nord , & j'ai trouvé à Erford trois familles nombreuses de fabricans de Gaze , qui passaient à Berlin pour y établir des manufactures , je leur ai demandé quelle raison ils avaient de quitter leur Patrie , ils me répondirent qu'ils étaient Protestans , & que le Roi de Prusse leur avait fait un sort heureux , qu'ils pourraient transmettre en toute sûreté le fruit de leurs travaux à ces enfans , qu'ils menaient avec eux.

Mais heureusement pour la France , c'est que les naturels du païs jouissent du travail des Français sans songer à profiter de leur science. Cette vérité pré-supposée , l'on conviendra avec moi , que les manufactures étrangères tomberont nécessairement , dès qu'on les sapperà par les fondemens , en frayant aux ouvriers le chemin de leur patrie. Et supposons qu'il en dût rester quelques-unes , leur nombre très-médiocre , & la mauvaise qualité de leurs productions mettraient toujours les étrangers dans la nécessité d'avoir recours à la France , comme à la première source. Pas un Protestant ne songerait plus à sortir du Royaume. La Suisse ne fournirait plus cette quantité prodigieuse de contrebande , qui inonde toutes nos Provinces. La Hollande , l'Autriche , l'Angleterre , le Dannemarck , la Suede & la Prusse seraient obligés de révoquer les Arrêts , qui défendent l'entrée des marchandises de France dans ces Etats. Les étrangers viendraient eux-mêmes déposer leur argent dans nos coffres , l'industrie serait récompensée , le Négociant s'enrichirait , les droits du Roi augmenteraient de jour en jour , le commerce fleurirait , la puissance & la gloire de la Nation s'étendraient , & le bonheur général de tous les Français reposerait sur des fondemens inébranlables.

Pour nous convaincre enfin des avantages de la tolérance en général , & pour appuyer les raisonnemens par des faits , considérons les états de l'Europe , qui au lieu d'établir chez eux une espèce de Monarchie spirituelle , se sont au contraire déclarés pour la liberté de conscience. Nous connaissons la Grande Bretagne , & nous savons qu'elle ne peut entrer en comparaison avec la France , soit pour le nombre d'hommes , soit pour l'étendue des Provinces qui ne dépendent , soit pour les productions du païs , soit enfin pour la situation à l'égard du commerce. Ce-

pendant malgré cette infériorité si marquée & si générale , ce Royaume a trouvé en lui-même des ressources assez fortes , pour soutenir cette dernière guerre , l'une des plus ruineuse , & pour entretenir à elle seule des flottes assez formidables pour oser braver la France jointe à l'Espagne , à la Hollande , aux treize États-Unis de l'Amérique & à la Puissance de l'Asie.

D'où viennent ces ressources considérables , si ce n'est du commerce qui les lui fournit ? Mais ce commerce lui-même d'où provient-il , si ce n'est de la tolérance qu'on accorde à tous les habitans ? Le Catholique , le Protestant , le Juif , le Quaker y vivent dans une union & dans une tranquillité parfaite. Persécutés chez les autres Nations , ils trouvent à Londres un asile contre les Inquisiteurs & contre leur Tribunal sanguinaire. Obligés d'y vivre , leur industrie va au-devant du besoin ; persuadés que personne ne les troublera dans la possession tranquille de leurs acquisitions , & assurés qu'ils pourront transmettre à leurs enfans le fruit de leur travail , chacun en s'occupant pour son intérêt particulier , contribue de son côté au bonheur général. Les campagnes sont cultivées , les arts sont récompensés , le commerce fleurit , & la Nation est une des plus puissantes de l'Europe.

Ajoutons à cet exemple un autre bien plus frappant encore. Considérons les habitans des Provinces-Unies. Soumis à l'Espagne , & ne songeant qu'à mener une vie tranquille & ignorée un peuple d'artisans , & des pêcheurs ose lever le bouclier contre les tyrans qui l'oppriment. Excités à la révolte par les procédés barbares de l'inquisition , ils aiment mieux périr les armes à la main , défendant leur liberté , que d'être immolés sur un bûcher à la fureur d'un Moine sanguinaire. Le succès répond enfin à la justice de leur cause. La fierté du cruel Duc d'Albe

est obligée de céder : soutenu par la France , & conduit par un Prince aussi sage que courageux , l'heureux Batave triomphe des Espagnols , & secoue le joug de l'inquisition. Mais après avoir ressenti par lui-même les funestes effets de l'intolérance ; comment ce peuple aurait-il pu devenir intolérant à son tour ? Aussi s'est-il gardé soigneusement de tomber dans les fautes de ses anciens maîtres , au lieu de les imiter , il les a mises à profit , & il tendit les bras à tous ceux qui demandaient d'être admis au nombre de ses citoyens. Pour jouir de ce droit , il suffisait d'être homme & vertueux. Le Catholique y a élevé des Eglises , le Protestant y a bâti des Temples , le Juif y a construit des Synagogues : tous ensemble se sont embrassés comme freres ; chacun a servi Dieu , selon les lumières de sa conscience , les disputes ont été renvoyées dans les Ecoles ; & par cette union charitable & ce support mutuel , chaque jour a vu croître le nombre de ces fortunés habitans. Leur commerce , leurs richesses , & leur Puissance se sont augmentées à vue d'œil , & dans l'espace tout au plus d'un demi siècle , la Hollande parvint à couvrir l'Océan de ses flottes , à rendre son nom respectable en Europe , & à se faire craindre jusque dans le fond de l'Asie.

Qu'on oppose à ce tableau celui de l'Espagne , à qui on n'a donné le nom de Catholique , que lorsqu'elle a cessé de le mériter ; & lorsque par sa conduite elle a commencé à prouver qu'elle ne respirait rien moins que les principes du maître charitable , dont nous devons être les disciples. Rien ne manque à ce grand Royaume pour être dans l'état du monde le plus florissant & le plus formidable. Nous savons quelle résistance il fit autrefois aux armes victorieuses de Rome , & de quelle ressource il a été par la suite à cette Capitale du monde , après

qu'il eut été réduit en Province. Envahi dans les siècles suivans par un essain de Barbares , saccagé & ruiné par des guerres intestines, il s'est toujours relevé de ses désastres par la fertilité de son terrain , par le zèle industrieux de ses habitans , & par sa situation favorable pour le commerce. Mais l'inquisition y arbora son étendart : Ferdinand écouta sa voix funeste. Il ne suffisait pas d'avoir vaincu les Maures , il fallait les expulser du Royaume , & pour achever de le dépeupler , on résolut aussi d'extirper les Juifs. En employant les moyens que la Religion dicte pour éclairer cette nation aveugle , on aurait rempli les devoirs de charité , auxquels nous sommes tous obligés. Mais prêcher l'Evangile la torche à la main , dévouer aux flammes ceux qu'on ne peut convaincre , exercer les cruautés les plus inouïes sur des malheureux , qui n'ont d'autre crime que celui de n'être pas de notre sentiment , & prétendre par-là rendre un service agréable à la Divinité ; c'est blasphémer le Dieu que nous servons , c'est ruiner la Religion que nous professons , c'est renoncer à la qualité d'hommes ; c'est être plus cruels que les Léopards & les Tigres. Aussi l'Espagne s'est-elle ressentie des maux qu'elle a fait souffrir à ces malheureuses victimes du zèle Dominiquain. Ses Provinces autrefois si peuplées ne sont aujourd'hui qu'un vaste desert. Les villes manquent d'habitans , & les campagnes de cultivateurs : Les terres les plus fertiles par elles-mêmes , faute de laboureurs , ne présentent à la vue , en bien des endroits , que des champs stériles , qui semblent reprocher aux habitans leur ingratitude. Le sage Comte de Olavides a voulu essayer dans le canton , dont il avait l'Administration & l'Intendance , de faire sentir les avantages de la douceur Evangélique , & le bien qui peut résulter pour un Royaume , de suivre les maximes d'un Dieu de paix ; mais il a

payé cher son zèle patriotique : la foudre formidable de l'inquisition a tombé sur lui , elle a étouffé la voix du Patriote. Le Jésuite Nicolas est couronné , & Olavides gémit dans les cachots de l'inquisition.

Il en est de même du Portugal. Séduit par la contagion du voisinage , il a subi le même joug , & le tribunal de l'inquisition y exerce encore aujourd'hui son Empire , en bravant les Enfers qui semblent s'être ouverts pour l'engloutir, Enfans détestables des ténèbres ! Opprobres de la Religion ! Fléau des humains ! Malheureux esprits persécuteurs , régnerez-vous toujours sur des Peuples , qui font profession d'adorer un Dieu de charité & de paix , & qui savent que jamais ils n'auront part à ses promesses , qu'en marchant sur ses traces ?

Terminons hélas ! terminons ce tableau , qui ne peut nous inspirer que de l'horreur , & que je n'ai pu retracer , sans sortir de mon caractère.

IV^e. O B J E C T I O N.

L'on prétend que la gloire de Louis XVI est intéressée à ne point révoquer ce que Louis XIV a fait , & ce que son aïeul , Louis XV a confirmé par ses Ordonnances.

J'avoue que j'ai hésité pendant quelque tems de répondre à cette objection ; parce que j'ai encore de la peine à me persuader , qu'on la propose bien sérieusement. La gloire d'un Monarque consisterait-elle donc à maintenir invariablement tout ce que ses Prédecesseurs ont fait , quelque'inconvénient qui pût en résulter pour l'Etat ? Oserait-on soutenir cette thèse sans prononcer contre Louis XIV ? Ce Prince n'a-t-il pas cru pouvoir révoquer l'Edit irrévocable de son aïeul ?

Envain me dira-t-on que l'époque la plus glorieuse du règne de ce grand Roi a été celle où il parvint à l'extirpation de l'Hérésie en France : envain fera-t-on valoir les trophées qui ont été élevés à cette occasion dans le Royaume , les félicitations que ce Monarque a reçu de toutes les Puissances Catholiques , la satisfaction particulière qu'il doit avoir ressentie de la conversion d'un si grand nombre de ses sujets & les chants de victoire , qui retentirent alors dans l'Eglise.

Que deviendront ces acclamations & ces triomphes , s'il est prouvé aujourd'hui que le nombre des Protestans est pour le moins aussi fort qu'il était en 1685 ? Que les violences exercées contr'eux n'ont fait que des hypocrites & des relaps ? Que les listes nombreuses des nouveaux convertis , qu'on a osé produire , ne contenaient que des signatures extorquées par les Dragons ? Que les Intendans intimidés , ou séduits par les premiers auteurs de ces persécutions , ont contribué par leurs rapports à surprendre la Religion du Souverain ? Et que Louis XIV enfin , croyait l'hérésie extirpée dans son Royaume , lorsqu'il fourmillait encore de Protestans ?

Au lieu donc de joindre nos acclamations à celles des Zélateurs outrés : au lieu d'immoler à la flatterie le bien de l'Etat , déplorons plutôt les maux , dont ce funeste Edit révocatoire a été la cause : maux , qui ne peuvent que pénétrer de douleur tout véritable Français : maux , qui ne seraient jamais arrivés , si la vérité des faits avait pu franchir les barrières qu'on avait mises entr'elle & le trône : maux , qui auraient fait verser des larmes à ce grand Prince , dont la magnanimité est connue de tout le monde : maux enfin , dont il aurait assurément arrêté le cours , s'il en avait pû prévoir les funestes suites , & s'il eût pu entendre les cris des malheureux qui les enduraient.

Or, la vérité étant exposée aujourd'hui au grand jour, la malheureuse condition de trois millions de Protestans dans le Royaume étant connue du ministère, & le motif du fatal Arrêt prononcé contr'eux n'ayant jamais existé, & n'existant pas davantage aujourd'hui; quel deshonneur y aurait-il de le révoquer? L'humanité n'exige-t-elle pas au contraire, qu'on adoucisse le sort d'un nombre si considérable de citoyens, qui sont, non-seulement utiles; mais qui sont même indispensablement nécessaires à l'Etat: qui sont zélés pour la gloire de notre auguste Maître: qui sont prêts à verser pour son service jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & à qui on ne peut reprocher d'autre crime, que l'attachement aux opinions de leurs Peres!

Mais fera-t-il dit dans nos annales que Louis XVI a fait revivre l'Hérésie en France? Non: mais on dira que ce digne Descendant du grand Henri a soutenu le titre de Pere du Peuple, qu'a porté autrefois ce Heros: on dira que chaque jour de son heureux règne fut marqué par un trait de bienfaisance & d'humanité: on dira qu'il n'y a pas eu un seul de ses sujets qui n'ait ressenti les effets de sa clémence: on dira qu'occupé uniquement du bonheur de son Royaume, il n'a pu voir, sans douleur, l'état déplorable de tant d'infortunés, dont les ancêtres ont donné de si grandes preuves de leur fidélité: on dira qu'après avoir inutilement essayé les voies de rigueur, il a tâché de les attirer dans le sein de l'Eglise par la douceur & la clémence: on dira que non content d'immortaliser son nom par la conservation de son Royaume, il a recherché avant tout la seule gloire digne d'un Monarque, qui consiste à le rendre florissant, à être redoutable à ses ennemis, & à faire goûter à ses sujets les avantages de la paix.

Que l'on vante tant qu'on voudra la valeur invin-

cible de ces conquérans , dont l'univers étonné admire les progrès rapides ; & qui , au jugement du sage , méritent tout au plus le nom de soldats heureux. Alexandre a soumis à son Empire la moitié de l'Asie : César a vaincu les Gaules , il a dompté les Germains , & il a donné des fers à sa propre Patrie. Leur gloire est grande , & leur nom sera connu de nos derniers neveux. Mais l'honneur qu'ils se sont acquis vaut-il les justes éloges que Titus s'est attirés : lui , qui ne s'est occupé qu'à veiller à la félicité des citoyens : lui , qui au lieu d'étendre les limites de l'Empire n'a songé qu'au bonheur de ses sujets : lui , qui même en punissant des rebelles n'a pu s'empêcher de répandre des larmes sur leur sort ? On sera toujours surpris de la valeur d'Alexandre , on admirera la prudence de César ; mais ni l'un ni l'autre ne seront appelés les délices du genre humain , comme Titus , ni regardés comme les meilleurs des Princes , ainsi que Trajan.

Pour les Monarques ainsi que pour le reste des humains , il n'est qu'un chemin pour aller à la vraie gloire : c'est de fournir dignement la carrière , dans laquelle ils ont été placés par la Providence. Destinés à régner sur de vastes Provinces , ils sont jugés par la postérité , non sur l'étendue du Royaume qu'ils ont gouverné ; mais sur le bonheur dont ils ont fait jouir les Peuples qui l'habitent : non sur les eloges des flatteurs , dont les trônes sont environnés ; mais sur les acclamations de joie d'une Nation , qu'ils ont rendu heureuse.

Ces maximes ont toujours servi de guide au Prince magnanime & bienfaisant , auquel nous avons le bonheur d'être soumis : sa grande ame est faite pour rendre des hommes heureux ; & les Protestans de France pourraient-ils encore désespérer de leur sort , tandis que l'intérêt de toute la Nation se joint à

la clémence du Prince pour plaider à leur faveur ; & pour engager le meilleur des Monarques à finir leur misère ? A peine l'arrêt , qui assurera leur état , sera prononcé , qu'il retentira par tout l'univers ; & les bouches les plus inconnues & les plus grossières le répéteront comme un Cantique de paix.

Pour hâter cet événement si glorieux pour sa Majesté , & si essentiel pour l'avantage du Royaume , je voudrais que ma faible voix pût se faire entendre jusqu'à ceux à qui le Monarque a confié une partie de son autorité , & même jusqu'au pied du trône. Je lui demanderais grace pour les petits-fils de ces Protestans , qui ont versé leur sang en défendant les droits de la maison de Bourbon , au trône de St. Louis , qui ont perdu la vie en combattant pour Henri IV , échappé à peine dans le massacre de la St. Barthélemy , au fer des ennemis des Protestans , quatre fois assassiné au nom du Ciel. (a)

(a) Après le massacre de la S. Barthelemy se forma cette ligue prétendue sainte , autorisée par le Pape , soutenue par le Clergé , & qui enfanta tant de malheurs & tant de crimes.

Les Jésuites étaient l'ame de la ligue. Quand le Pape Urbain , successeur de Sixte , envoya une armée aux ligueurs ; le Jésuite Nigri y mena les Novices de son ordre pour la renforcer encore. La Sorbonne donna un décret contre Henri IV. Les Prêtres & les moines prirent l'épée , endossèrent la cuirasse & jurèrent de ne jamais le reconnaître : lors même qu'il fut rentré dans le sein de l'Eglise , son chef coupable persista long-tems à le rejeter : ses indignes Ministres continuèrent à le méconnaître. Il fallut un Arrêt du Parlement pour les obliger à prier Dieu pour ce bon Roi : & il sembla que depuis son abjuration tous les ordres de la Hiérarchie Ecclésiastique se disputaient la gloire de fournir , ou de susciter des assassins contre sa Personne.

Le Jésuite , *Jacques Commolet* , prêcha dans St. Barthélemy qu'il fallait un Aod , fût-il Moine , fût-il Soldat , fût-il Berger. Le premier qui tenta de le devenir , se vit encouragé par un Curé de

Je peindrais à ce Pere du Peuple , des maux , que jusqu'ici ont été cachés à ses yeux ; je le conjurerais de jeter un regard de pitié sur ce nombre considéra-

Paris & par un Recteur des Jésuites. Le malheureux *Barrière* subit la peine de son crime ; mais le Curé Aubry & le Jésuite *Varade* trouvèrent un asyle dans la maison du Légat du Pape , qui les emmena à Rome , & ils ne purent être écartelés qu'en effigie. L'exemple de *Barrière* ne tarda pas à être suivi par *Châtel*. Ce jeune élève du Collège des Jésuites , voulut mettre en pratique les leçons qu'il avait reçues , & il blessa Henri IV à la lèvre. Le Pere Guignard fut brûlé avec les horribles écrits qu'il avait composé , & où l'on trouva ces propres mots. *Si on peut guerroyer le Bearnoïs , qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer , qu'on l'assassine*. Toute la société coupable de la même doctrine , fut bannie de France par le Parlement , & l'on en dressa même un monument public.

Mais dans ces tems malheureux , le pouvoir du Fanatisme & des Prêtres était plus grand que celui de la raison & des Loix. On fit en France l'Apologie de *Châtel* & de *Guignard* , comme on a fait de nos jours celle de la St. Barthélemi : on condamna à Rome , l'Arrêt qui les avait condamnés , & bientôt d'autres assassins marchèrent sur leurs traces. Un Chartreux imbécile se proposa de gagner le Ciel en conspirant contre le Roi , & le bon *Henri* lui fit grace. Un Vicaire de la Paroisse de St. Nicolas des Champs , à Paris , eut le même desir ; mais il en reçut le prix de la main du Bourreau. Deux Jacobins de Flandres , dignes Confrères de *Jacques Clément* , vinrent exprès en France pour l'imiter ; leur complot fut découvert , & ils l'expièrent à la potence. Un Frere Capucin de Milan , arriva encore à Paris dans le même dessein & fut puni du même supplice. Enfin, *Ravaillac* exécuta ce que tant d'autres avaient entrepris sans succès. Ce monstre , jadis novice chez les Feuillans , dans le tems que ces Moines étaient des ligueurs furieux , avait en sortant du Cloître , emporté l'esprit & la rage qui y régnaient. Dès lors tous les poisons avaient secrètement fermentés dans son ame , perdu de superstitions & de crimes , se confessant & communiant souvent , ce misérable vint d'Angoulême , poignarder le meilleur de nos Rois.

ble de malheureux sujets , dont une partie gémit dans le Royaume sous le joug le plus insupportable , & dont l'autre , errant dans l'exil , brûle de retourner dans sa Patrie , pour lui consacrer son travail & son sang : je serais l'interprète de plus de cinq cens mille innocens , fruits malheureux des mariages clandestins , dont j'ai parlé , que les Loix subsistantes menacent de priver de tout état , & qui portent le trouble & la confusion dans presque toutes les Provinces du Royaume : tous les tribunaux Français retentissent des réclamations des Protestans : & les Magistrats attendris en faisant exécuter les ordres sévères , dont ils sont les Ministres , sont dans la dure nécessité , ou de s'écarter de la Loi naturelle , ou de la lettre des Loix positives. Et de quelques manières qu'ils se déterminent , leurs Arrêts sont attaqués , & le sort des jugemens est aussi incertain , que le jugement même

De-là , je passerais à peindre aux yeux de Sa Majesté , ces campagnes abandonnées & ces landes stériles , qui ne demandent que la main du cultivateur , pour rendre avec usure les biens qui leur seraient confiés. Je ferais une description de ce découragement affreux qui règne parmi cet infortuné Peuple par les vexations qu'on lui fait endurer : la ruine des manufactures , la décadence du commerce , la faiblesse de nos colonies , la retraite des riches , le désespoir des pauvres , la constance de tous à ne fléchir le cœur du Prince que par leur patience & leur attachement : les vœux qu'ils forment jusques dans leurs assemblées de Religion pour la prospérité de son règne , pour la prolongation de ses jours & pour la conservation de la famille Royale ; la nécessité affreuse où on les met , de manquer à la soumission envers leur Souverain , ou à l'obéissance envers l'Être suprême ; & l'impossibilité où ils sont de con-

cilier l'un & l'autre de ces devoirs ; sans outrager la Religion, dans laquelle ils ont été élevés, & qu'ils ne croient pouvoir abandonner sans trahir leur conscience.

Quels moyens efficaces pour toucher le cœur d'un Monarque, dont la bonté est le caractère dominant, dont l'humanité est universellement connue, & qui n'a jamais cessé de donner à son Peuple des preuves de sa tendresse paternelle ! Il serait ému de compassion : il détruirait le souvenir des maux passés : il remédierait aux présens : il préviendrait ceux qui pourraient arriver par la suite. Le commerce reprendrait vigueur dans le Royaume ; les richesses y abonderaient ; le nombre des sujets augmenterait de jour en jour ; tous les véritables citoyens y applaudiraient ; les ennemis en frémissaient ; la France continuait à combler de bénédiction son Monarque bienfaisant ; & nos annales l'annonceraient à la postérité, comme le plus juste, le plus tendre, le plus sage, le plus puissant & le plus grand des Rois.

Je rappellerais à sa Majesté, ces paroles si chères à tous les bons Français, que prononça dans ses derniers momens le Sage, dont il a reçu le jour. Ce Dauphin, qui termina par un mot si édifiant, une vie consacrée toute entière à la vertu, *Ne persécutons point & aimons nos sujets fidèles.*

F I N.

